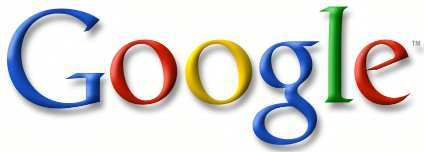
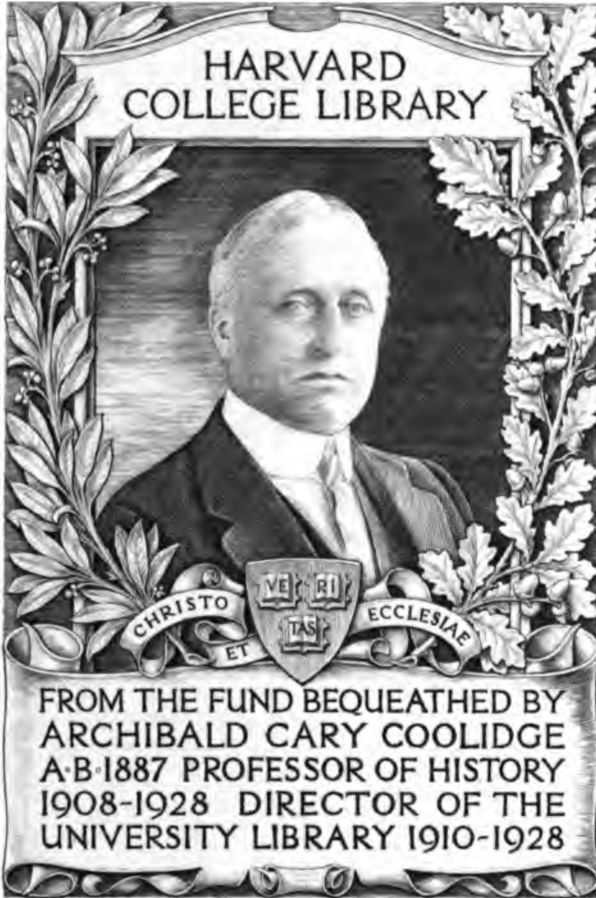





HARVARD
COLLEGE LIBRARY
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
FROM THE FUND BEQUEATHED BY
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A·B·1887 PROFESSOR OF HISTORY
1908-1928 DIRECTOR OF THE
UNIVERSITY LIBRARY 1910-1928

A TRAVERS LE ZANGUEBAR

Par le R. P. LE ROY

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

(Dessins et carte du R. P. Le Roy)

Extrait des *Missions catholiques*



LYON
Bureaux des *Missions catholiques*
RUE D'AUVERGNE 6,

PARIS
Congrégation du Saint-Esprit
RUE LHOMOND, 30

1884

A TRAVERS LE ZANGUEBAR



PHYSIONOMIES DU ZANGUEBAR.

A TRAVERS LE ZANGUEBAR

Par le R. P. LE ROY

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

(Dessins et carte du R. P. Le Roy)

Extrait des *Missions catholiques*



LYON
Bureaux des *Missions catholiques*
6, RUE D'AUVERGNE

PARIS
Congrégation du St-Esprit
RUE LHOMOND, 30

1884

LYON. — IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND, RUE STELLA, 3.



A TRAVERS LE ZANGUEBAR

I

But du voyage. — Notre plan de campagne. La caravane

A la suite du voyage d'exploration fait l'année dernière dans l'Oudoë et l'Ouzigoua par le R. P. Etienne Baur, la fondation d'une station nouvelle avait été décidée. Déjà, toutes choses étant arrangées avec le chef de Mrogoro (Ouzigoua), le P. Hacquard s'apprêtait à aller planter la croix sur ces belles montagnes, lorsque Notre Seigneur l'appela au repos de son ciel.

L'arrivée de nouveaux missionnaires ayant permis d'entreprendre cette œuvre, le R. P. Etienne partait pour Mrogoro, vers le milieu de novembre de l'année dernière, avec le P. Ch. Gommenginger, le F. Zénon, quelques chrétiens et un certain nombre de porteurs. Quinze jours après, le P. Maurer et moi devions à notre tour nous mettre en marche. Le P. Maurer avait été désigné pour seconder le P. Gommenginger dans la fondation nouvelle ; pour moi, après avoir rejoint le R. P. Etienne, je devais

l'accompagner dans un voyage d'exploration vers l'Ousagara et chercher avec lui l'emplacement le plus favorable pour une station future.

Tel est, en effet, notre plan de campagne.

En présence de la difficulté qu'ils ont trouvée à faire passer tout d'un coup ces pauvres noirs du Zanguebar, des ténèbres de leur fétichisme aux clartés de la civilisation chrétienne, les premiers missionnaires ont cru qu'ils assureraient plus de succès à leur apostolat en s'occupant d'abord et surtout des enfants.

Des enfants, on en trouvait alors par centaines, tous les jours, sur le marché de Zanzibar ; on en trouve encore sur mer, entassés pêle-mêle dans les boutres de contrebande qui font la traite entre la côte et les îles ; on en trouve sur le continent entre les mains des marchands de chair humaine ; on en trouve, sur le sable du rivage ou sur la lisière du bois, exclus de la vie, attendant qu'une vague les emporte ou que les hyènes se les partagent.

Autant que les ressources de la mission peuvent le permettre, ces malheureux sont ramassés, rachetés, rassemblés dans nos maisons. Sous la direction des Frères, ils apprennent à lire, à écrire, à chanter, à prier, à travailler. On en fait des forgerons, des charpentiers, des menuisiers, des maçons, des jardiniers, des agriculteurs, des hommes enfin, capables de faire donner à la terre ce qu'il leur faut pour s'assurer une existence libre et aisée. Les Filles de Marie, de leur côté, initient les filles aux travaux qui leur sont propres.

Et lorsque, ainsi élevés, ces enfants sont devenus des hommes, le missionnaire prend quinze ou vingt d'entre eux et s'en va chercher dans l'intérieur une tribu amie, un sol fertile, un canton salubre et peuplé. On s'établit là, on défriche la forêt, on construit des cases, et, quand tout est prêt, les jeunes hommes,dont l'ardeur a déjà transformé un coin de cette terre, reviennent à la côte chercher leurs fiancées. Ils n'ont rien, mais ils ne sont point pauvres ;

A TRAVERS

LE ZANGUEBAR

Carte dressée par le R. P. Le Roy, Miss. de la Cie du St Esprit et du S. C. de Marie

Echelle

OUKAMBA
Massif du Ngourou
Jongwé
Mpwapwa
OUSAGARA
OUZIGOUA
Mandéra
Magoubika
Bavambwana
Cônes du Pongwé
OUDOÉ
(Anthropophages)
Mt Dindili
Risalé
Mbiki
Mseua
OUKWÉRÉ
OUZARAMO
Rondoua
Kondoa
OUSAGARA
OUKAMI
OUKHOUTOU
V. de Zanzibar
(60,000 h)
Ile de Zanzibar
OCÉAN INDIEN
Bagamoyo

Goudey. Gr.

35° Long. E. de Paris

car ils savent travailler, et, comme aux premiers jours du monde, ils ont la terre devant eux.

Crescite et multiplicamini. — Peu à peu, sous l'œil du missionnaire, le village chrétien prospère et grandit; des relations s'établissent avec les indigènes, des échanges se font, des soins sont donnés aux malades, de petits cadeaux font naître ou entretiennent l'amitié; en quelque temps, ces Noirs, voyant que leurs semblables n'ont rien perdu à s'attacher au Blanc, s'approchent à leur tour du missionnaire; et si ces pauvres gens n'offrent pas toujours les conditions nécessaires pour s'élever d'un vol à la sainteté des fidèles de l'Eglise primitive, au moins ils ne voudront point mourir sans faire appeler le Père et sans lui confier leurs enfants pour qu'il les élève dans la vérité.

Depuis quinze jours, le R. P. Etienne était donc parti, pour Mrogoro, afin d'y établir un de ces villages chrétiens, et l'heure était venue pour nous d'aller le rejoindre. Tout était prêt. Et comme, dans l'intérieur de l'Afrique, on n'a que ce que l'on y porte, le voyageur est obligé, s'il veut surtout se fixer quelque part, de traîner avec lui des cotonnades qui doivent servir à acheter dans les villages les vivres de chaque jour, des verroteries, des cadeaux, des pioches, des haches et d'autres outils, des clous, des vêtements, des graines, quelques conserves, quelques médicaments, quelques armes, des tentes, une batterie de cuisine, etc.

Les charges étaient là. Chacune d'elles était, selon l'usage, de soixante-dix livres environ : au porteur de l'arranger à sa façon, de la ficeler, de la disposer en long ballot qu'il chargera sur son épaule, ou de la serrer en un court volume qu'il portera sur sa tête.

Le F. Oscar avait assisté à l'opération :

« Vous avez là, me dit-il, soixante porteurs, tous bons enfants... excepté peut-être cinquante.

« — Vous dites?

« — Impossible d'en trouver d'autres en ce moment. Nos porteurs ordinaires, ceux que nous connaissons et qui nous

connaissent, sont presque tous avec le P. Etienne, et il ne reste que cela. »

Cela n'était, en effet, qu'un ramassis composé des éléments les plus divers. Il y avait là des gens de la côte, des hommes du Nyassa, des Manyuéma, des Wanyamwézi, d'anciens porteurs de Stanley, d'anciens Rouga-Rouga, qui avaient exercé, pour le compte de Mirambo et pour le leur, le noble métier de brigands des forêts, chacun, en un mot

« Sentant la hart à dix pas à la ronde ;
« Au demourant, le meilleur filz du monde. »

Le lundi matin cependant, 4 décembre, tous se trouvèrent à leur poste à l'heure fixée ; les cornes se firent entendre, les coups de fusil retentirent, les souhaits les plus affectueux s'échangèrent et nous partîmes.

La caravane comprenait donc deux missionnaires ; deux braves pères de famille de notre fondation de Bagamoyo, Xavier qui sera notre homme d'affaires, et Antoine notre cuisinier ; dix jeunes chrétiens, l'espoir du village futur ; le vieux Séliman qui, depuis de longues années, a mis au service de la Mission son dévouement et sa probité à toute épreuve, soixante porteurs et deux chiens.



VUE DE BAGAMOYO



Village dans la campagne de Bagamoyo

II

Bagamoyo et ses alentours. — Les Wazaramo

Les grandes caravanes ont ordinairement beaucoup de peine à se mettre en marche, et il leur faut plusieurs jours pour arriver à passer le Kingani. Mais nous, peu nombreux, nous comptions bien aller coucher au-delà, car la recommandation charitable du Frère Oscar ne nous donnait qu'une médiocre confiance en nos hommes ; et si nous n'avions pas mis le lit du fleuve entre eux et Bagamoyo, nous en aurions perdu la moitié pendant la nuit. C'est que Bagamoyo, qui n'a pourtant ni théâtres, ni cafés-concerts, ni jardins, ni casino, présente néanmoins des attraits irrésistibles à tout porteur qui s'en va.

Bagamoyo est aujourd'hui une ville d'environ 10.000 habitants. L'autorité y est représentée par un gouverneur qui, assisté d'un homme de loi, administre la chose publique et rend la justice au nom de Son Altesse Said Bargasch. Un *djémadar* y commande quelques soldats béloutchis, et la douane de Zanzibar y a établi une succursale. La population est très mêlée : ce sont des Arabes qui ont de vastes plantations aux alentours, des Hindous de Bombay, musulmans, qui sont à la tête du commerce, des Banians de Katche, boudhistes, qui sont épiciers et marchands de bric-à-brac, des Béloutchis qui exercent paisiblement le noble métier des armes, des Portugais de Goa, qui sont médecins, pharmaciens et débitants de liqueurs fortes, des Noirs enfin et surtout, sortis de toutes les tribus de l'intérieur, les uns libres et fainéants, les autres, pour la plupart, esclaves et travailleurs.

Le port est assez fréquenté ; des boutres font le commerce avec Zanzibar, Quiloa, Sadani et divers points de la côte.

Bagamoyo est aussi le point de départ et d'arrivée de la plupart des caravanes de l'intérieur, et, dans la bonne sai-

son, il y descend parfois huit et dix mille porteurs en une semaine ; car, chez nous, tous les transports se font à dos d'hommes. Un célèbre trafiquant que Livingstone a connu, Tipou-Tipou, y est arrivé dernièrement avec 70 mille livres d'ivoire.

La religion est pour tout le monde en général un fardeau léger. Du reste, à travers tous les dogmes plus ou moins confus qui habitent ces têtes sans les encombrer, le missionnaire peut aisément faire trouver place à la vérité, et recueillir, surtout parmi les vieillards et les enfants, beaucoup d'âmes pour le ciel.

Il y a peu d'années encore, le pays était couvert de forêts et de broussailles entrecoupées çà et là par quelques essais de culture; mais, depuis que la mission s'est établie sur le continent, qu'elle a défriché et qu'elle a planté, tout le monde a voulu faire comme elle.

Les jungles ont ainsi disparu sur beaucoup de points pour faire place aux plantations de cocotiers, de mtama, de manioc, de patates, de cannes à sucre, de sésame. Des manguiers s'élèvent partout chargés de fruits et cachant dans leurs têtes des bandes de tourterelles et de pigeons verts. Le long des sentiers que borde le vétiver, des ambrevades portent dans leurs gousses des pois estimés, les ananas poussent sans culture, les bananiers s'élèvent des endroits humides et bas, et, par places seulement, un baobab énorme couvre une sorte de hallier et demeure là, au dessus des strychnos et des euphorbes, comme le témoin plusieurs fois centenaire de la vieille forêt disparue. Ces campagnes appartiennent généralement à des Arabes ou à des Hindous ; dans chacune d'elles le propriétaire a laissé comme régisseur un vieil esclave intelligent qui a sa petite part des bénéfices et qui conduit les autres au travail. Le gros gibier s'est enfui, et, à défaut des antilopes et des sangliers devenus plus rares, les léopards viennent la nuit voler les chiens, les chèvres, même les poules mal gardées. Quelquefois le lion fait sa ronde, et quoiqu'on ait

écrit dans des livres savants qu'il n'attaque jamais l'homme, il n'y a pas d'année cependant que des Noirs, nos voisins, ne soient emportés par un lion, devenu trop vieux sans doute pour atteindre les gazelles, mais toujours assez jeune pour apprécier la chair humaine.

La base de la nourriture indigène est le *mtama*, que les Çomalis appellent *dourah*, les Européens *sorgho* et les livres « bien faits » *holcus sorghicus*. C'est une graminée dont les tiges, hautes ici de deux à trois mètres, portent des panicules lâches, chargées de grains semblables à un très gros millet. Pilés dans un mortier de bois, ces grains sont réduits en une farine dont on fait une bouillie très nourrissante et assez délicate, au moins pour les palais auxquels elle est destinée. Le mtama entre aussi, comme l'orge, dans la bière, dans la fabrication du *pombé*, boisson épaisse, d'un goût aigrelet, très estimée, trop estimée, pour les avantages qu'elle a de désaltérer, de nourrir et d'enivrer.

Le cocotier (*cocos nucifera*) se plaît dans le voisinage de la mer, dont la brise tourmente perpétuellement son merveilleux panache et vers laquelle on dit qu'il aime à se pencher, comme l'héliotrope vers le soleil. Il atteint 25 et 30 mètres de hauteur. C'est, du reste, l'un des arbres les plus utiles que la main de la Providence ait plantés, depuis que *l'arbre de vie* est mort. Le cocotier sert à tout, et tout sert dans le cocotier. Avec le brou on fait des cordes, et avec la noix des vases ; les feuilles sont utilisées pour couvrir les cases et tresser des corbeilles ; l'amande entre dans l'alimentation sous toutes les formes ; son eau désaltère et nourrit ; et, par des incisions pratiquées à la naissance des régimes, on obtient une liqueur enivrante, chère aux ivrognes à peau noire. Enfin, si l'arbre tombe, on en coupe le bourgeon terminal, qui donne une salade excellente.

Le manioc (*manihot utilissima*) est un arbrisseau dont la racine tuberculeuse et féculente fournit une très bonne farine. Au Brésil, on en fait du tapioca; mais, au Zanguebar,

on se contente de la manger en bouillie. Le tubercule peut aussi se manger tout cru,comme le font quelques indigènes, ou cuit à la manière de la pomme de terre.

Le sésame (*sesamum oleiferum*) est une plante herbacée et annuelle dont la graine renferme une huile fixe et douce comparable à l'huile d'olive.

Le bananier (du mot *banana* usité en Guinée) est, comme le cocotier, la Providence de l'homme dans les pays tropicaux. Il croît spontanément en Asie et en Afrique, d'où il a été transporté dans le Nouveau-Monde. C'est une plante herbacée dont la tige grosse, droite et lisse, formée par les puissantes gaînes des pétioles, porte, à la hauteur de 4 ou 5 mètres, un bouquet de larges feuilles d'un vert luisant, souvent déchiquetées par le vent qui en agite les lambeaux gracieux. Au-dessus de ce beau feuillage pend le *régime* ou grappe chargée de fruits qui se mangent cuits ou crus, et dont on peut tirer, par fermentation, une liqueur vineuse. Le régime de fruits cueilli, la tige est inutile et il faut la couper; mais de la souche sont déjà sortis des drageons qui, en grandissant, produisent à leur tour, perpétuant ainsi la libéralité de la plante généreuse.

Le manguier prend ici des proportions superbes. C'est un arbre au port majestueux, à la tête puissante, et dont les fruits, avec leur légère odeur térébinthacée, donnent une chair fraîche et abondante. Nous en avons une espèce dite de Pemba, grosse comme la tête d'un petit enfant.

Près de là, au sud, s'étend le pays occupé par les *Wazaramo*, tribu belliqueuse et fière, que Burton a décrite. Hommes et femmes y aiment beaucoup la parure. L'Européen ne saurait leur en faire un crime; mais il est une coutume, en vigueur, du reste, chez beaucoup d'autres tribus africaines, qui attire la réprobation du voyageur. Quand un enfant naît en un jour néfaste, quand il cause trop de douleurs à sa mère, quand il porte des dents à sa naissance, quand il n'est pas dans telle et telle condition exigée



Avenue d'un village dans la campagne de Bagamoyo

par la superstition et vérifiée par les sorciers, un conseil de famille se rassemble et le nouveau-né est impitoyablement rejeté de la vie ; si on avait l'imprudence de le conserver, il deviendrait un fléau pour son pays. Heureusement, nous veillons sur ces infortunés, nous entretenons des chasseurs de ce gibier humain, et nous pouvons recueillir ainsi beaucoup de ces pauvres petits êtres.

III

Le Kingani. — Première étape

Après deux heures et demie de marche à travers les cultures de la campagne de Bagamoyo et les villages assis paisiblement à leur ombre, on arrive, en marchant sur un terrain sablonneux recouvert d'une assez fertile couche d'humus, à un point plus élevé d'où l'on domine la vallée proprement dite du Kingani. C'est une vaste plaine inculte où le terreau noir, bourbeux pendant les pluies, craquelé dans la saison sèche, est coupé de fondrières profondes, voies préférées des hippopotames dont les traces sont ici partout. Quand un âne tombe dans un de ces trous et qu'on arrive à l'en retirer, couvert comme d'un vêtement ridicule d'une boue tenace et fétide, la malheureuse bête est si sale, si informe, si honteuse, si drôle, que, tout en plaignant son triste sort, on ne peut la regarder sans rire.

A dix heures, nous étions au fleuve. Le soldat béloutchi, une vieille connaissance, qui perçoit les droits de passage pour le compte des trois anciens chefs du pays, vint aussitôt nous offrir ses services et demander une goutte de cette eau européenne « qui gratte la gorge si délicieusement. » Mais il fallait attendre. Tous les porteurs n'étaient pas arrivés ; et bientôt on apprit que l'un d'eux était malade, qu'un autre s'était sauvé, qu'un troisième voulait en faire autant. Pendant ce temps-là, le vieux Séliman, à Bagamoyo, avisait et cherchait.

Au reste, deux grandes caravanes étaient là, revenant de l'intérieur et passant le fleuve. C'étaient des Wanyamwézi, chargés d'ivoire. Les Arabes qui les conduisaient vinrent nous saluer, et, longtemps, nous prîmes beaucoup d'intérêt à regarder tout ce monde, à parler, à jaser un peu, à demander des nouvelles, à en donner. Une musique, sourde et monotone, dominait le bruit des passeurs et des pas-

sants : c'était un orchestre indigène, assis dans une pirogue, charmant les crocodiles et protégeant les hommes, tout comme Orphée. Avec les porteurs, étaient venus beaucoup de femmes et d'enfants, des troupeaux de chèvres, des moutons, des bœufs, des ânes, le tout ou à peu près pour être vendu à la côte.

Le vrai nom du fleuve est *Roufou :* le mot *Kingani*, sous lequel il a été désigné par les voyageurs, est le nom d'un village qui se trouve à son embouchure. Ce mot signifie : *à la limite* (entre l'Ouzaramo et l'Oudoë). Il descend des montagnes de l'Oukami où il s'appelle *Mpési* (rapide) ; grossi, à droite, du *Mgazi* et du *Mguéta*, et, à gauche, du *Guéringuéré*, il reçoit, en outre, dans la saison des pluies, des torrents qui viennent alors le faire déborder sur les plaines basses à travers lesquelles il se traîne lentement et en faisant mille circuits, comme si, avant de se donner à la mer, il aimait à s'attarder sur sa boue profonde : lie infecte où les crocodiles s'allongent avec volupté et que les hippopotames traversent lourdement, pendant que des bandes d'oiseaux aquatiques s'y abattent à grands cris pour y chercher leur pâture. Près de son embouchure, des forêts de mangliers s'élèvent de ses bords, et des lagunes immenses reçoivent, des deux côtés, le trop plein de ses eaux mêlées à celles de la marée montante.

Vers trois heures, Séliman arriva. Les déserteurs étaient remplacés, et comme nous avions encore du temps devant nous, comme nous avions eu du repos, comme une petite harangue de circonstance avait triomphé des hésitations de la caravane, tout le monde se trouva décidé à passer ce jour-là même et à aller coucher à *Bikiro*.

Après donc une courte halte, sous un ficus au pied duquel l'habitant d'une maison voisine avait élevé une petite case-fétiche, nous nous remîmes en marche à travers une grande plaine qui, s'élevant peu à peu, finit par aboutir au village attendu. C'est une réunion de quelques cases misérables protégées d'un côté contre les émanations du fleuve

par un reste de forêt vierge, et devant lesquelles s'étend à l'est une plaine que nous devions traverser le lendemain. A droite et au loin, le *Pongwé*, derrière lequel nous saluons le village chrétien de *Mandéra*.

IV

Nouvelles de nos Confrères. — L'Oukwéré. — Sous la tente. — Querelles patriotiques et nouvelles inattendues

La journée avait été pénible, mais tout le monde était content d'être déjà si loin. Les ballots furent rassemblés au milieu de la cour; les porteurs, après avoir tous répondu à l'appel, se réunirent par petits groupes pour causer et pour rire; nos jeunes chiens qui, de leur vie, n'avaient jamais tant marché et qu'il avait fallu traîner malgré eux dans cette première étape, furent attachés à la porte d'une vieille case en ruines dans laquelle nous élûmes domicile pour la nuit. Mais nous avions été mal inspirés ce soir-là. Sur la demande du P. Maurer, notre cuisinier Antoine nous avait servi comme réconfort une jatte de café de sa façon; aussi quand l'heure vint d'appeler à nous le sommeil, le sommeil ne nous répondit pas.

Vers minuit cependant, le silence commençait à se faire sous la case et dans le camp, lorsqu'un homme se présenta à l'entrée du village, criant à tue-tête et demandant à entrer.

« — Entre, lui fut-il répondu.

« — Ah! fit-il, pas si bête!

« — Eh bien! reste-là.

« — Non, je veux entrer. »

Là-dessus, les rires, les injures, les gros et les menus propos s'entrecroisent à travers la nuit; il faut une demi-heure pour arriver à savoir que cet homme se rend à la côte avec un troupeau de chèvres, qu'il est porteur d'une lettre du P. Baur à notre adresse, mais que les aboiements courroucés des chiens font peur à ses chèvres. Introduit enfin dans notre gîte, il nous remet la lettre : le P. Baur donnait de ses nouvelles et nous indiquait la route à suivre. Nos

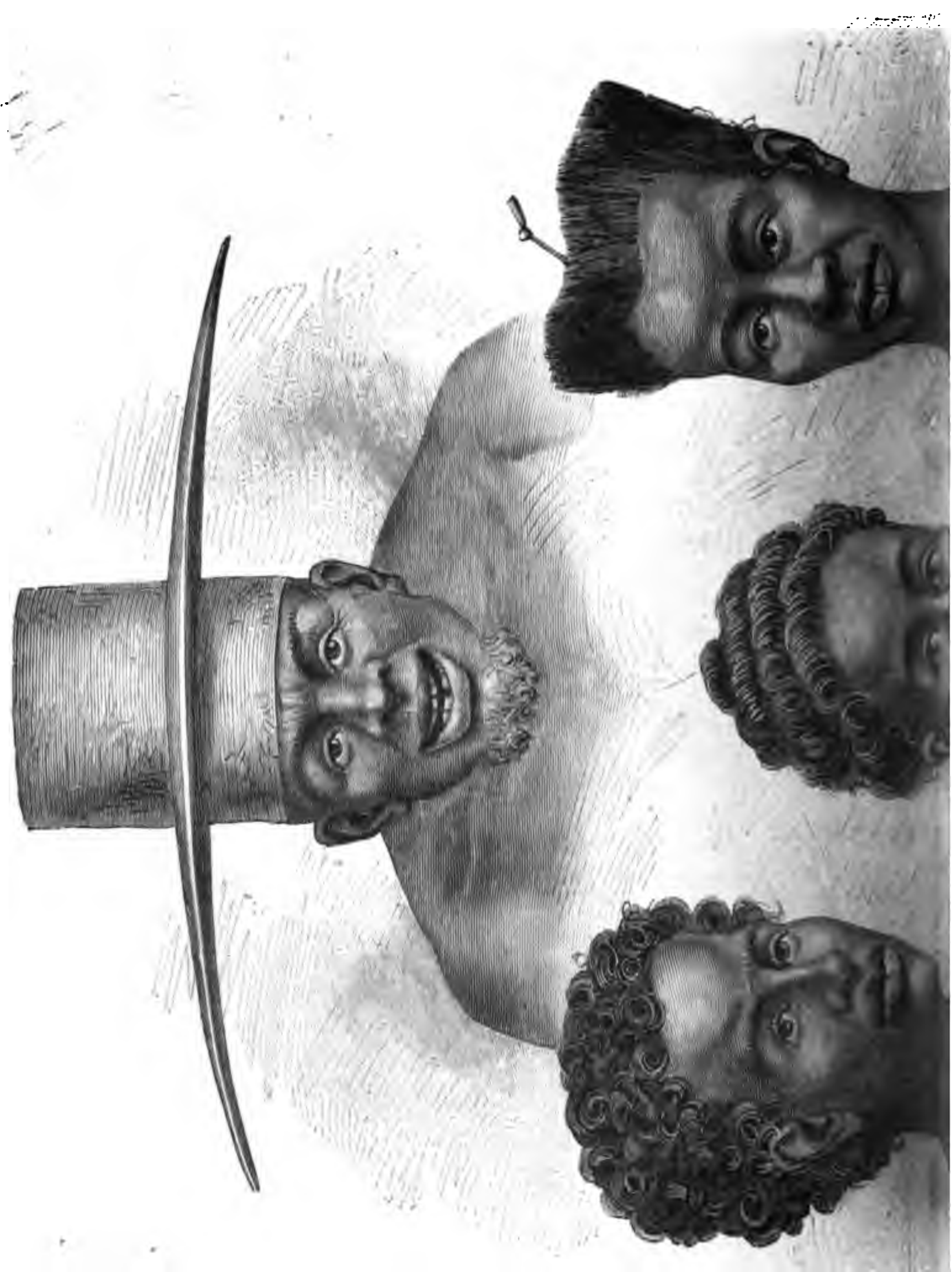
confrères n'étaient pas encore arrivés à Mrogoro, obligés qu'ils avaient été de s'arrêter en chemin pour attendre la cicatrisation des plaies que leurs souliers leur avaient faites.

A trois heures du matin, le vieux Séliman sonna le réveil dans sa corne d'antilope, et la caravane se mit en marche : un *kirangozi* (guide) nous précédait, avec un fanal au bout d'un bâton. Mais bientôt la Providence se chargea de nous guider elle-même : des éclairs sillonnèrent la nuit, et quelques vigoureux coups de tonnerre retentirent. Heureusement, pas une goutte d'eau ne tomba.

Nous sommes dans l'Oukwéré, pays pauvre et sans importance que la guerre a autrefois dépeuplé. Au reste, les habitants sont bons, hospitaliers, vivant du travail des champs et de la chasse. Pour se rendre maître du gros gibier, ils se servent surtout de grands et solides filets tressés avec des cordes de fibres de baobab. Ces filets sont tendus à la lisière du bois au moyen de fourches fixées en terre; puis on fait une battue générale et souvent la chasse donne ainsi de nombreuses captures.

Les Wakwéré ont des coiffures assez originales. Les hommes se tressent une espèce de chapeau haute forme dont les rebords excentriques les protègent contre le soleil. Les femmes ont un grand soin de leurs cheveux; elles les disposent tantôt par touffes et tantôt par étages, leur donnant aussi parfois la forme de coiffures qui ne manquent pas d'un certain art.

Mais ce qui distingue les Wakwéré, c'est leur tendance à la superstition. Chez eux, les sorciers abondent, et il y a, dans le nombre, de fins spécialistes que l'on vient parfois consulter de très loin. J'ai vu là un chef de village qui passait son temps à faire des amulettes de toutes formes et de tous prix, sous la varangue de sa case. Au moment où je l'abordai, il coupait de petits morceaux de bois, ronds, d'égales longueurs, que l'on dispose, le soir, sur un sentier, en rang, par groupes de quatre. Si, le lende-





INDIGÈNES DE L'OUKWÉRÉ ; LE PÈRE, LA MÈRE ET LES DEUX FILLES.

main matin, on les trouve dans le même état, la journée sera bonne; s'ils sont dérangés, elle sera mauvaise.

« — Qui peut toucher à ces bois, lui demandai-je ?

« — Les *Wadoudé*, répondit-il. »

Les *Wadoudé* sont des esprits insaisissables qui courent la campagne.

Mais les pratiques religieuses ne sont pas toujours aussi inoffensives que celle-là : ainsi, l'année dernière, tant que la comète est restée visible, tous les enfants qui sont nés ont été impitoyablement sacrifiés !

A huit heures, nous arrivions à un torrent dont le lit profond gardait encore quelques flaques d'eau. Dans la savane qui s'étendait devant nous, on avait signalé une source, et, sur l'avis du kirangozi, la caravane s'arrêta : l'endroit est un lieu de halte ordinaire et s'appelle *Kenguéni*, c'est-à-dire *Au grand lézard*.

Cependant on se mit à la recherche de la source indiquée et, pour la première fois, la tente fut dressée dans la prairie. Liberté avait été laissée à chacun d'aller chasser et courir jusqu'au soir. Mais les débuts de la chasse n'ayant pas été heureux, — on ne trouva qu'une tortue dont on nous fit hommage, — les porteurs préférèrent rester pour organiser leur cuisine et pour causer. Et comme il serait difficile en Europe à cinquante hommes, Français, Anglais, Allemands, Espagnols et Italiens, de se parler beaucoup sans se chicaner un peu, nos cinquante Africains non plus, qui appartenaient à des tribus différentes, ne manquèrent pas de soulever bientôt des querelles patriotiques. Le P. Maurer et moi, assis sous la tente, nous écoutions tous ces propos, prêts à en faire notre profit, lorsque la conversation, d'abord modérée, prit un caractère dramatique.

Une voix :

« *Wallaï* ! Qu'on me coupe le cou comme à un poulet, si les Wanyamwézi ne sont pas des pourceaux !

« — *Mirambo* ! *Mirambo* ! On nous insulte !...

« — Nous avions de l'eau dans la prairie, de l'eau douce,

de l'eau claire, de l'eau pour boire et pour cuire le mtama, et voilà deux grands Wanyamwézi, les plus sales d'entre nous, *Wallaî* ! qui sont allés se baigner dedans !

(Longs cris d'horreur — tumulte indescriptible — quelques Noirs brisent leurs vases sur ceux du voisin.)

Un orateur conciliant :

« — Ecoutez-moi. Il y a beaucoup de bêtes au soleil : des chèvres, des moutons, des zèbres, des ânes.... »

Un loustic :

« — Et toi ? »

L'orateur :

« — Et toutes ces bêtes sont bonnes. Il y a aussi beaucoup de tribus : des Wazaramo, des Wanyassa, des Wanyamwézi.

Un interrupteur en colère :

— « *Mavi* ! (Ce mot ne peut se traduire qu'en latin et encore !) Les Wanyamwézi, je les connais ! Ecoutez : ce matin, pendant la marche, il y en a deux qui se sont arrêtés dans les herbes, et qui ont bu le vin des Blancs. »

(Silence de stupéfaction — plusieurs retiennent leur haleine.)

Quelques voix ;

« — C'est vrai ! c'est vrai ! »

Le vieux Séliman, d'une voix étouffée et tremblante :

« — Il y a vingt-deux ans que je suis avec les Pères. Depuis vingt-deux ans, jamais je n'avais vu pareille vilenie... Dieu est juste ! »

Longtemps la discussion avait été assez intéressante. On se serait cru dans un parlement. Mais, après la révélation finale, l'heure était venue, pour nous, comme pour Achille, de sortir de dessous la tente :

« — Vous êtes tous de bons enfants, leur dis-je, mais vous parlez trop. Réunissez les ballots pour la nuit, allumez les feux, et reposons-nous ; car demain nous partirons de bonne heure. »

Peu à peu le calme se rétablit, comme à la voix d'un

président, assez heureux pour dissiper un orage parlementaire : « *Quos ego...* » Mais je pus vérifier bientôt que deux porteurs avaient, en effet, connu le goût du vin que nous destinions à nos confrères. Seulement je me contentai de remplacer le bouchon accusateur, et je ne dis rien. Plus tard, le F. Oscar serait prévenu, et, je le savais, le F. Oscar est homme à rattraper ce qu'il a perdu. Car si nos deux noirs, trop fortement réprimandés sur place, s'étaient évadés, qui aurait pris leurs charges ?

V

La nouvelle lune. — En marche. — Paysage. — La mort du Géant

Le soir, la nouvelle lune devait paraître. Ceux des porteurs qui avaient quelque teinture musulmane, — il y en avait huit ou dix, — chargèrent de bonne heure leurs fusils, et aussitôt que le disque brillamment argenté de l'astre cher à Mahomet se montra dans le clair feuillage des arbres lointains, il fut fêté par des décharges joyeuses et répétées auxquelles répondirent inopinément celles d'une caravane en marche et qui passa outre, après nous avoir salués.

La nuit fut bonne. Comme nous nous étions applaudis la veille d'être partis de Bikiro de grand matin afin d'éviter ainsi la chaleur du jour et d'avoir du temps pour nous reposer, nous quittâmes notre campement de Kenguéni bien avant le lever de l'aurore et nous reprîmes l'étroit sentier pratiqué par les caravanes à travers la prairie. Comme la veille, un fanal nous précédait. Quand un trou se présentait, une pierre, une épine, un tronc d'arbre, le guide criait:

« Un trou ! »

Chacun, d'un bout à l'autre de la caravane, répétait :

« Un trou ! »

Et l'on riait et l'on chantait, et, pour l'ordinaire, on tombait dedans.

Parmi les dix jeunes chrétiens qui allaient s'établir au village de Mrogoro, trois avaient eu des ophthalmies récentes, et, à la suite de ces affections, ils ne pouvaient rien distinguer tant que le soleil n'était pas au-dessus de l'horizon. Or, l'un d'eux portait sur sa tête une longue boîte pleine de boutures plantées dans un peu de terre, espoir du futur jardin de la mission. Hélas! qu'il a souffert, ce pauvre jardin suspendu! Que de fois il a roulé par terre! Que de fois il a été ramassé à tâtons pour être remis en

place et pour retomber encore ! Je cite ce détail pour donner une idée de la difficulté qu'on a d'acclimater des plantes dans l'intérieur: il n'est pas facile de les y acclimater, parce qu'il n'est pas facile de les y porter !

La veille, nous avions eu un paysage monotone de Bikiro à Kenguéni. Sur un terrain sablonneux creusé de loin en loin par un torrent desséché, s'élèvent quelques bouquets d'arbres, la plupart à l'écorce rugueuse et au tronc déformé par les incendies que les indigènes allument chaque année dans le *Pori* pour se débarrasser d'une exubérance de végétation. Des girafes se montrent parfois, mais l'ordre du jour porte que, en marche, on ne poursuivra pas le gros gibier. Un petit oiseau, de la grosseur et de la couleur de l'alouette, s'élance devant nous en battant violemment des ailes, et après s'être maintenu quelque temps dans les airs, il se laisse tomber tout à coup pour remonter ensuite et continuer toujours ainsi ses évolutions joyeuses. Au-dessus de nos têtes, l'épervier décrit de longs circuits; dans les herbes, quelques grillons chantent; et c'est tout. C'est là ce qu'on appelle le *Pori*, espèce de désert où l'homme laisse le champ libre aux herbes, aux arbres et aux animaux.

Mais après Kenguéni, le paysage devient plus beau; on se croirait au milieu d'un immense parc anglais, semé d'agréables bosquets qui semblent plantés par la main de l'homme. Pas de palmiers, pas de dattiers, pas de grandes lianes, rien qui caractérise une végétation tropicale, rien qui indique le « continent mystérieux ». Seulement, pendant que l'on hâte le pas en se rappelant les vallées qui ont retenti des cris et des jeux de son enfance, tout à coup une gazelle s'élance et vient vous avertir que vous voyagez en Afrique, bien loin de cette France à laquelle vous pensiez et que peut-être vous ne reverrez plus....

Enfin quelques cases paraissent, entourées de cultures. Nous arrivons à un baobab énorme au pied duquel s'élève une petite construction en l'honneur d'un *Mzimou* (esprit)

et, peu après, au village qui, du nom de cet arbre, s'appelle *Mbouyouni* (Au baobab).

Mbouyouni est un pauvre village; mais la vallée qu'il domine est superbe. J'aurais consacré volontiers ce jour à me reposer à l'ombre de sa forêt ou sur l'herbe de sa prairie; mais l'étape avait été trop courte, et, après un conseil public dans lequel nous eûmes à lutter contre la mauvaise volonté de quelques porteurs, il fut décidé que, à deux heures de l'après-midi, tout le monde devrait être en route pour le village voisin. L'ordre fut exécuté, et, le soir, nous arrivions de bonne heure à *Mbiki*.

Mbiki est un centre plus important. Deux grandes caravanes se dirigeant vers Tabora y étaient déjà campées; mais, en Afrique, c'est la Providence qui tient hôtel, et la place ne manque jamais. Une case nous fut offerte pour la nuit, et comme les vivres étaient rares, le P. Maurer se mit en chasse. Je fis comme lui, pendant que nos porteurs se dispersèrent dans les villages voisins, essayant d'échanger leurs coudées de toile contre du riz, du maïs, du mtama, des légumes ou des poules.

Je m'aventurai d'abord à travers de grandes cultures où pas une pièce de gros gibier ne se montra, mais où je vis des tourterelles, des pigeons verts et d'autres oiseaux au bec énorme, pareils à des callaos. Je courus beaucoup, parlant à tous les indigènes, remontant le lit profondément encaissé d'un torrent, admirant surtout les arbres superbes qui formaient sur son cours les débris d'une admirable forêt, et oubliant un peu que nous n'avions presque rien pour notre repas du soir. La nuit vint. Il y avait là sur la lisière de ces bois, un tronc de toute beauté qui avait été dépouillé de ses branches et auquel on avait mis le feu. C'est ici la manière de lutter contre l'exubérante prodigalité de la nature ; la hache est impuissante, mais le feu vient à la rescousse.

Depuis plusieurs jours déjà peut-être, le terrible élément s'acharnait à la destruction du plus beau représentant de



Mort du géant de la forêt

la vieille forêt, et c'était, à la tombée de la nuit, un spectacle magnifique. Au milieu d'un abattis considérable, le colosse restait là, debout encore, comme une haute cheminée d'usine, mais dévoré au cœur par une flamme active, à peine visible à l'extérieur, qui se sentait déjà victorieuse et qui soufflait avec une ardeur sauvage dans la poitrine du géant.

La chasse ne fut point brillante. Je rentrai bredouille ; mais j'eus la satisfaction de trouver le P. Maurer, qui me croyait perdu, occupé à faire rôtir trois ou quatre perdrix, excellente surprise pour un estomac forcé de faire pénitence et déjà résigné.

VI

MARCHE AU DÉSERT. — LA NUIT. — PINTADES

L'étape suivante était pénible. Nous avions devant nous un désert, comme toujours peuplé d'arbres, mais sans eau et trop large pour qu'on pût songer à le traverser en une seule étape. Il fut donc résolu après un *shaouri* (conseil public), que nous resterions à Mbiki jusqu'au lendemain, que nous ferions là un repas aussi solide que les circonstances le permettraient, et que nous camperions ensuite au milieu du Pori, où nous passerions la nuit; le jour suivant,de bonne heure, nous irions déjeuner au village voisin où nous trouverions de l'eau et des vivres.

Ce désert qui,du nom d'un arbre qu'on y rencontre, s'appelle *Sagati*, comptait autrefois quelques villages; mais la guerre que se firent les Wazaramo et les tribus voisines, il y a une dizaine d'années,a tout emporté. C'est un plateau d'une altitude de 50 mètres environ au-dessus du niveau de la mer et d'où l'on aperçoit le mont *Kongwé*, dans l'Oukami. Le sol est sablonneux, les arbres rares, rabougris, épineux pour la plupart. Çà et là pourtant, quelques palmyras dressent leurs têtes gracieuses au-dessus de cette maigre végétation, et, des deux côtés du sentier, à l'horizon, la forêt présente l'impénétrable rempart de ses halliers. De temps à autre, nous heurtons une carcasse humaine, un crâne, un tibia, un reste de squelette. C'est un porteur de caravane qui, ne pouvant plus avancer, s'est arrêté là. On lui a pris sa charge, son arc, sa lance, les lambeaux misérables dont il était couvert, et, comme il allait mourir, ses camarades l'ont abandonné. L'hyène a fait le reste.

Nous arrivons au camp vers six heures du soir. Tout de suite on dresse la tente, et les porteurs vont couper de grandes herbes sèches pour s'en faire un lit. On allume des feux et l'on se rassemble pour causer. Point d'eau; nous

soupons d'espérance en pensant au lendemain. Eh bien ! ces voyages sont remplis de fatigues, d'ennuis, de dangers; mais ils ne sont point tristes, et, si l'on a le bonheur de n'être pas malade, on se sent jouir de je ne sais quelle jouissance libre et sauvage que l'on n'éprouve que là, au milieu de ces plaines sans fin, sur la lisière de ces forêts mystérieuses, et si loin de nos villes européennes, de leurs petits boulevards proprement alignés, de leurs végétations s'étalant dans des pots de terre et de leurs pavés que le gouvernement arrose de ruisseaux qu'un employé fait courir à coups de balai!

Quand le soleil se couche et que, vers sept heures, la nuit envahit les jungles, il vous semble qu'un grand silence se fait dans la plaine. Seulement, lorsqu'on prête l'oreille, un bruit étrange, vague, sortant de partout, et si léger qu'il semble créé par l'imagination toute seule, s'élève comme la voix mystérieuse et indistincte d'un esprit qui hanterait ces lieux. Ce doit être une feuille qui tombe, un oiseau qui se réveille, un insecte qui bourdonne, peut-être un fauve qui passe, mais ce n'est au juste rien de tout cela ; on dirait la forêt qui respire.

Les porteurs ne sont point insensibles à cette influence; et les nôtres, réunis autour de leurs feux, couchés sur le ventre et la mâchoire entre leurs mains, se racontèrent longtemps, à demi-voix, les histoires les plus effrayantes et les plus gaies sur les esprits sans nombre qui s'amusent aux dépens des mortels. Mais enfin la nature vient réclamer ses droits, et la poésie des veilles prolongées finit toujours par un sommeil qui enveloppe tous les conteurs dans le prosaïsme d'un même repos.

Pour nous, couchés sous notre tente, nous étions depuis longtemps déjà insensibles à la beauté pittoresque du lieu, lorsque tout à coup le chant d'un coq nous réveilla.

« Un coq ici ! d'où vient-il ? »

A ce signal, voilà que d'autres coqs répondent, des poules battent des ailes, des chèvres bêlent, des vaches

font entendre un beuglement étouffé ; décidément l'esprit malin du Pori nous a-t-il subitement transportés au milieu d'une ferme normande ? Pas tout à fait : ce sont les porteurs qui donnent le signal du réveil, en imitant à s'y méprendre toutes ces bêtes à cornes ou à plumes.

Il est deux heures du matin. Vite chacun prend son ballot et nous voici en marche.

Au crépuscule, le paysage revêt un autre aspect. Après avoir foulé aux pieds un sol pierreux, nous descendons dans une plaine fermée à droite et à gauche par des forêts profondes, vaste prairie au sol noir et fertile, où nous avons la bonne fortune de trouver des pintades au bout de nos fusils. Courant à pas pressés et dressant au-dessus des herbes leurs petites têtes bleues et inquiètes, ces oiseaux sont pour le voyageur une agréable rencontre, surtout quand il peut se flatter de l'espérance de les abattre pour son déjeuner. Au reste, la chasse en est facile quand on a des chiens. Pour échapper à ses ennemis, la pintade va se poser sur un arbre voisin : d'en bas le chien la regarde, d'en haut elle regarde le chien, et, ce pendant, le chasseur tire.

A la plaine succède un petit plateau que nous remontons, passant sous des forêts magnifiques où des cactus géants s'élèvent à travers un fouillis d'arbres et de lianes de toute espèce. Nous avons ensuite à traverser un torrent dont le lit est encombré d'énormes blocs de granit, nous trouvons des bananiers superbes, des champs plantés de maïs, des Noirs qui passent en nous saluant, des villages enfin. C'est *Msoua*.



Étang de Msoua

VII

Msoua. — La mort d'un chef et les cruautés qui la suivent. — Le bucher. — L'étang.

Msoua est le nom d'une rivière qui coule ici et qui va se jeter dans le Kingani ; Msoua est aussi le nom du canton drainé par ce cours d'eau ; mais ce mot ne s'applique en réalité à aucun des nombreux villages de la contrée. Veut-on désigner tel ou tel d'entre eux, on se sert du nom du chef. Ainsi l'on dira : « *Nakuenda Msoua kwa Tongo.* — Je vais à Msoua chez Tongo, je vais au village dont Tongo est le chef. »

Pauvre Tongo ! il avait en effet été chef pendant longtemps, chef de son village, chef de tout le Msoua, chef même du chef de Kisémo ; mais la vieillesse était venue, puis la décrépitude, puis la mort.

Tongo était mort !

Tout le monde en fut surpris, car Tongo, un chef ! pouvait-il mourir ?

Le jour des funérailles, Béga, son fils, s'avança, et, selon la coutume, étendant la main sur le cadavre de son vieux père :

« Si tu es mort parce que Dieu l'a voulu, s'écria-t-il, je ne puis rien ; mais, si tu es mort parce que tes ennemis t'ont fait mourir, père, je te vengerai... »

Là-dessus, le ban et l'arrière-ban des sorciers avaient été convoqués, et ces deux questions leur avaient été proposées par Béga :

« Pourquoi Tongo est-il mort ?

« Qui a fait mourir Tongo? »

A la première question, il fut répondu savamment, et après de longues cérémonies divinatoires, que Tongo était

mort parce qu'il avait été forcé de mourir ; à la seconde, qu'il avait été forcé de mourir parce que des maléfices lui avaient été lancés. Là dessus, on s'empara aussitôt de plusieurs indigènes suspects, et, en présence d'une foule accourue des alentours, on les soumit à l'épreuve solennelle du *dawa*.

Chose singulière ! Cette institution aveugle se retrouve partout. Le cérémonial, sans doute, varie suivant les cas, suivant les tribus. Mais, soit qu'il consiste à faire traverser par les accusés un brasier ardent, soit qu'on leur fasse avaler du poison, soit qu'on s'en remette au sort pour connaître les coupables, il repose partout sur les mêmes principes et porte avec lui le même enseignement. A qui regarde de près, apparaît au fond de tout cela, en effet, une série de vérités philosophiques remarquables, mêlées d'erreurs, il est vrai, mais qu'il n'est pas inutile de relever et de démêler.

« L'homme est libre et responsable; il y a des actes bons et des actes mauvais ; le crime appelle un châtiment; si le coupable est ignoré, il appartient à une puissance invisible, juste et bonne, dont la vue s'étend plus loin que celle des mortels, de le révéler, pour que la société puisse défendre ses intérêts contre les membres dangereux qu'elle nourrit.»

Ces dogmes sont, on le voit, comme la base de cette pratique, et cette pratique est universelle.

Tout est vrai dans ce fond de croyances latentes, excepté un point : c'est que la Providence, se réservant de punir elle-même les criminels, soit obligée de les faire connaître aux hommes.

Pour le cas présent, Tongo était mort simplement parce qu'il n'était pas immortel. Une chose l'avait tué qui en a tué beaucoup d'autres, la vieillesse. Mais, en Afrique, on admet difficilement qu'un chef puisse mourir « de sa belle mort. » Aussi, les sorciers de Msoua ne manquèrent-il point, après les formalités voulues, de désigner comme coupables trois pauvres diables qui, sans cette révélation inattendue, ne se seraient jamais soupçonnés si puissants ni si méchants.



AUTOUR DU BUCHER.

Quoi qu'il en soit, convaincus de ne mériter au milieu de leurs compatriotes

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité, »

ils furent néanmoins condamnés sans appel à être brûlés vifs avec leurs femmes et leurs enfants. L'un d'eux se sauva et fit bien ; les autres, chargés du bois de leur bûcher, comme Isaac, furent conduits par la population en furie sur une éminence voisine. On régala les condamnés, on organisa des danses autour d'eux, et, déjà enveloppés par les flammes, mais enivrés de pombé, surexcités par les chants frénétiques de la foule et par les sourds roulements du tambour, affolés peut-être par la vue du supplice, ces malheureux, dit-on, semblaient machinalement prendre part à la fête, et suivaient de leurs têtes alourdies les mouvements rhythmiques de la danse funèbre.

Le lendemain, nous passâmes près du lieu maudit. On n'y voyait plus que des os calcinés sur un monceau de cendres et de charbons éteints, quelques amulettes jetées au pied d'un baobab, les fourches de bois qui avaient enserré le cou des accusés pendant qu'on les menait au supplice, et, pendus aux branches d'un arbre, les habits qui leur avaient servi et qu'aucune main ne pouvait plus toucher.

Le successeur de Tongo n'est pas encore nommé. Au village, Béga, son fils aîné, remplit par intérim les fonctions de chef, aidé d'un *akida* ou ministre. Tous les deux vinrent solennellement nous faire cadeau d'une mesure de mtama et d'une poule : ils reçurent en retour un morceau d'étoffe dont ils parurent satisfaits.

Ce village est placé sur une colline dont l'altitude est d'environ 130 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au bas, coule le Msoua, rivière qui, presque à sec pendant une partie de l'année, déborde à la saison des pluies sur les plaines environnantes au point d'en faire un immense et infranchissable marais. A la saison sèche cependant on trouve toujours de l'eau dans un réservoir naturel très profond où la rivière est venue se déverser.

Des poissons y vivent, nombreux et d'assez belle taille : ce sont des espèces de silures que les indigènes du Zanguebar nomment *Kambari*. Sur les bords de l'étang, s'élève un bosquet naturel, semé d'énormes blocs granitiques, travaillé par les termites qui y dressent leurs pyramides de terre, et dominé par la tête majestueuse du *taxus elongatus*, arbre superbe, droit, élevé, pareil au platane et que l'on rencontre dans toute cette région sur le bord des fleuves.



À TRAVERS LES ACACIAS.

VIII

Kisémo. — Bien reçus. — Une curieuse cérémonie. — Sur le Guéringuéré.

Ce pays est séparé de celui de *Kisémo* par une petite rivière que nous traversons et qui n'est autre que le Msoua. Après une heure et demie de marche sur un terrain bas, cultivé çà et là, sec en cette saison, mais inondé pendant une partie de l'année, nous arrivons sur un plateau peu élevé et de là au district de Kisémo, riche, cultivé et, nous dit un chef, peuplé de plus de quatre-vingts villages; chaque village compte en moyenne une dizaine de cases.

Guidés par un de nos hommes, nous allons droit vers le plus puissant seigneur de tout ce canton. C'est un vieux noir, grand, sec, ridé, portant cheveux gris sur la tête et barbe blanche au menton, aimant à parler, à rire et à boire, content de nous voir chez lui et bien vite notre ami, un ami plein d'expansion. Pourtant, ne nous méprenons point : le vieux paraît sensiblement moins réjoui de la présence de nos personnes que de la vue d'une bouteille exhibée à propos...

Mwenyé-Kwa-Konzé (c'est son nom) est le grand juge de l'endroit. Mais, par une bizarrerie singulière, la terre ne lui appartient pas : elle est à Msoumi, un étranger venu autrefois de l'Intérieur qui, par contre, n'a pas le droit de rendre la justice, et qui reste, en cela, soumis au *mwenyé*.

Nous fûmes bien reçus. Le bonhomme, instruit de notre arrivée, vint aussitôt nous faire visite dans la case abandonnée où nous nous étions établis ; assis sur un vase de terre renversé, nous le reçûmes aussi solennellement, aussi gravement que le comportaient les circonstances.

Des cadeaux furent échangés, et la visite fut rendue. Nous dûmes lui montrer beaucoup de choses, un miroir, une montre, une jumelle, des fusils; ravi jusqu'à l'enthousiasme,

il appela sa femme et ses enfants qui vinrent, grands et petits, depuis l'âge de trois ans jusqu'à l'âge de soixante, admirer les richesses des blancs et vanter leur génie. Un traité d'amitié fut conclu, et je dus promettre au vieux que, en repassant, je le mettrais en relation avec le « Grand maître. »

« — Quel est son nom? me demanda-t-il.

« — Il s'appelle Étienne.

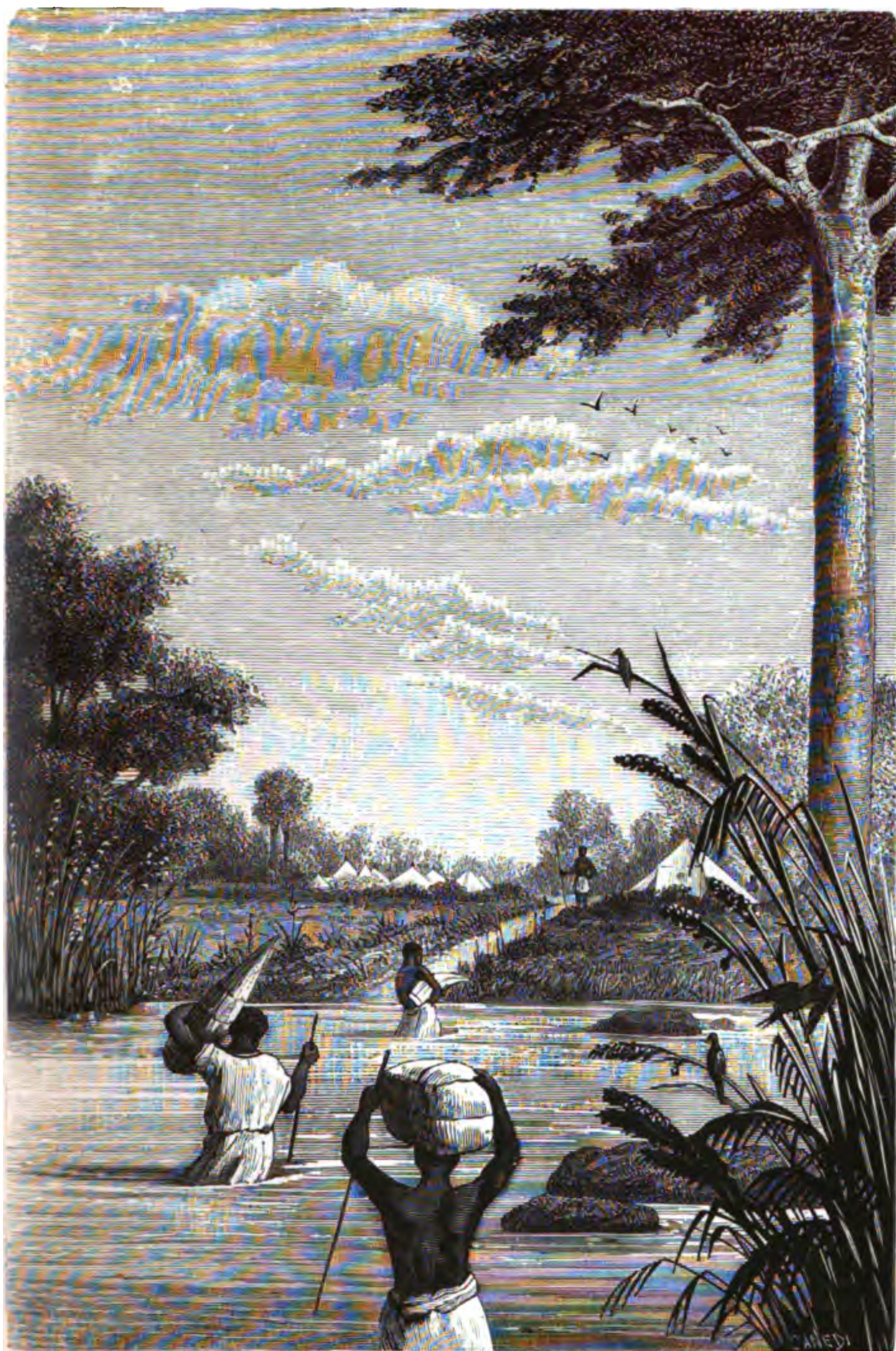
« — Comment?

« — Étienne. »

Le pauvre vieux se fit répéter plus de dix fois ce nom *barbare* et il allait, pour le prononcer, se démonter sûrement la mâchoire quand un de ses enfants le pria de se reposer.

Ce pays est beau et, comme je l'ai dit, bien cultivé et bien peuplé. En entrant dans ce qu'on appelle proprement Kisémo, on se trouve en face d'une vaste prairie formée par une dépression de terrain, au milieu de laquelle coule lentement une petite rivière qui va se jeter dans le Msoua. A droite et à gauche le sol s'élève, et c'est là que, des deux côtés, s'ouvrent les portes des cinq principaux villages dont les toits arrondis s'élèvent au-dessus du fourré. Au reste, pour juger de la population de la contrée, il faut s'engager dans ces dédales, et on est alors vraiment surpris de trouver, cachées au milieu d'inextricables halliers, des habitations dont on n'aurait jamais soupçonné la présence.

Le soir, je fus témoin d'une cérémonie curieuse. Une jeune fille, perchée à califourchon sur les épaules d'un grand gaillard et escortée d'un nombreux cortège, était promenée de la maison de son père à un village éloigné, où l'on devait se réunir pour la fêter. Devant elle, marchaient quelques individus qui, chantant et dansant, se retournaient de temps à autre et s'inclinaient profondément tous ensemble devant l'héroïne du jour. Derrière, un vieillard portait un fagot pour cuire le pombé; et, mêlé aux parents et aux amis, un chœur de musiciens faisait en-



SUR LE GUÉRINGUÉRÉ

tendre des airs plus bruyants que mélodieux. On m'invita à la fête à laquelle on me dit qu'il y aurait beaucoup à boire. Je m'excusai de mon mieux; mais, tout en cherchant les mauvaises raisons que j'alléguai, je ne pus me défendre du désir intime de venir un jour prendre part, à l'abri d'une église où le vrai Dieu reposerait, aux joies et aux tristesses de ce peuple si sympathique et si bon.

A Kisémo, nous étions encore dans l'Oukwéré, mais nous devions en sortir le lendemain pour entrer dans l'*Oukami :* c'est une rivière, le *Guéringuéré*, qui sépare les deux tribus. La caravane y arriva après avoir marché pendant quatre heures, sur un plateau d'où l'on aperçoit au loin les montagnes. Les sentiers couverts de gravier serpentent à travers une végétation assez maigre, caractérisée surtout par la présence de grands acacias aux longues épines et aux feuilles légères. Au lever du soleil, des girafes parurent, des gazelles aussi, des antilopes et des zèbres.

Arrivée au Guéringuéré, la caravane se trouva devant une rivière dont l'eau claire courait, avec ce murmure joyeux que depuis longtemps nous n'avions plus entendu, à travers les sables et les blocs granitiques semés dans son lit. Après s'être désaltéré à tant de mares fangeuses, après avoir souffert de la soif dans de magnifiques pays sans eau, après avoir mâché des herbes pour se donner de la salive comme Démosthène mâchait des cailloux pour se donner de l'éloquence, qu'on est heureux en Afrique de voir de l'eau claire et courante ! Là, du moins, on peut boire sans crainte : on ne soupçonne point de microbes, on n'aperçoit pas même de crapauds.

Toute la journée, le P. Maurer de son côté, moi du mien, nous remontâmes et descendîmes la rivière avec de l'eau usqu'à mi-jambe, tantôt plus, tantôt moins, piquant avec une fourchette les crabes, les crevettes, et des espèces de joches qui se cachaient sous les pierres, aidés dans cette « lutte pour l'existence » par quelques enfants de la caravane, et assez heureux pour réunir, au soir, un grand plat

de petits poissons qui n'avaient pourri sur aucun marché.

Avec son fond de sables micacés qui brillent à travers l'eau comme des paillettes d'or et des plaques d'argent, le cours du Guéringuéré est libre et rapide, orné plutôt qu'embarrassé par de pittoresques rochers, sur lesquels viennent se poser les canards et les oies sauvages. Des deux côtés, de minces roseaux l'ombragent, très serrés et très hauts, aux sommets desquels pendent des nids sans nombre, tous de la même structure. Beaucoup de martins-pêcheurs fréquentent ces bords, étalant leurs brillantes couleurs sur une longue herbe qui fléchit sous leur poids, et sur laquelle ils paraissent prendre plaisir à se balancer.

A cette idylle cependant il y a quelques correctifs à faire. Tout près du passage et sur un large banc de sable humide, chacun put voir de magnifiques traces de panthère, toutes fraîches, et qui donnaient suffisamment à penser que les papillons et les martins-pêcheurs n'étaient pas seuls à habiter ces rives. La bête était là, dans ces roseaux peut-être, attendant le moment favorable pour s'inviter à dîner chez nous. De plus, nos porteurs eurent soin de nous prévenir, et un Arabe campé tout près de là confirma cette assertion, que les villages voisins étaient suspects à cause des nombreux voleurs qui y descendent pour guetter les caravanes au passage.

La tente fut donc dressée sur la rive droite de la rivière, près d'un de ces arbres superbes, le *taxus elongatus*, que nous avions déjà trouvé à Msoua, et dont le tronc lisse, blanc, élancé, portait à une hauteur de plus de quarante mètres une tête touffue et majestueuse. C'était là que, quinze jours avant nous, nos confrères avaient campé. Nous reconnûmes leur passage aux traces religieuses qu'ils avaient laissées : une croix gravée dans l'écorce du grand arbre, avec la date du 3 décembre, fête de Saint François Xavier !

La journée fut tranquille et heureuse, employée comme je l'ai dit. Seulement, le soir, pendant qu'on allumait les

feux de la nuit, le P. Maurer se trouva pris d'une fièvre occasionnée par les fatigues et, si l'on veut, par les imprudences du jour. Au reste, la fièvre fut complaisante : grâce à un peu de quinine, de transpiration et de sommeil, le lendemain matin, le malade se trouva prêt à partir.

IX

Nouvelles perplexités. — En avant!

Mais je n'ai encore rien dit d'un incident (c'était pour nous un événement) qui était venu, dès notre arrivée en cet endroit, nous jeter dans des perplexités sérieuses sur le sort de nos confrères et sur le nôtre.

Nous venions de passer la rivière, lorsque nous fûmes accostés par deux hommes de la caravane du P. Baur qui me saluèrent et me remirent une lettre. Nos confrères avaient été bien reçus de *Simba-Mwéné*, reine de l'*Ouzigoua*, siégeant sur un escabeau d'ébène, dans sa cité fortifiée de *Mwalé*. Ils avaient été bien reçus de *Kingo*, jeune frère de la reine, et chef du puissant village de *Mrogoro*; mais, quand on avait député un homme, porteur d'une lettre, vers *Mwana Goméra*, mari divorcé de la souveraine, et conservant, malgré cette séparation de corps et de biens, une grande autorité dans le pays, Mwana Goméra avait refusé de recevoir la lettre et de la faire lire, selon l'usage, par l'un des arabes, chefs de caravanes, qui passent fréquemment dans le pays. L'envoyé des Blancs avait été éconduit.

A des questions que Kingo avait fait adresser :

« Vendez le pays aux blancs, avait répondu Goméra. Donnez-leur vos montagnes et vos plaines, gorgez-les de votre pombé, amenez-leur vos femmes, vos enfants et vos esclaves; moi, je ne donne rien... Au reste, puisqu'*elle* — *elle*, c'est la reine, dont il ne prononce jamais le nom depuis la séparation — puisqu'*elle* a tout pris, que me reste-t-il?... Ah! oui, il me reste, à moi, mon sabre, et à mes hommes leurs lances. J'ai de la poudre aussi, et, si l'on veut, j'en brûlerai un peu sous le nez des Blancs. »

En vain, avait-on répondu à Goméra que nous venions avec les intentions les plus pacifiques, et que, partout où nous nous étions établis, à Bagamoyo, à Mandéra, à Mhonda, on n'avait eu qu'à se féliciter de notre présence.

« Je connais les Blancs, avait-il dit. Il y en a plusieurs à *Mpwapwa* (ce sont des méthodistes anglais), et savez-vous ce qu'ils font? Ils donnent asile dans leur grande maison à tous les esclaves qui s'enfuient de chez leurs maîtres, à toutes les femmes qui ont à se plaindre de leurs maris. Moi, quand j'ai acheté un homme, je crois qu'il m'appartient; et, si j'ai une femme, je veux être libre de lui donner un coup de bâton. »

Devant ce refus obstiné qui paralysait la bonne volonté de Simba-Mwéné et de Kingo, nous étions obligés de céder pour un temps, d'attendre, peut-être de chercher ailleurs.

Nos confrères se retirèrent dans une grande case de la reine à Mrogoro, et c'était de là que le Père Supérieur m'écrivait de dépêcher en toute hâte notre vieux et fidèle Séliman vers le P. Acker, supérieur de notre maison de Zanzibar: celui-ci agirait auprès de *Hamed ben Séliman,* vizir du Sultan et notre ami, à l'effet d'obtenir des hommes ou des lettres capables de nous faire connaître et recevoir de ce terrible Goméra.

Il n'est pas facile de dire jusqu'à quel point le sultan Séid Bargasch est maître dans ces pays. Quoi qu'il en soit, du temps qu'il était gouverneur de Zanzibar, le père de Hamed avait rendu de grands services à Kisabengo et à Goméra, en leur fournissant des soldats et des armes, grâce auxquels ces étrangers, originaires de la tribu des Wazigoua, étaient parvenus à chasser les Wakami de Mrogoro et à s'établir à leur place.

Depuis lors, le vieux gouverneur et après lui son fils Hamed avaient été regardés comme quelque chose de plus que des amis, comme des protecteurs, presque comme des suzerains.

Notre dévoué serviteur Séliman reprit donc le chemin de la Côte, muni d'instructions précises ; un des hommes venus pour nous apporter la fâcheuse nouvelle l'accompagna armé jusqu'aux dents.

Pour nous, nous nous remîmes en marche dès le lendemain, mais inquiets et nous demandant à quoi aboutiraient ces préparatifs commencés avec tant de confiance. Au reste, nous étions lancés pour une fondation nouvelle et fermement résolus à ne pas rentrer sans avoir solidement planté quelque part la croix de notre Maître. Plus loin, des chefs moins prévenus ne manqueraient pas de nous accueillir, et, puisque le démon d'Afrique se démenait contre l'entreprise, l'entreprise serait bénie de Dieu.

X

AU-DELA DU GUÉRINGUÉRÉ. — LA TSÉTSÉ. — LA CHASSE AUX GAZELLES. — NOS AMIS LES ANTHROPOPHAGES.

L'étape suivante fut pleine d'intérêt. Après avoir laissé quelques villages qui se sont formés sur les bords du Guéringuéré, nous nous trouvâmes sur un haut plateau bien boisé, uni d'abord, mais ensuite coupé de profondes et superbes vallées. Parfois nous avions à faire de pénibles escalades sur des sentiers ravinés par les grandes pluies et couverts de cailloux quartzeux, granitiques et micacés; mais, arrivés sur le haut d'une colline, nous nous sentions bien dédommagés de nos fatigues par la vue splendide qui s'ouvrait au loin sur les montagnes de l'*Oukami*.

Sur une de ces hauteurs la caravane passa près d'un village détruit naguère, *Yangué-Yangué*. Les cases avaient été brûlées, les murs renversés, les plantations saccagées, les troupeaux volés, les hommes, les femmes, les enfants tués, pris, enlevés, vendus comme esclaves. « La guerre ! » nous dit-on. C'étaient les Wazigoua qui étaient les auteurs de ce beau fait d'armes.

Près de là, il y avait un peu d'eau, où l'on se désaltéra.

Voici maintenant les champs cultivés de *Koo*. Là-haut, sur une colline, un petit village se cache timidement sous des halliers épais ; nous y entrons.

Mais j'oubliais de parler d'une attaque que nous avions dû subir ce jour-là. Il ne s'agit au reste ni d'un lion, ni d'un léopard, ni d'un serpent, mais d'une simple mouche. Pour la première fois dans ce voyage, nous avions trouvé la célèbre et terrible *tsétsé* (*glossina morsitans*), petite, ter-

ne, insignifiante et dont la morsure, inoffensive pour l'homme, pour les animaux sauvages, pour la chèvre, pour les veaux tant qu'ils têtent, est mortelle pour le cheval, le bœuf, et, paraît-il, le mouton. Les ânes de Mascate n'y résistent pas non plus, mais ceux de l'intérieur ne paraissent pas en souffrir, non plus que les chiens nés dans le pays. Ces faits singuliers sont encore inexpliqués. Nous fûmes tous piqués, et pour ma part je pris plus de cinquante de ces insectes qui s'étaient acharnés à ma personne. C'était le matin vers six heures. Le froid de la nuit paraissait les engourdir, et l'on pouvait s'en emparer facilement; en revenant, je passai sur le même plateau et, quoique plus souvent attaqué, c'est à peine, tant elles étaient agiles, si je pus prendre quatre ou cinq de ces mouches singulières, embarrassées dans mes cheveux. La douleur qui suit la piqûre est vive, mais elle ne dure qu'un instant et il n'en reste aucune trace. Ce diptère a été décrit par Westwood qui lui a donné son nom de *glossine mordante*. Les Persans l'ont appelée *zebud*; les Arabes, *zimb*; les Noirs de la vallée du Nil, *tsaltsalya*; les Grecs, *cynomyia* (κυνόμυια,) mouche du chien ; les Cafres, *tsétsé* ; les Waswahili, *tchafouou*. Au reste, je ne m'arrête point à décrire cet insecte dont les formes et les mœurs ont déjà été esquissées dans le *Voyage de l'Oudoé et de l'Ouzigoua* que les *Missions catholiques* ont publié en 1882.

La tsétsé est un des plus grands fléaux de l'Afrique. Heureusement son habitat est parfaitement déterminé, et elle n'en sort jamais.

Lorsque la caravane entra dans Koo, elle trouva le village désert. Un seul homme le gardait, un vieillard ; tout le monde était aux champs. Il nous offrit une case où notre cuisinier Antoine s'installa aussitôt, en méditant un pot-au-feu. Il y avait du feu, et il y avait un pot; mais le reste manquait. Tout près de là sans doute, sur un arbre qui couvrait de ses branches les dernières cases du village, nous voyions bien une bande de petits singes vifs et gri-



LE RETOUR DE LA CHASSE

maciers se livrer à toutes sortes de légèretés provocantes ; mais qui aurait jamais osé tailler un morceau dans leurs membres? Si on l'avait su en Europe, des savants auraient tout de suite accusé les missionnaires, déjà coupables de tant d'autres méfaits, d'aller en Afrique pour dévorer les ancêtres !

Ainsi, forcés de respecter ces individus de nationalité simienne, nous nous mîmes en campagne, Xavier et moi.

Les traces de gibier étaient nombreuses, mais nous ne trouvâmes rien à notre portée. Le soir, nous rentrions fatigués et un peu tristes, quand nous entendîmes un bruit confus de voix triomphantes au haut d'une colline. Vingt ou trente jeunes gens parurent bientôt qui descendirent en courant : les uns portaient des filets de chasse, les autres étaient chargés de gazelles, petites, légères et si gentilles, qu'on regrettait de les voir mortes. Tous s'arrêtèrent auprès d'une fontaine qui se trouvait là ; après avoir bu avidement quelques gorgées d'eau à la manière des forts de Gédéon, ils reprirent leurs charges et s'en allèrent plus loin dépecer le gibier sur le gazon. Il y avait dans cette petite scène un écho de poésie homérique et sauvage qui charmait. Tout ce monde avait l'air fatigué, mais si alerte encore, si vaillant et si content ! C'était la jeunesse du village où nous nous étions arrêtés qui s'en était allée de grand matin, le chef en tête, faire une battue dans les broussailles. La chasse avait été heureuse : on avait pris vingt-une gazelles.

Koo se trouve dans l'Oukami, sur les premiers soulèvements qui donnent plus loin de véritables montagnes; mais l'endroit est habité par les Wadoé, sujets du chef Tengwa dont le puissant village se voit au nord-est.

L'Oudoé est, comme on le sait, peuplé d'anthropophages. Seulement, on n'y mange l'homme qu'avec des circonstances atténuantes, moins par goût que par habitude et par *devoir*, pour se conformer à quelques vieilles observances, pour se donner un air capable, pour fêter les funérailles d'un chef.

Par un sentiment de tendresse touchante, ils ne se mangent pas entre eux : ils préfèrent leurs voisins les Wakami. Quant à nous, qui avons été les premiers et qui sommes encore aujourd'hui les seuls à traverser ordinairement le pays pour aller à Mandéra, nous sommes bien reçus chez ce peuple. Souvent même des Wadoé influents viennent à Bagamoyo nous prier d'aller nous établir chez eux, en jurant qu'il ne nous mangeront pas. Que deux missionnaires de plus nous arrivent (un peu maigres, ce serait plus prudent), et nous répondrons tout de suite à l'appel de ces bons voisins...

Du pays de Koo à celui de *Mkési*, le sentier monte et descend à travers un paysage vraiment merveilleux. Ici, c'est une forêt vierge où les cactus atteignent des proportions étonnantes, et où les lianes courent dans un fouillis d'arbres inconnus sous lesquels l'étroit chemin se déroule en ménageant à chaque pas des vues qui sont toujours les mêmes et qui paraissent toujours nouvelles ; ailleurs on s'enfonce dans une verte vallée que ravine un torrent, et où l'on disparaît tout entier dans les grandes herbes ; plus loin, il faut monter sur un large plateau d'où le regard se promène librement sur de magnifiques horizons. C'est de là que nous apercevons enfin, pour la première fois, les belles montagnes de *l'Ourougourou*, sur lesquelles nous allons aider nos confrères à planter la Croix.

Mais, hélas ! que deviennent-ils en ce moment, et qu'arrivera-t-il de nos projets ?



PORTE DE VILLAGE DANS L'OUKAMI

XI

Dans l'Oukami. — Les villages. — Les cases. — La population. — Ordre du jour du missionnaire en voyage.

Ce fut en nous faisant ces questions, que nous parvînmes à Mkési. Le P. Maurer marchant un peu en arrière, j'allai, avec le Kirangozi, frapper à la porte d'un village : on ne nous reçut point. Du reste, depuis que nous étions sortis de l'Oukwéré pour entrer dans l'Oukami, nous trouvions un accueil plus froid, presque défiant, presque hostile. Tout finissait ordinairement par s'arranger ; mais il fallait parlementer, faire patte de velours, promettre des cadeaux. Ailleurs on nous ouvrit pourtant, après nous avoir fait subir un petit interrogatoire.

Ces villages ne comptent d'ordinaire qu'une vingtaine de cases, quelquefois moins : toujours cachés dans d'épaisses broussailles épineuses et impénétrables qui sont leur défense naturelle, on dirait qu'ils ont perpétuellement peur de l'ennemi. Et, de fait, que d'ennemis déjà peut-être y sont venus voler des esclaves ! Souvent une double enceinte les protège ; mais il y en a toujours au moins une, faite de troncs d'arbres plantés en terre, et reliés entre eux de manière à ce qu'une flèche puisse à peine passer à travers. La porte, très étroite, est formée de quatre ou cinq pièces de bois grossièrement équarries, mobiles en bas et soutenues en haut par une autre pièce transversale. Quand on veut entrer, on soulève une ou deux de ces pièces dont on appuie le bout sur une espèce de fourche. La nuit cette porte est toujours fermée.

Un petit sentier donne accès au village, après avoir fait

beaucoup de détours au milieu des broussailles. Dans un carrefour, un léger toit s'élève à la hauteur d'un mètre environ monté sur trois ou quatre piquets, et percé au milieu par un cactus-candélabre sur lequel il s'appuie.

Là-dessous des calebasses, du riz, du maïs. C'est la case de *l'esprit*. La présence d'un village, comme son importance et son ancienneté, se reconnait au tas de cendres et de détritus accumulés en dehors de l'enceinte; car il n'est pas permis de jeter ces débris dans les cours.

Les habitations sont rondes, faites d'un clayonnage crépi avec de la terre, entourées d'une sorte de varangue, couvertes de chaume et surmontées d'une tige de bois sculpté. On y trouve souvent un grenier où l'on conserve les récoltes de l'année. Le mobilier n'est pas riche : deux ou trois lits montés sur quatre morceaux de bois et faits de cordes tressées. Des peaux de bête, des nattes, quelques vases de terre; dans un coin, un arc et des flèches, parfois un fusil; ailleurs des pioches, des serpettes, des couteaux, des marteaux; dans la muraille, quelques chevilles auxquelles sont suspendus des gris-gris. Le foyer est là, formé de trois pierres; et la fumée, qui n'a d'autre issue que la porte, s'est déposée en couche épaisse sur les soliveaux, les épis de maïs et les toiles d'araignée. Le plafond en est tapissé; les murs tristes et déguenillés en sont habillés comme d'un vêtement en pièce. Trois ou quatre poules couvent dans l'ombre, et partout, dans la paille et la poussière, habitent des punaises, des poux de poule et des tiques dont l'armée envahit pendant la nuit celui qui a eu la délicatesse de chercher là un abri pour dormir. Que si, troublés par des cauchemars et rêvant d'une invasion étrangère, le voyageur a des mouvements trop brusques, son lit chancelle, et le malheureux va rouler sur les œufs de la couveuse qui le réveille par ses cris éplorés,

« *Qualis populea mœrens philomela sub umbra*
« *Amissos queritur fœtus...* »



FEMME REVENANT DE LA FONTAINE.

C'était dans un de ces villages que nous arrivions. Un homme était là, un vieillard, qui le gardait, pendant que les autres étaient au champ. Je voulus prendre auprès de lui quelques informations, mais le vieux, après m'avoir regardé d'un air tout ahuri, se rassit paisiblement et sans répondre. Par bonheur, une bonne femme entra; elle revenait de la fontaine, son enfant sur le dos, assis dans une peau de gazelle.

Elle portait en main une calebasse emmanchée au bout d'un long bâton avec laquelle elle avait puisé de l'eau, et, sur sa tête, le vase rempli jusqu'au bord, avec une branche d'arbre pour y conserver la fraîcheur. Si peu que ce soit, la négresse est fille d'Ève. Quelques compliments sur la beauté de son enfant firent partir chez celle-ci une fusée d'amour-propre, et aussitôt nous eûmes une case où l'on s'installa.

Voilà Mkési. Cependant on n'aurait pas une juste idée de l'endroit en s'arrêtant aux descriptions qui précèdent. Il faut donc ajouter d'abord que la position en est magnifique. C'est une colline couverte de broussailles à l'abri desquelles sont assis cinq ou six petits villages; plus loin, d'autres points sont aussi habités. La population, défiante au premier abord, se familiarise aisément avec l'étranger. Ainsi, quand tout le monde fut rentré des champs, les jeunes et les vieux vinrent nous entourer, nous parler, nous regarder. On était surtout content de nous voir manger et boire, et l'on accepta volontiers une part de notre apostolique festin. Ces largesses modestes étaient d'ailleurs réciproques. Ce jour-là, une famille avait fait le pombé, et, selon l'usage, tous les voisins et voisines étaient invités à aller en prendre leur part. Ayant su que nous serions contents d'y goûter, nous aussi, la maîtresse du logis en fête nous apporta elle-même le pombé, dans une sorte de corbeille en fibres de palmier et tressée de telle sorte que pas une goutte de la précieuse boisson ne passait au travers. La chose nous parut intéressante : c'était la première fois qu'il m'arrivait de boire dans un panier !

Ces noirs qui, comme ceux de Koo, dépendent du chef Tengwa, sont de race mêlée, moitié Wadoé, moitié Wakami. Ils ont des allures tout à fait primitives ; simples, craintifs, mais bons et laborieux. Le village où nous étions comptait beaucoup d'enfants. En face de notre case, une famille en avait six à elle seule, dont le plus âgé ne paraissait pas avoir plus de sept ans. Deux de ces enfants travaillaient : armés d'un petit pilon, ils concassaient joyeusement dans un mortier de bois le mtama dont la farine devait servir à faire la bouillie du soir. La mère avait soin des derniers venus, et, assis sur le seuil de la porte, le père, immobile et souriant, regardait. Délicieux tableau de famille, scène charmante, où chacun, petit et grand, se sentait heureux d'avoir son lot de jouissance, après avoir pris sa part de labeur!

En face de cette colline où nous nous étions arrêtés et au delà des campagnes en partie cultivées, s'élèvent, au sud, le mont *Kongwé* qui domine tout le pays de l'Oukami, et, du côté de l'ouest, les monts *Dindili* au pied desquels coule le Guéringuéré. Ces montagnes, qui peuvent avoir 1,200 mètres d'altitude, sont boisées jusqu'au sommet, et il est difficile d'en faire l'ascension à travers la végétation qui les couvre.

La nuit que nous passâmes à Mkési ne fut point heureuse. Tout près de nous, séparée seulement par une cloison, logeait une vieille fée qui, folle ou ivre, chanta jusqu'au matin; et, comme pour nous forcer à l'entendre, une invisible armée de moustiques, de tiques et d'autres vermines nous harcela, sans nous accorder un moment de répit. De bonne heure le lendemain nous étions sur pieds, en route et joyeux, très joyeux, car le terme du voyage approchait.

Voici quel était à peu près notre règlement depuis notre départ de Bagamoyo. Lorsque nous dormions, nous nous réveillions de bonne heure, bien avant le chant du coq. Aussitôt, on sonnait une sorte de rappel africain dans une corne d'antilope ; nous disions avec nos chrétiens une

courte prière, et notre brave cuisinier Antoine nous faisait ensuite chauffer un peu de café noir, fait la veille. Pendant ce temps-là, les porteurs arrangeaient leurs ballots, et ensuite nous nous mettions en route, nous devant, un homme de confiance derrière. Il était ordinairement trois ou quatre heures du matin quand nous partions, et, après cinq ou six heures de marche, nous arrivions au but. Lorsque nous trouvions un village, nous y cherchions une case; autrement la tente était dressée, et l'on se reposait un peu dans les courts exercices de piété commandés au missionnaire. Puis venaient les visites, le paiement des porteurs, les négociations pour l'achat d'une poule, d'un peu de riz, de quelques légumes. Antoine, de son côté, préparait le déjeuner; et, vers trois heures de l'après-midi, si l'on n'était pas trop fatigué, on s'en allait visiter le pays, courir la campagne, parler aux indigènes, faire amitié avec tout ce pauvre monde, demander des renseignements, juger les différends qui s'élevaient dans la caravane, donner l'ordre du jour du lendemain, tuer une tourterelle ou ramasser à l'aventure une salade de pourpier. Le soir, au repas qui nous était encore servi, nous ne manquions jamais d'être entourés, comme je l'ai dit ; car c'est une chose singulière que l'homme aime surtout à voir manger l'être qu'il juge n'avoir avec lui qu'une ressemblance lointaine. Aussi, lorsque l'heure venait de nous livrer à cet intéressant exercice, on se massait autour de nous avec la même ardeur curieuse qui rassemble autour des bêtes exotiques les élèves des écoles, les troupiers et les bonnes d'enfants. Et alors il y avait devant nous de ces figures béates, se pâmant d'admiration, de ces yeux largement ouverts, de ces bouches énormes, de ces attitudes penchées, de ces physionomies naïves, heureuses et captivées, que l'on ne trouve qu'à Paris, au-dessus de la fosse où l'ours blanc déjeune.

Le soir, on allumait des feux, on préparait son lit de camp, on assistait parfois à la veillée des porteurs, et l'on essayait après de s'endormir, en recommandant à la Providence du

missionnaire son corps et son âme, son expédition et ses chers noirs, ses amis, ses bienfaiteurs et ses parents.

Telle était notre vie, vie toute d'abandon entre les mains de Celui pour qui l'on travaille et par qui tout travail est doux. Sans sa foi en Dieu, que serait en effet le missionnaire? Il s'en va sans appui valable, sans ressources certaines, sans succès assuré, à travers des pays qu'il ne connaît pas, chez des peuples qu'il ignore; il s'en va promener volontairement son existence loin d'une famille et d'une patrie qu'il ne compte point revoir, où pourtant on ne cesse de le redemander. Il s'en va sans rien attendre de la contrée qu'il parcourt, des sauvages qu'il visite, du public qui donne à d'autres son admiration, du gouvernement qui ne décore que ses fonctionnaires, rien, ni renom, ni place, ni fortune. Seulement, il croit que tout homme a une âme, que cette âme a droit de connaître la Vérité, que tout missionnaire a le devoir de se sacrifier, et il marche. Au reste, qu'il vive ou qu'il meure, qu'il ait du succès ou des revers, qu'il tombe victime de la fièvre ou de la flèche empoisonnée, qu'il vive dans l'abondance ou qu'il meure de faim, qu'importe? pourvu que Dieu le sache!...

XII

En route vers Mwhalé. — La *Lionne Souveraine*; sa cité, son palais. — Un patriarche africain.

Il y a cinq heures de marche environ depuis Mkési jusqu'à Mwhalé.

Avançant toujours vers l'ouest, on a d'abord à traverser ces campagnes cultivées que l'on trouve aux environs de tous les centres peuplés, puis on arrive au *Pori*, c'est-à-dire, nous l'avons vu, à ces cantons inhabités, incultes quoique non stériles, qui semblent attendre la présence de l'homme pour lui offrir leurs richesses cachées. Mais, après avoir passé au milieu de belles vallées, bordées au nord et au sud par des collines qui se perdent au loin, on s'aperçoit bientôt que le sol change de nature et le pays d'aspect.

Jusqu'à présent, on avait marché sur un terrain noir, riche ou pauvre, suivant la quantité de schiste ou de silice mêlée à l'humus; mais, voici maintenant apparaître une terre rouge, fertile, chargée d'oxyde de fer.

Nous traversons le sentier qui conduit dans l'Oukami, et nous nous trouvons bientôt au milieu d'une végétation puissante où de nombreux baobabs dressent leurs troncs énormes au-dessus des autres arbres, où des champs s'étendent au loin, et où paraît enfin la cité de *Simba-Mwéné (la Lionne Souveraine)*, fille et successeur de *Kisabengo*, reine de l'Ouzigoua. Nous sommes à *Mwhalé*.

Mwhalé est le nom du pays, et Koungou-Héra, celui de la résidence royale; mais ce dernier est peu connu, et, partant, peu employé.

La cité est paisiblement assise au pied des premiers contreforts de l'Ourougourou, superbes montagnes que je devais gravir plus tard et que j'aurai à décrire.

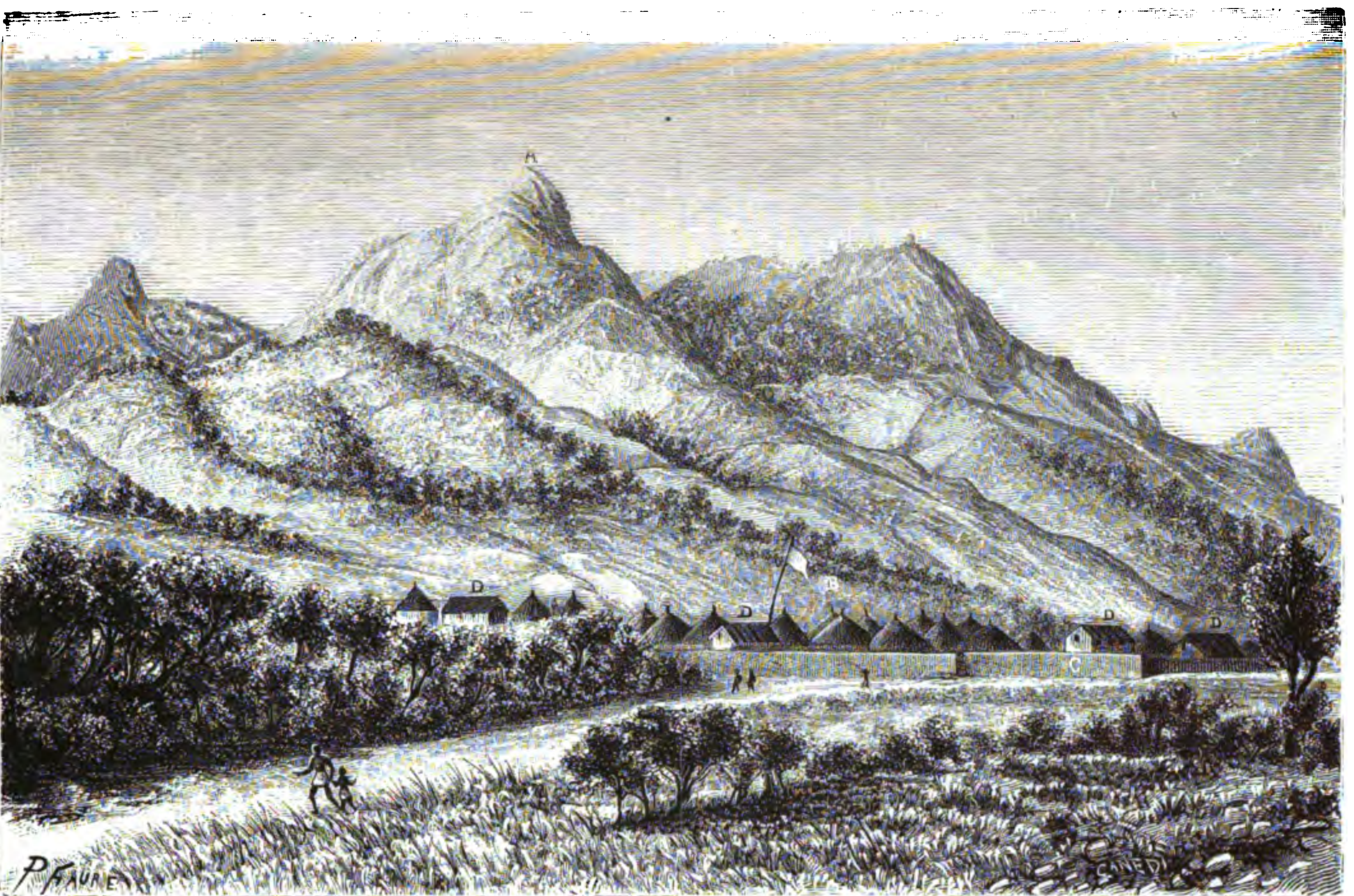
J'ai dit *cité*, et je laisse le mot, mais à la condition qu'on ne lui donnera pas une plus grande importance que celle qui lui est attribuée. C'est tout simplement une réunion d'une quarantaine de cases au milieu desquelles se trouve la demeure royale, de forme ronde comme les autres, plus grande peut-être, sans prétention, sans ornements, sans aucune vanité architecturale. Seuls, deux gros cailloux de quartz blanc, posés devant la porte par le plus grand sorcier de la contrée, éloignent du palais tout ce qui serait de nature à nuire à la dame qui l'habite et à ceux qu'elle y reçoit.

J'eus l'honneur d'y être admis plus tard avec le R. P. Baur. Simba-Mwéné était alors absente, mais il pleuvait dru, et les puissants de l'endroit nous invitèrent à entrer. C'était la première fois que je trouvais sous le toit d'une reine un abri contre la pluie ; aussi, tout en me courbant un peu pour passer, je me sentais grandir de deux pouces!!..

Il n'y avait là toutefois rien de très recherché. Dans un coin, quelques tisons achevaient de mourir ; plus loin, de grands vases en terre étaient rangés tant bien que mal le long du mur; des *vitanda* ou lits tressés de cordes et montés sur quatre pieds de bois invitaient le visiteur à s'asseoir ; des poules, avec cette effronterie qu'engendre une longue familiarité, dînaient à même un vase de riz préparé pour la reine; dans l'ombre et faisant mine de travailler, trois ou quatre servantes nous écoutaient parler avec le ministre de la guerre.

La case a un grenier où l'on conserve le maïs et le mtama. Comme presque toutes celles du pays, elle comprend deux enceintes circulaires et concentriques dont l'une, intérieure, est réservée à la reine, et contient les étoffes, la poudre, les nattes, le sel, l'ivoire, tout le trésor enfin.

Depuis que Simba-Mwéné est séparée d'avec Mwana Goméra, elle est restée seule avec une femme un peu plus jeune qu'elle, sa conseillère, son intendante, sa dame d'honneur, sa *Kibwana* (petite maîtresse). Quelques jeunes filles, ses esclaves, font le service intérieur. N'ayant pas eu à se



A. Pic fermant la vallée où se trouve la nouvelle mission. — B. Pavillon de la reine. — C. Enceinte en torchis, — D. Points d'observation et de défense.

MWHALÉ, RÉSIDENCE DE LA REINE SIMBA-MWÉNÉ.

féliciter de son conjoint, elle paraît avoir peu de sympathie pour le sexe fort; et c'est à peine si, dans ses promenades, elle consent à se laisser accompagner par quelques hommes du village formant son cortège. Elle n'a pas d'enfants.

C'est donc là qu'est venue se fixer la reine. Elle a quitté Mrogoro, où son père avait régné et où elle a laissé son frère; elle est venue établir ce village nouveau, et déjà, il faut en convenir, elle a su lui donner une propreté réelle et un cachet particulier : c'est peut-être une ville qui se fonde. Des murs en terre en forment l'enceinte fortifiée; un pavillon, large comme un mouchoir, s'agite au bout d'une perche fixée sur une case, et indique la cité souveraine; chaque soir enfin, un crieur public passe à travers le village: c'est l'heure de sortir pour aller satisfaire en dehors de l'enceinte aux exigences de l'humaine nature... On rentre ensuite, et la porte du village est fermée pour la nuit.

Le jour où notre caravane passa sous les murs de la résidence royale, la souveraine était absente, et nous ne pûmes alors lui présenter nos hommages. D'ailleurs, elle avait reçu le R. P. Baur, elle l'avait reçu fort bien et cela nous suffisait..

Nous poursuivîmes donc notre chemin, et un sentier plus large à travers une plaine plus fertile encore et mieux cultivée nous amena aux portes du village de Ngouzo où la caravane entra. Ngouzo, c'est le nom du chef, est un vieillard déjà tout ridé et tout courbé, aux sourcils blancs, au sourire très fin, à l'air légèrement narquois, à la parole mesurée, aux manières polies. Chose singulière! ses yeux sont clairs et presque bleus; la peau est noire, mais le type est beau, et le personnage remarquablement intelligent : c'est un des vieux compagnons d'armes de Kisabengo, le conquérant du pays, et il a dû, comme lui, descendre du Nord.

Fidèle sujet de la reine dont nous étions les alliés, Ngouzo nous reçut très bien. Aussitôt après les saluts d'usage, il nous pria d'accepter la case de son fils, de nous y instal-

ler et de nous y reposer. Se retirant ensuite d'une manière discrète, il revint plus tard nous apporter, avec de magnifiques épis de maïs qu'il avait fait cuire et griller lui-même, un plat de légumes que nous trouvâmes excellent. Nous le fîmes asseoir, et lui offrîmes ce que nous avions de mieux : il nous parla longtemps du pays, des Noirs, des Blancs d'une manière très sensée et très fine.

C'est un devoir pour le missionnaire de respecter toutes les races, mais pourquoi ne pas le dire? ce vieux patriarche africain, dans ses rapports, est à classer sensiblement au-dessus de beaucoup d'Européens à peau blanche qui estiment les nègres un peu moins que les perroquets et que les chiens de Terre-Neuve. Il est juste d'ajouter que ces « hommes supérieurs » ne connaissent les Noirs que par les portraits qu'en donnent les marchands de pipes.

« Comme tous les Européens qui passent, nous dit Ngouzo, en nous montrant la rivière qui coule près de son village, je sais que vous seriez bien contents de connaître le nom de cette eau pour le dire chez vous. Cette eau, nous l'appelons le Mgololo. Les Blancs sont très curieux. Ils veulent tout savoir, ils mesurent la hauteur des montagnes, ils écrivent les figures des hommes (ils dessinent), ils ramassent des herbes, ils viennent jusqu'ici fouiller les bouses de vache pour y trouver des insectes..... comme s'ils n'avaient pas assez de crottes chez eux!... Je connais, ajouta-t-il, un Blanc de votre tribu, un Français. Il a passé ici avec sa femme pour aller dans l'Ousagara. Je l'aime beaucoup et sa femme encore plus..... Il a de l'esprit, il est bon garçon et il est riche : je l'aime beaucoup. Si vous le voyez, saluez-le pour moi, c'est mon ami. Et quand il repassera ici, je lui montrerai des bouses de vaches superbes... »

Le Français dont parlait Ngouzo est M. le capitaine Bloyet, voyageur et directeur de la station scientifique de Kondoa, chez qui je devais me rendre avec le R. P. Baur et qui s'est acquis partout la sympathie des indigènes. Sa femme l'accompagne.

Le village de Ngouzo est propre. Tout près passe cette rivière, le Mgololo, qui descend des montagnes voisines et va se jeter dans le Guéringuéré. Autour du village, les champs sont bien cultivés : on y trouve en abondance du riz, du mtama, du maïs, des cannes à sucre, des haricots, des concombres, des citrouilles...

Les habitants ont un certain air d'aisance et de liberté qui fait plaisir à voir.

Nous étions arrivés chez Ngouzo vers neuf heures du matin. Mrogoro, le terme de notre voyage, n'était plus loin de là ; mais les porteurs étaient fatigués et réclamaient, en se tirant les membres, au moins un jour et une nuit de repos. La demande était juste.

Il fut donc décidé qu'ils resteraient jusqu'au lendemain matin avec le P. Maurer. Je quittai la caravane vers quatre heures du soir, et, accompagné de deux chrétiens, je pris les devants pour aller vite saluer nos confrères de Mrogoro, leur donner des nouvelles de la côte et voir la situation qui leur était faite.

XIII

La rencontre. — Que faire? — Le porteur de caravanes.

« *Yambo! yambo sana!* » Bonjour!... fut notre premier cri. L'absence n'avait pas été bien longue, ce voyage était simple; mais dans ces circonstances et dans ces pays, qu'on est heureux cependant de se retrouver, de se faire part de ses joies et de ses peines, de se regarder, de parler tous ensemble, de commencer des phrases et de ne point les achever, d'adresser des questions et de ne point écouter les réponses!...

Pour nous, nous arrivions en bonne santé, contents et dispos. Mais nos confrères, comme je l'ai dit précédemment, avaient eu beaucoup à souffrir, moins cependant des fatigues et des maladies que de Mwana Goméra. Goméra ne voulait pas d'eux, et comme il avait de l'autorité dans le pays, la reine Simba Mwéné, non plus que le chef Kingo, n'osaient prendre sur eux de céder du terrain à ces Blancs dont ils pensaient tant de bien, mais dont on disait tant de mal.

Sans doute, nous aurions pu sans crainte passer par dessus la mauvaise volonté de l'un et les hésitations des autres: mais l'un de nos principes en ces circonstances est de ne jamais nous établir dans une tribu contrairement à la volonté des chefs : point de violence, et, autant que possible, point de querelles, point de procès, point de murmures. Bientôt, nous l'espérions, des recommandations puissantes nous arriveraient de Zanzibar, et nous pourrions alors, sans scrupules comme sans conteste, planter la Croix sur ce

beau pays. Au cas contraire, nous suivrions la direction donnée par l'Évangile, et, après avoir proposé la *paix*, si la *paix* n'était point reçue, nous secouerions la poussière de nos souliers, et nous irions ailleurs chercher un chef mieux disposé, une tribu plus hospitalière.

En attendant et en espérant, nos confrères habitaient dans Mrogoro une vaste case appartenant à Simba Mwéné et offerte gracieusement par elle. Ils avaient rassemblé sous ce toit royal les charges de leurs porteurs, et, pendant qu'une partie de ceux-ci étaient rentrés à Bagamoyo, d'autres avaient voulu rester avec nous comme employés. Ils travaillaient, coupaient des roseaux et en faisaient des clayonnages qui devaient servir pour l'installation première.

Le P. Maurer vint le lendemain avec les porteurs. A chacun d'eux un billet fut donné, billet qu'ils devaient présenter au Fr. Oscar, à Bagamoyo, pour en recevoir la paye convenue : le cas du buveur de vin ne fut point oublié. Des salams s'échangèrent de part et d'autre, et nos hommes, après avoir fait la fête aux environs, reprirent peu à peu le chemin de la côte où ils achevèrent de manger leurs ressources.

Telle est la vie du porteur. A bout de finances sans être à bout de forces, il entre dans de nouvelles caravanes, pour revenirencore, pour repartir ensuite, et ainsi toujours, courant de Zanzibar à Mpwapwa, à Tabora, de là à Oudjidji, dans l'Ouganda, dans le Manyuéma, partout, semant sa sueur sur tous les sentiers, vivant de ce qui lui tombe sous la main, s'accommodant du désert, trouvant aux villages des relations faciles et échangeant, contre des légumes, l'étoffe ou les verroteries que lui donne son chef de caravane. Doué, au reste, d'un estomac qui s'accommode de tout et d'un pied qui ne se fatigue de rien, toujours marchant, toujours chantant, toujours content, il promène à l'aventure son existence libre et vagabonde, jusqu'à ce qu'un jour, se sentant défaillir, il s'allonge résolûment

dans les hautes herbes et abandonne sans regret comme sans désespoir, aux hyènes qui se les partageront, ses membres enfin fatigués.

Voilà les porteurs des caravanes, les *wapagazi*. Heureux hommes..... *sua si bona norint!*.....

En ce pays, le cheval ne peut vivre; le chameau ne saurait passer à travers les forêts, les marais et les fleuves; l'éléphant, qui livre à l'homme son ivoire ne veut point lui céder son travail; le bœuf souffre de la tsétsé; l'âne lui-même, le plus résistant des animaux, ne rend que peu de services. Reste l'homme. Et l'homme se fait si bien à cette vie, pour laquelle il n'a point encore trouvé de remplaçant, que, l'ayant une fois menée, il ne peut plus l'abandonner. Comme le Juif-Errant de la chanson, il faut qu'il marche, chargé de son fardeau, armé de sa lance, muni de sa pipe, et riche seulement d'un morceau de toile dont la valeur représente assez bien les cinq sous d'Isaac Laquedem.

Dans ces caravanes, il y a ordinairement beaucoup de tribus représentées, mais les *Wanyamwézi* sont toujours les plus nombreux, soumis à l'autorité de chefs (*Wanyambara*), qui se chargent de dix, vingt, quarante d'entre eux.

Sur la route, l'ordre de la caravane est un peu troublé; mais, quand on passe dans un centre peuplé, on ne manque jamais de faire la parade. En tête s'avance le *Kirangozi* (guide), reconnaissable à sa coiffure élevée et excentrique, à son chant perpétuel, à l'importance qu'il se donne volontiers. Après lui, les Wanyambara dont le long manteau rouge flotte au vent. L'un d'eux, si le chef de la caravane est arabe, porte l'étendard du Sultan de Zanzibar, orné d'une inscription tirée du Koran. Puis viennent les musiciens qui battent le tam-tam et soufflent à tout rompre dans leurs cornes d'antilope ; puis les soldats armés de fusils à pierre. Les sorciers, couverts d'amulettes et ornés d'un costume bizarre, décident des heures de marche et du chemin à suivre. Ensuite marchent les porteurs, et par derrière, les

chefs de la caravane, des Arabes ou des Métis, précédés de femmes et d'enfants qui doivent dresser la tente, chercher l'eau, faire la cuisine.

Dernièrement, *Tipou-Tipou*, revenant de l'intérieur, est ainsi passé avec 2.000 hommes et 70,000 livres d'ivoire. Qu'on se figure ce spectacle : il était vraiment imposant.

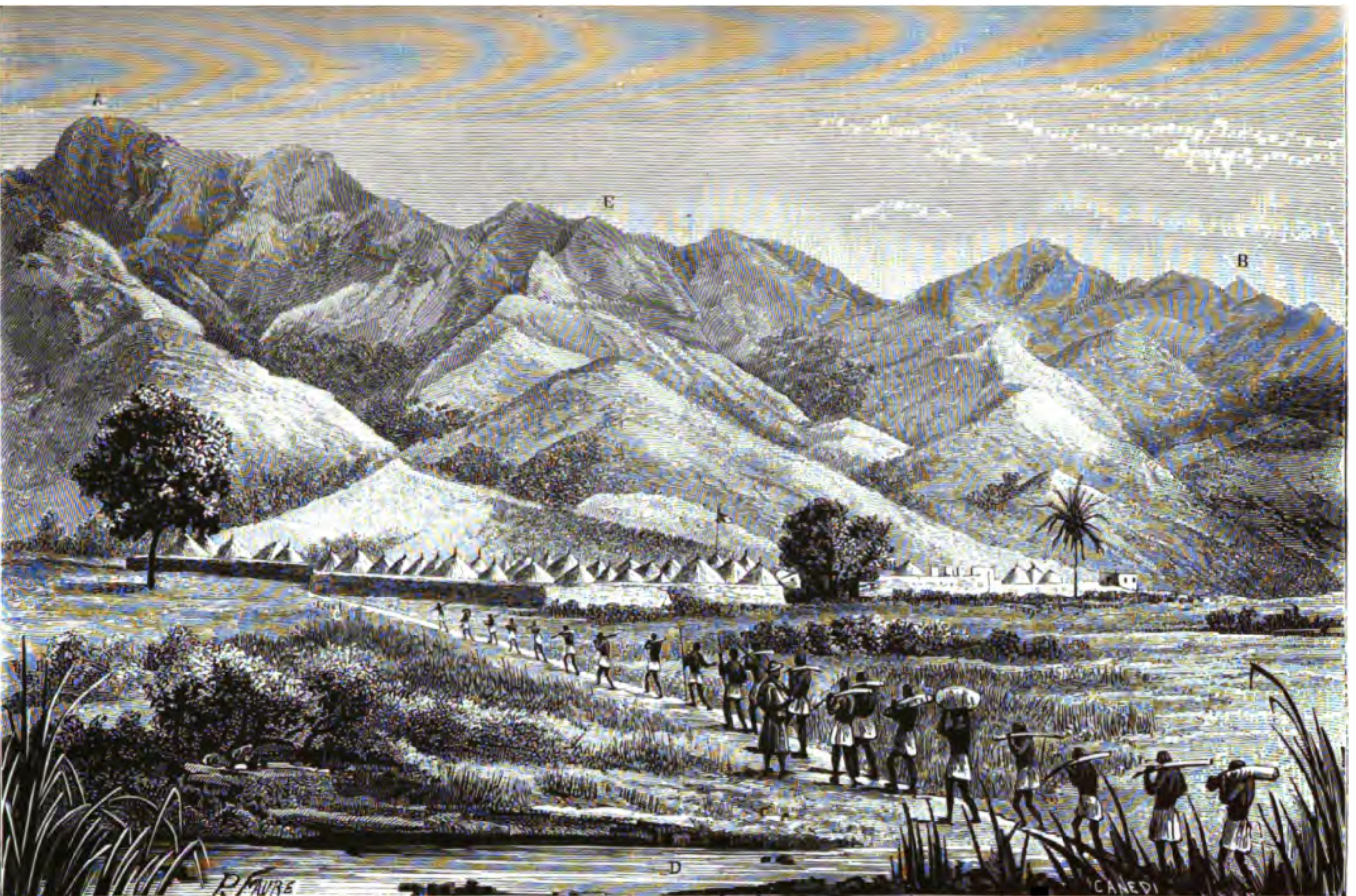
XIV

Mrogoro et son histoire. — Portraits de famille. — Vue intérieure. — La seule consolation.

Mrogoro est, sur cette ligne, le centre le plus important que rencontre le voyageur depuis la côte. Toutes les caravanes s'y arrêtent. Aussitôt arrivé, on tire des coups de fusil, et avertis au loin, les indigènes de la montagne et de la plaine accourent échanger contre de la toile, des verroteries, du sel et des pioches, leur mtama, leur maïs, leurs légumes, leurs chèvres et leurs moutons.

Autrefois, disent les archives de l'endroit (archives qui ne sont écrites que dans les mémoires des historiens), autrefois Mrogoro était un village qui dormait tranquillement dans la plaine à l'ombre des grandes montagnes de l'*Ourougourou*, et sous la dépendance du roi de l'Oukami. Un jour, *Kisabengo* y vint. Kisabengo était un coureur d'aventures, originaire de *Magoubika*, au-delà du Wamé, dans l'Ouzigoua supérieur. Le pays lui parut beau. Il paraît beau à tous ceux qui y passent.

Kisabengo était intelligent, hardi, entreprenant. De retour dans son modeste village, il enrôla sous ses ordres quelques aventuriers et s'en alla déclarer la guerre à de petits chefs. Il fut toujours vainqueur. Comme il y avait à piller, c'est-à-dire à manger et à boire, sa troupe s'accrut bientôt, et d'un coup, il attaqua le chef de Mrogoro, qui résista, qui reçut des renforts de l'Oukami, qui balança la victoire. Ces faitsd'armes durèrent longtemps, et avec des chances diverses. A la fin, Kisabengo allait être obligé de déposer les armes, lorsque, incapable de triompher par ses seules



A. Pic fermant la vallée où se trouve la mission. — B. Pic semblant s'élever à 2.000 mètres. — C. Sentier des caravanes suivi par Stanley et les explorateurs. — D. La rivière de Mrogoro. — E. Arête de montagnes au sud de Mrogoro marquant la limite entre l'Ouzigoua et l'Oukami.

MROGORO, CAPITALE DE L'OUSIGOUA.

forces. il demanda du secours au gouverneur de Zanzibar, Seid-Soliman. Ce secours ne lui fut point refusé, et Kisabengo remporta la victoire. Mais, comme il arrive d'ordinaire, l'allié se fit bien vite protecteur, presque suzerain, et ces rapports de dépendance se sont tant bien que mal maintenus jusqu'aujourd'hui. Voilà pourquoi, à Zanzibar, Hamed, fils de l'ancien gouverneur Seid Soliman, peut encore imposer sa volonté à Mwana-Goméra, mari de la fille de Kisabengo.

Maître du pays qu'il convoitait, l'esclave devenu roi s'appliqua à se fortifier dans la position conquise. Il entoura Mrogoro d'un mur de forme quadrangulaire et haut de quatre mètres. Ce mur en pierres est encore en bon état. En dehors de cette enceinte, où l'on pénètre par quatre grandes portes en bois sculpté, il s'est formé une agglomération suburbaine de cinq ou de six cents cases entourée également d'un mur, mais d'un mur en terre que les grandes pluies ont fait souffrir.

Près de là et à l'ouest, coule le Mrogoro, petite rivière qui descend des montagnes voisines et qui va se jeter dans le Guéringuéré près du village de Mwana Goméra. C'est cette rivière qui, en passant, a donné son nom à la cité africaine bâtie sur ses bords.

Kisabengo est mort depuis une quinzaine d'années, mais son souvenir est encore vivant, et nul ne prononce son nom sans un respect mêlé d'admiration et de terreur. Ses succès, d'autres disent ses brigandages, l'avaient fait connaître au loin, et il était devenu maître incontesté d'une immense étendue de pays. C'est alors qu'il avait pris le titre de Simba-Mwéné (*Le Lion Souve ain*), comme d'autres prennent celui d'Empereur.

Après sa mort, son autorité et une partie de son prestige ont passé à sa fille aînée. Elle était donc mariée à Mwana Goméra; mais, oubliant sa simple qualité de conjoint, celui-ci a voulu régner, et l'union a fini par se rompre. Tant il est vrai que, partout, l'ambition perd les hommes !

Kisabengo eut trois enfants, cette fille et deux garçons. Seule et sans héritier, mais grande du titre de *Lionne Souveraine*, la reine divorcée a quitté Mrogoro, nous l'avons vu, pour aller fonder une nouvelle capitale à Mwhalé. L'aîné des fils, *Kingo-mkoubwa* (Kingo le Grand) est allé se fixer dans l'Ousagara; le plus jeune, *Kingo-mdogo* (Kingo le Petit) paraît avoir une vingtaine d'années et est chef de Mrogoro. Sous son gouvernement, l'œuvre, commencée avec un si bel entrain, ne paraît pas être en voie de prospérité. Ainsi vont les choses en ce pauvre monde. Après Charlemagne, Louis le débonnaire ; après Auguste, Augustule ; après Kisabengo, Kingo...

Fils d'un ambitieux, Kingo n'a pas d'ambition. Son père avait planté près du village trois cocotiers dont un seul a survécu. Il avait introduit ou plutôt multiplié le riz, le bananier, le citronnier, le piment, divers arbres fruitiers ; mais aujourd'hui rien n'est fait pour développer ces cultures. Des maisonnettes en briques sèches avaient été construites ; elles sont en ruine. Seul le tombeau du conquérant est là, en briques sèches aussi, et assez bien conservé : c'est un monument rectangulaire de quatre ou cinq mètres de longueur sur deux et demi de largeur. Il est dans l'enceinte du village près de la case que nous habitions.

Comme j'ai eu occasion de le dire, cette case vaste et bien construite avait été offerte à nos confrères par Simba-Mwéné. Peu de jours après mon arrivée, la reine vint nous y voir. C'est ici l'occasion de faire le portrait de la *Lionne*, portrait facile d'ailleurs.

Reine de la puissante tribu des Wazigoua, qui autrefois remonta du sud au nord en pillant les établissements portugais de la côte et qui s'acquit une réputation de bravoure redoutée, maîtresse d'une grande étendue de pays, femme de prince, fille de roi, Simba Mwéné est moins fière de beaucoup, que si, riche d'une peau jaune ou blanche, elle était mariée civilement à un épicier... Elle paraît avoir environ une soixantaine d'années. Quelques cheveux blancs

ornent déjà sa chevelure; mais « légère et court-vêtue » elle soutient gaillardement le poids du temps, du divorce et du pouvoir. Droite, rondelette, de taille moyenne, elle porte sans vanité quelques colliers de perles ordinaires, et est modestement habillée d'un morceau d'étoffe qui, la prenant sous les bras, descend jusqu'à ses pieds. Elle a des champs qu'elle fait cultiver, qu'elle surveille elle-même et où elle va souvent égarer ses rares soucis. Au reste, spirituelle, moqueuse et point du tout gênée, elle aime à parler et à rire.

Kingo, son frère, venait nous voir tous les jours, et nous lui rendions volontiers ses visites. Sa case ressemble à toutes les autres, distinguée seulement par un pavillon qui flotte sur son toit et un sabre qui pend à sa porte. Kingo, je l'ai dit, est un jeune homme dont la barbe pousse, mais pas aussi vite qu'il le voudrait. Il est intelligent et poli, un peu viveur, dit-on, mais point tracassier, point insolent, point tyran. D'une réserve et d'une affabilité réelles, il aimait à s'asseoir avec nous et fumait volontiers un cigare; mais, empressé quand nous lui montrions un fusil, une montre, un objet d'Europe, il se retirait aussitôt qu'il nous voyait occupés ou, comme on dit ailleurs, « *prêts à nous mettre à table.* » Mais évidemment, il y a là une figure hardie dans le genre de celle, par exemple, dont le poète s'est rendu coupable en disant : « *equitare in arundine longa* »; seulement cette expression m'amène à parler de notre intérieur, de notre ménage.

Les ballots (étoffes, provisions, etc.) avaient été placés dans un compartiment de la case. Ailleurs, les cinq missionnaires avaient de leur mieux dressé leurs lits de camp; mais l'emplacement du matin n'était pas toujours celui du soir, et souvent dans la nuit, réveillé par les moustiques, les rats, la fièvre, l'un ou l'autre se surprenait circulant dans tous les coins, cherchant une position introuvable et finissant d'ordinaire par s'arrêter dans une caisse. Pour comble de malheur, nous eûmes en ce temps là beaucoup de pluies, et, quoique protégés par un toit royal, l'eau perç ı

si bien qu'elle tombait sur nous comme à travers un panier. Le jour nous bravions l'infortune, mais la nuit, à la lueur d'une lanterne que le vent secouait, nous avions peine à mettre à l'abri nos provisions et nos effets. Quant à nous, nous étions souvent trempés jusqu'aux os, malgré le parapluie dont nous nous armions sans vergogne sur nos grabats. Le lendemain de ces épisodes, la fièvre nous prenait quelquefois assez violente. Alors ceux qui se portaient mieux soignaient les infirmes, et, même de temps à autre, il y en avait qui trouvaient assez de gaieté dans leur cœur pour improviser des musettes et des mirlitons avec les roseaux de la rivière voisine et charmer les ennuis des malades par des airs patriotiques, comme celui du *Roi Dagobert*.

Une consolation cependant nous restait. Avec des caisses superposées, et avec des étoffes dont nous avions fait des tentures, nous avions installé un autel sur lequel Notre Seigneur descendait chaque matin, excepté lorsque, la pluie de la nuit ayant été trop forte, la boue qui encombrait le pavé de notre misérable réduit nous empêchait de dire la messe. Ce fut là que nous passâmes les fêtes de Noël. Pauvre manière, hélas! de célébrer l'anniversaire de la naissance d'un Dieu, si nous n'avions pas su que notre palais de Mrogoro valait peut-être encore mieux que son étable de Bethléem !...

XV

Études de mœurs. — Ici comme ailleurs. — L'espèce humaine.

« A quelque chose malheur est bon! », dit le proverbe, et le proverbe a raison. Ce séjour involontaire et prolongé à Mrogoro, où nous attendions toujours Séliman avec des lettres de Zanzibar, nous mit en relation plus directe et plus suivie avec la population.

Une chose frappe bientôt l'étranger dans ce milieu, et le frappe jusqu'à l'étonnement.

S'il est sans chauvinisme outré, sans préjugés, ce qui le frappe, c'est la ressemblance singulière qui existe entre un village africain et un village européen. Décidément les noirs et les blancs sont fils d'un père et d'une mère qui n'étaient ni tout à fait noirs ni tout à fait blancs, mais qui à coup sûr avaient une nature dont les qualités et les défauts ont passé, quoique à des degrés divers, à tous les enfants.

Le chef de la famille est laboureur, parfois forgeron, toujours chasseur, souvent guerrier. Assez bien traitée dans cette tribu où le sceptre est tombé en quenouille, la femme fait la cuisine, va chercher l'eau à la rivière, porte les enfants sur son dos, et travaille aux champs. On ne trouve guère la polygamie que chez les grands chefs. C'est ici comme ailleurs !

En général, la paix semble régner dans ces ménages; mais là non plus, l'atmosphère de la case n'est pas à l'abri de tout orage. Le lendemain de notre arrivée, un de nos voisins, le ministre de la guerre, ou le général en chef de l'endroit, vint dès sept heures du matin trouver le P. Baur. Le pauvre brave homme avait la tête basse, penchée sur un enfant de trois ou quatre ans qu'il portait dans ses bras et qui pleurait :

« — Brute que je suis, fit-il pour commencer, j'ai battu mon enfant!...

« — Mais, lui dit-on, si ton enfant est méchant ?

« — Oh non ! reprit l'excellent homme, c'est moi qui ne vaux rien... Ecoute : cette nuit, ma femme m'a insulté. J'ai pris mon bâton, et j'ai frappé!... Elle avait l'enfant dans ses bras, la misérable, la coquine, et moi, brute, j'ai battu l'enfant! »

De la part d'un ministre de la guerre, ces violences se comprennent mieux et s'excusent plus aisément. Mais lui ne voulait point d'excuses.

« C'est cette scélérate de femme, qui est une bonne femme, pourtant... moi je suis une brute : j'ai frappé mon enfant! »

De fait l'enfant avait reçu sur la tête un coup de bâton qui avait porté : le crâne était fendu. Le P. Baur lava la blessure, donna du sucre au petit et mit sur la plaie un peu de taffetas d'Angleterre. Quelques jours après, tout était fini. Mais encore une fois, c'est donc ici comme ailleurs!

La population est assez laborieuse, mais l'ardeur au travail est loin d'être égale en toute saison. Au temps des semailles, les hommes partent le matin de bonne heure et s'en vont aux champs, quelquefois très loin du village, une serpe ou une hache à la main, une pioche sur l'épaule, avec une lance, un arc et des flèches. Ils sont suivis des femmes qui ne sont point retenues à la case par les soins du ménage. On défriche la forêt, on brûle les herbes, on abat les arbres, on retourne un peu la terre, et on sème. Alors, pendant que la nature travaille, l'homme se repose, jusqu'à ce que, le maïs ou le sorgho portant des graines, il se relève pour aller chasser les oiseaux, les singes et les sangliers qui dévastent les plantations. Perché sur un arbre, dans une hutte qui ressemble au nid de quelque oiseau gigantesque, le veilleur crie toute la journée et toute la nuit pour éloigner les maraudeurs. Cette occupation est ordinairement celle des enfants. Vient la récolte : les hommes alors emmagasinent tout ce qu'ils peuvent, sans ambition d'ailleurs, sans

inquiétude, sans souci du lendemain. Ces provisions suffisent à peu près pour mener une famille d'une récolte à l'autre; mais il est rare qu'on prévoie les pertes possibles, les incendies, les sécheresses,les guerres, etc. Donc, pas de provisions superflues, pas de Compagnies d'assurances. Quand on n'a plus rien, on va chez le voisin qui ne refuse jamais; et si le voisin n'est pas plus riche que celui qui vient à lui, on se serre le ventre de compagnie, et on avise. C'est ici comme ailleurs !

Parfois la nuit, nous entendions passer devant notre case quelques compères qui, après s'être oubliés dans des libations trop fortes de pombé, s'en allaient frapper aux portes closes pour demander à boire et qui, rebutés, s'éloignaient en chantant des *Marseillaises* dont j'ai retenu le refrain :

« Je suis *Pakatcha*, je n'ai point de père, je n'ai point de mère. — Mon père, à moi c'est le couteau ; ma mère, c'est la lance. — Je suis *Pakatcha*, je suis voleur de nuit... »

C'est ici comme ailleurs!

Ceux qui sont chargés de traiter une affaire délicate ont soin d'amener la chose de loin, et ils connaissent à fond l'art des sous-entendus et des transitions. S'agit-il, par exemple, de vendre une poule ? On commencera par parler de la santé, du temps, du pays, de tout. Au milieu de ces considérations cependant, le marché devra se faire ; mais il n'aura l'air que d'un incident. On connait les manières. C'est ici comme ailleurs !

Les vieux et les vieilles travaillent peu, mais par habitude ou par dignité, ils tiennent à paraître toujours occupés pour montrer à leurs enfants et à leurs petits enfants, à leur gendre et à leur bru, qu'ils ne sont point chez eux par charité et qu'ils gagnent bel et bien leur vie.Quand le soleil est beau (il est presque toujours beau dans ce pays), ils aiment à s'asseoir dans la poussière, le dos contre la case, l'œil fixé vers un point qu'ils ne regardent pas, et, sur un bâton qu'ils tiennent des deux mains, leur vieux menton branle. C'est ici comme ailleurs !

Les vieillards aiment les enfants. Ceux-ci s'amusent souvent près de ceux-là, trainant à l'aventure, dans une poussière pleine de soleil, leurs mains potelées et crasseuses, leurs joues rondes, leurs petites têtes crêpues, leurs nez morveux, leurs ventres énormes. Ces enfants crient peu, parlent de bonne heure, et demandent aux vieux qui sourient d'aise le nom de tout ce qu'ils voient, le pourquoi de tout ce qu'ils ne comprennent pas, et la vie qui tombe aime à instruire la vie qui pousse. Ils ont d'ordinaire les doigts dans le nez. C'est ici comme ailleurs !

Plus âgés, les enfants courent et s'amusent. Les garçons se font de bonne heure un petit arc, et ils ont des flèches en bois dont l'extrémité pointue va souvent frapper un oiseau qu'elles étourdissent ; d'autres chassent à la glu en posant de légères branchettes enduites d'un suc végétal qu'ils connaissent, sur un peu de sable semé de quelques grains de sorgho ; d'autres encore, tout en gardant les moutons ou les chèvres, creusent des trous au fond desquels ils jettent du maïs : les petits oiseaux s'approchent, descendent, se régalent, et alors le chasseur se traîne jusqu'à l'embuscade qu'il couvre subitement d'un morceau de toile. Les petites filles ne chassent pas, mais volontiers elles pilent le mtama, elles vont chercher de l'eau, et plus volontiers encore, elles emmaillotent une calebasse dans un peu de linge, et la soignent, et lui parlent, et l'habillent, et la grondent, et l'embrassent, et la frappent comme une mère fait de son enfant. La calebasse se prête à tout ; elle a une tête et un ventre. Or une tête et un ventre, c'est presque tout l'homme...C'est ici comme ailleurs !

Les jeunes gens se dressent, marchent d'un certain air que tout le monde n'a pas, ne font aucune attention aux marmots, caressent à la dérobée le peu de poil qui leur pousse au menton, se regardent dans l'eau calme et claire et crachent de loin. Tout cela donne de l'importance et montre qu'on est capable. C'est ici comme ailleurs !

Mais, dans toute cette vie d'un village qui n'a jamais rien

vu de notre civilisation européenne, ce qui m'étonna surtout, ce qui m'intéressa, ce qui me jeta tout un soir dans un océan de considérations intérieures toutes plus philosophiques les unes que les autres, ce fut la calebasse, ce fut la poupée. Une poupée ! le voilà donc en pleine Afrique, cet éternel jouet de la nature humaine ! Une poupée ! saint Jérôme en parle dans ses lettres, et, parfois, dans les fouilles des environs de Rome, lorsque l'on découvre un tombeau, on en trouve une entre les mains d'un squelette d'enfant ; ainsi, la poupée est de tous les temps, elle est aussi de tous les pays.

Et cela me fait croire ce que je savais déjà, que l'homme du 1er siècle et du XIXe, que celui de Paris, de Pékin, de Montévideo et de Mrogoro ont la même nature, les mêmes goûts, les mêmes penchants, et qu'ils doivent appartenir à la même espèce, *l'espèce humaine.*

XVI

Autorité politique. — Idées religieuses. — Dieu.

Au point de vue politique, Kingo est donc chef de Mrogoro et des environs, sous l'autorité de sa sœur Simba Mwéné.

Souvent assis sur son âne de Mascate, comme Henri IV sur son cheval du Pont-Neuf, Kingo va visiter les villages de sa dépendance et boire le pombé avec ses loyaux sujets. Son autorité est sans prétention ni tyrannie, mais elle ne se laisse pas discuter. Un jour, une querelle était survenue devant nous entre les gens de Mrogoro et ceux de villages voisins. Les gros mots commençaient, les provocations se croisaient dans l'air, les poings se crispaient, et une mêlée était imminente, quand Kingo parla. Un mot suffit pour disperser la foule.

Que dire maintenant de la religion de ces pauvres gens? En ont-ils une, et quelle est-elle ? Assurément, on serait, je pense, bien embarrassé pour trouver chez eux un corps de doctrine et de pratiques constituant ce qu'on appelle d'ordinaire une *religion*. Mais il n'est pas nécessaire d'habiter là bien longtemps pour s'apercevoir qu'ils ont, les uns plus, les autres moins, les uns beaucoup, les autres presque pas, des idées surnaturelles. En résumé, la masse croit à une puissance supérieure, sur laquelle on ne disserte pas aisément, mais dont le nom revient souvent sur les lèvres du peuple : « Dieu l'a voulu, Dieu l'a fait, si Dieu le permet. » *Mooûngou*, *Moloungou*, *Moroungou* est le nom de cet être suprême.

Toutefois, Dieu ne reçoit pas de culte, il est bon, et l'homme n'a rien à craindre de lui...

Il n'en est pas de même de certains esprits qui prennent un malin plaisir à tourmenter les mortels. Ceux-là, il faut les apaiser, les amadouer, les faire taire ; et on y parvient en leur sacrifiant ce qu'ils demandent par l'organe des sorciers.

Mais, à côté de ces esprits mauvais par nature, il y en a qui ne le sont que par occasion. De ce nombre est ***Mzimou***, qui hante les montagnes, les rochers nus, les cavernes, les lacs, les figuiers, les baobabs, certains cactus, tout ce qui dans la nature présente un aspect singulier. Au Mzimou, on construit de petites cases, on fait une espèce de perchoir chargé de guenilles, on offre du riz, du maïs, du pombé.

Quant à la moralité des actes, il est évident que ces pauvres sauvages sont loin de la délicatesse professée par les nations chrétiennes. Mais les grands principes de la loi naturelle sont écrits dans ces âmes. Quel est l'homme d'ailleurs qui n'a jamais entendu le cri de sa conscience, qui n'a jamais constaté la présence du témoin de jour et de nuit que Juvénal donne à chacun de nous :

« *Nocte dieque suum gestare in pectore testem?* »

Ici, une chose reste à dire, de nature peut-être à expliquer les divergences d'opinion qui se rencontrent au sujet de l'universalité de la croyance en Dieu.

Dans une excursion que je fis en ce temps-là sur les montagnes de l'Ourougourou, je trouvai un jour un noir d'une vingtaine d'années, à la figure douce, bonne et intelligente, qui demanda, comme beaucoup d'autres le firent plus tard, à venir s'établir avec nous. Cette proposition me surprit et m'édifia. J'essayai aussitôt de connaître les motifs de sa détermination, mais je ne pus y arriver ; il voulait venir avec nous, parce qu'il le voulait. Impossible de lui arracher autre chose. Peu à peu, je fus amené à lui demander s'il savait qui a fait le ciel et la terre :

« — Non, me dit-il.

« — Mais n'as-tu pas entendu quelquefois parler de *Mooûngou* (j'ai dit que c'est le nom donné à Dieu dans tout le Zanguebar). Ne l'as-tu pas prié ?

« — Jamais.

« — Tu n'as jamais dit : « Mooûngou, donne-moi ceci, « donne-moi cela, accorde-moi bonne chasse, ne me laisse « pas manger par les lions » ; n'as-tu jamais dit cela ?

« — Non.

« — Eh bien ! qu'en penses-tu ? Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un de plus fort que l'homme, de plus puissant, de plus...

« — Oh oui ! fit-il avec satisfaction, c'est le buffle... »

Voilà, je l'avoue, tout ce que je pus tirer du fond de cette âme prédestinée... Cependant, faut-il conclure de là que ce jeune homme n'avait aucune idée d'une puissance surnaturelle quelconque ? Non, parce que peut-être, d'abord, il est très difficile de parler de telles choses en ces langues, très difficile de s'exprimer, très difficile de se faire comprendre, très difficile de se faire répondre ; non, en second lieu, parce qu'il pouvait avoir l'idée d'une force surnaturelle, d'un esprit, d'un *mzimou,* d'un *pépo,* sans avoir l'idée de la puissance supérieure dont je lui parlais.

Cependant, si Dieu est connu dans ce pays, comme je l'ai dit, il est certain qu'il n'y reçoit aucun culte, il est certain que les parents ne se font pas un devoir d'enseigner son existence à leurs enfants, il est certain, pour tout dire, qu'on ne s'occupe pas de Lui. Plusieurs le connaissent cependant ; son nom a passé dans les langues, et revient parfois dans les conversations ; et ce nom suffit pour faire vivre tout de suite dans une âme jusque là inattentive, mais non impuissante, l'idée si naturelle, si simple et si grande d'un Dieu. Mais sur ces montagnes, dont jamais un rayon de civilisation n'a éclairci les cimes, ne peut-il exister des cas où un homme ait parcouru vingt années de sa vie sans entendre parler de cette puissance souveraine et sans deviner lui-même son existence ? Pendant vingt ans il n'a rien vu ; mais, en avançant dans la vie, au milieu de ses semblables, et en

face de cette nature, il est probable qu'il aura entrevu avant de mourir, l'existence d'une Puissance supérieure et surnaturelle, il aura à son tour prononcé le nom de Dieu.

En résumé, il peut exister et il existe, je pense, en Afrique et ailleurs, des individus sans Dieu; mais il n'existe pas de tribus sans Dieu.

XVII

La vie du missionnaire. — Arrivée de Séliman et lettre de Hamed-ben-Séid Soliman-ben-Hamed. — Le travail d'installation. — Histoire de plusieurs chèvres, d'un missionnaire et d'un lion.

La vie du missionnaire a de ces phases singulières. Il doit être vraiment prêt à tout, car il est appelé à tout voir, à tout faire et à tout souffrir. Aujourd'hui, il faut qu'il coure par monts et par vaux, qu'il se montre, qu'il se fasse connaître, qu'il se nomme, qu'il agisse, qu'il se remue, qu'il se prodigue. Demain, peut-être, il devra se cacher. Tantôt le voici explorateur, philologue d'aventure, ethnographe à l'occasion, étudiant tout pour faire son profit de tout, et essayant péniblement de démêler ce chaos de langues inconnues qui frappent son oreille au milieu de cet autre chaos de mœurs étranges qui frappent ses regards. Ailleurs, il a besoin de négocier les affaires les plus épineuses, et il se fait diplomate; d'autres fois, il est médecin; en passant, il étudie les roches, prend note de quelques plantes utiles, ramasse des insectes, empaille des oiseaux et chasse pour vivre..... Plus tard, le voici bûcheron, briquetier, maçon, charpentier, cultivateur et manœuvre. Et tout cela n'a qu'un but : sauver des âmes!

Notre rôle, à nous, était bien simple en ce temps-là et bien difficile: il s'agissait de ne rien faire.....

Tous les matins, nous nous demandions si notre vieux Séliman n'allait pas arriver, et tous les soirs nous constations que Séliman n'était pas venu.

Enfin, comme il advient d'ordinaire en ces cas-là, lorsque nous n'espérions plus en lui, il parut. Séliman était porteur d'une lettre de Hamed pour Mwana Goméra, et deux hommes l'accompagnaient. Ces envoyés étaient chargés de nous recommander près de notre ennemi, de le gronder un peu et de lui lire la lettre suivante :

« Au nom de Dieu !

« *Hamed-ben-Séid Séliman-ben-Hamed*
à Mwana Goméra, salut! »

« Puis ce dont je te fais part, c'est que tu m'avais promis depuis longtemps que tu viendrais me voir à Zanzibar et tu n'es pas venu. Ma femme est morte, et tu n'es pas venu. Mon enfant est mort, et tu n'es pas venu. Tu m'avais promis des dents d'éléphants et tu ne m'as rien donné. Et j'ai dit : « Où est Mwana Goméra?... » Ce que j'ai à te dire encore, c'est que des Pères français sont allés à Mrogoro pour voir le pays et bâtir une maison, s'il plaît à Dieu ! Et je veux que tu les reçoives bien et que tu les aides, et que tu leur fasses beaucoup de politesses, et ces politesses que tu feras aux Pères français et surtout au Grand-Maître seront des politesses que tu feras à moi-même, et les injures que tu leur ferais seraient des injures que tu ferais à moi-même. Les Pères français et moi nous nous tenons par le doigt. Telle est la volonté du sultan Séid-Bargasch-ben-Séid-Said, que Dieu conserve, s'il plaît à Dieu! Et je t'envoie deux hommes. Et ils te remettront une chemise brodée d'or et un bonnet.

« Salut !

« Signé : Hamed-ben-Séid Seliman. »

Aussitôt qu'il avait appris la difficile position où nous étions par suite du mauvais vouloir de Goméra, le R. P. Acker de Zanzibar s'était mis en mouvement. Puissamment se-

condé par le consul de France, M. Ledoulx, qui profita de cette occasion pour nous témoigner de nouveau sa haute sympathie et nous appuyer de son bienveillant concours, notre confrère avait obtenu du sultan et de son vizir ces lettres et ces hommes.

L'effet fut magique. Aussitôt que Mwana Goméra eut reçu les présents qu'on lui envoyait pour cacher un peu la rudesse des reproches qui lui étaient faits, aussitôt qu'il eut appris que nous étions les amis de Seid Bargasch et de Hamed, il se confondit en excuses devant nous. Plus il avait naguère affirmé son opposition, plus il tenait aujourd'hui à affirmer son dévouement :

« Je ne croyais pas, répétait-il, que ces Blancs fussent de la tribu des Français ; maintenant, je sais bien qu'ils ne voleront ni nos esclaves ni nos femmes. Je suis leur ami, que veulent-ils ? Du terrain ? En voilà. — Des ouvriers ? mes hommes sont leurs hommes. — Où désirent-ils se fixer ? Si c'est au sommet de la montagne, je les y porterai sur mon dos ! »

L'heure était venue de sortir de notre repos, l'heure tant désirée !

Chargé de diriger la station nouvelle, le P. Charles Gommenginger n'avait point attendu, on le comprend, que Goméra vint présenter ses épaules pour escalader les premières rampes de l'Ourougourou. Dès avant notre arrivée, le R. P. Baur et lui avaient parcouru le pays, et leurs vues s'étaient portées de préférence sur une vallée fertile, boisée, coupée par un cours d'eau torrentueux, qui, sans tarir jamais, descend avec fracas dans la plaine où il se repose de sa course à travers les rochers de la montagne. On est là à une altitude de près de six cents mètres : l'air est frais, le sol rouge et fertile, l'eau claire et abondante, la vue splendide.

En peu de temps, sur ce terrain que la Providence s'était réservé, des huttes provisoires s'élevèrent faites de branchages et couvertes de grandes herbes ; l'une servait de

gîte aux jeunes chrétiens; dans l'autre, à côté des provisions, des étoffes et des outils, les missionnaires avaient dressé leurs lits de camp. Un petit parc avait été fait pour abriter les chèvres et les moutons, un autre pour les poules, un autre pour les chiens. Peu à peu aussi, on avait défriché le terrain aux alentours et planté un peu de maïs, des patates, des haricots, quelques pieds de bananes. Une maison un peu plus spacieuse et plus solide s'élevait en même temps. Et il y avait plaisir à voir tout ce monde se remuer, travailler, débiter le bois, chercher des vivres, faire la cuisine : la vie jaillissait de partout.

Le matin, on se levait vers cinq heures; la messe se disait en plein air ou sous la tente. Le soir, on finissait le travail au coucher du soleil, et pendant que nos jeunes ouvriers, réunis autour de grands feux, fredonnaient quelques airs de cantiques, les missionnaires, assis à la porte de leur case de branchages construite dans le style Robinson, se racontaient leurs impressions du jour, leurs déceptions, leurs découvertes et leurs espérances. Une lampe suspendue à un tronc d'arbre se balançait au-dessus de nos têtes, et autour de la lumière qu'elle répandait, les grillons faisaient retentir leur son aigu, les papillons de nuit se réchauffaient les ailes, et mille autres insectes accouraient se heurter avec bruit. Devant nous, s'étendait la forêt dont les arbres prenaient dans les ténèbres des airs fantastiques, et tout près de là s'élevait la voix monotone du torrent. Parfois le rugissement du lion montait du fond de la forêt, mais la bête ne s'est montrée qu'une fois.

C'était un soir. Nos chèvres s'en étaient allées faire à travers les hautes herbes, je ne sais où, une de ces promenades sentimentales et vagabondes dont elles sont coutumières, celle-ci pouvait leur être fatale, et, en tout cas, elle n'était point régulière. Nous nous mîmes aussitôt en campagne pour les ramener; mais le P. Gommenginger avait fait quelques pas à peine, que tout à coup, au milieu des hautes herbes, une queue se dresse, un sourd grognement

se fait entendre, et d'un bond, un animal s'élance au-dessus de lui : c'était un lion qui emportait un sanglier dans la gueule avec la légèreté gracieuse d'un chat qui vient de prendre une souris. Ce Père était armé d'un bâton : dans ces circonstances, l'arme ne suffit pas.

L'hyène était plus libre, et souvent la fantaisie ou la faim l'amenait jusqu'à notre gîte, où elle ramassait dans la nuit les débris de notre repas. Un coup de fusil la chassait.



OU LE BATON NE SUFFIT PLUS.

XVIII

A chacun sa part. — L'exploration. — Courses et escalades.

Dans ce travail d'installation chacun de nous avait sa place et ses fonctions. L'un était chargé de recevoir les indigènes et de nouer avec eux des relations ; l'autre était architecte, entrepreneur et maître-maçon ; celui-ci allait avec les hommes chercher de l'herbe pour couvrir les cases et couper le bois pour la charpente ; celui-là faisait les provisions, échangeant, moyennant force paroles, le maïs, les poules et les chèvres des Noirs, contre des cotonnades et des pioches, des verroteries et des boutons. Quant à moi, j'explorais.

Cette mission consistait à parcourir tout le pays, à descendre dans les vallées, à escalader les montagnes, et à rendre compte ensuite de ce que j'avais vu. Y avait-il de beaux arbres ? Nous en ferions des planches. Des essences précieuses ? Nous essayerions de les utiliser. Des bambous? Ils serviraient pour les toitures. Des pierres calcaires ? Nous avions besoin de chaux. Quelques bandes de pintades ? Personne ne les dédaignerait. Des villages ? Il fallait y aller. Des Noirs ? Nous devions nous mettre en relation avec eux, les rassurer sur notre présence et nos intentions, les attirer à nous, leur acheter des vivres, leur offrir du travail, en faire de bons voisins aujourd'hui, pour en faire de bons chrétiens demain.

Ah ! que ces courses étaient fatigantes, mais qu'elles étaient belles !... Chaque pas en avant amenait une sur-

prise nouvelle, provoquait un cri d'admiration involontaire. Et que de fois, en parcourant ces vallées superbes, larges, profondes, où, depuis des siècles, attendant le bras d'un homme pour se donner à lui, le sol se couvre incessamment d'une végétation luxuriante, qui, après avoir vécu inutile, retombe dans la couche d'humus d'où elle est sortie et pour l'augmenter chaque saison ; que de fois, dis-je, contemplant ces richesses perdues, j'ai pensé aux populations qui étouffent dans nos villes européennes, s'arrachant un coin de terre, et se disputant l'air qu'elles respirent ! De l'air et de la terre, en voilà ; que ne vient-on les chercher ? Il y a beaucoup de pauvres dans le monde, dit-on. En réalité, tout homme qui se porte bien est riche : il a en Afrique des terres immenses qui sont à lui. Il les laisse en friche, voilà tout. Qu'il les prenne : personne ne lui contestera son droit : elles sont à lui, puisqu'elles ne sont à personne ! je soumets humblement cette idée aux économistes célèbres du temps présent : cette manière de s'enrichir est peut-être moins agréable à ceux qui n'ont rien à partager avec ceux qni possèdent, mais à coup sûr, elle est plus honnête.

Ces vallées sont d'une fertilité prodigieuse ; mais, quand on est seul, il est imprudent de s'y aventurer, et je n'eus pas besoin d'une longue expérience pour m'en convaincre. La végétation recouvre tout ; l'homme disparait là-dedans comme un insecte dans l'herbe, exposé à se heurter contre une pierre, à se déchirer les pieds aux épines, à tomber dans un trou, à fouler un serpent, à réveiller un léopard, à perdre de vue enfin le but vers lequel il se dirige, à s'égarer, à être surpris par la faim, par la soif, par la nuit.

Les torrents sont plus sûrs et plus agréables. Le Tonguéni qui passe à côté de la mission est particulièrement beau, et il est intéressant de le remonter comme de le redescendre, en sautant de roche en roche.

Le Tonguéni prend sa source entre les deux pics qui se dressent au sud à dix-huit cents mètres d'altitude, le Bégwa et le Kibwé, et, arrivé dans la plaine, il se réunit à un autre



Torrent dans l'Ourougourou.

cours d'eau pour former le Mgololo que nous avons vu près du village de Ngouzo, et qui va paisiblement se jeter dans le Guéringuéré. Il donne toute l'année un volume d'eau assez considérable ; mais, à l'époque des pluies, il descend de là haut avec un fracas majestueux, roulant ses ondes toujours claires à travers d'énormes rochers granitiques, tombant de cascades en cascades et emportant les pierres qui encombrent son lit, les lianes qui l'ombragent, les troncs d'arbres qui s'étaient élevés sur ses bords. Quelques écrevisses y vivent, des crabes aussi. Des oies au long col viennent s'y baigner et des bergeronnettes battent partout ses gros rochers de leurs queues légères.

Mais, dans ce paysage africain, ce qui attire surtout, ce sont les montagnes, ce sont les sommets. Bien des fois, en regardant les deux pics qui se dressent là-haut comme un perpétuel défi, tantôt enveloppés dans les nuages, tantôt tout illuminés, toujours mal famés des Indigènes qui disent que le diable y habite, bien des fois en découvrant,dans un lointain indistinct et mystérieux, des cavernes, des forêts, des profondeurs, j'avais eu l'ardent désir de monter jusque-là.

Enfin, des excursions plus modestes m'ayant préparé à cette ascension solennelle, un matin, je partis. J'étais armé seulement d'un bâton, muni de quelques provisions, et portais une gourde en bandoulière. Après avoir remonté assez haut le lit du torrent, j'avisai à gauche un petit sentier conduisant dans l'Oukami à travers les contreforts des grandes montagnes. Je le suivis d'abord pour l'abandonner ensuite, et me livrer aux chances et aux aventures de l'escalade. Là surtout est le danger. Là surtout, il faut s'assurer à chaque instant de l'endroit où poser le pied, chercher les passages, s'accrocher à des racines et à des touffes d'herbes, se reposer de temps en temps, et éviter de laisser tomber ses regards sur les gouffres qui semblent vouloir tout attirer dans leurs profondeurs. Dans ces escalades, le voyageur doit veiller sur son jarret, mais plus encore sur

sa tête. Au reste, une fois lancé, on est là comme à la bataille, on s'échauffe, on s'enivre, on est dominé par je ne sais quelle ardeur sauvage qui vous soulève et vous entraîne jusqu'à ce qu'elle vous ait fait mettre le pied sur le sommet.

J'arrivai enfin, et alors tout ce que j'avais imaginé disparut devant la réalité, une réalité plus belle, plus grandiose que tous les rêves.

XIX

L'Ourougourou. — Les bêtes, les plantes et les roches. — Nos amis les montagnards. — *Sub tuum præsidium, Immaculata.*

Voilà donc l'Ourougourou, montagnes superbes, entassées l'une sur l'autre jusqu'à une hauteur de 1,800 à 2,000 mètres et faisant l'effet de je ne sais quel énorme ouvrage de maçonnerie dressé là par les géants antiques comme pour soutenir le haut plateau de l'Oukami, et l'empêcher de s'ébouler sur la grande plaine de l'Ouzigoua.

Du côté du sud, la vue est bornée : des montagnes succédent à des montagnes. Cependant des vallées profondes les séparent, mais des vallées si belles, si pittoresques, si sauvages, que, ce me semble, aucune plume ni aucun crayon ne peut les présenter, telles qu'elles sont, à l'esprit de celui qui ne les a pas vues. Du fond de ces abîmes, s'élancent par milliers des troncs d'arbres droits, lisses, énormes, qui semblent vouloir, eux aussi, aller respirer l'air sur les hauteurs et qui portent jusque-là leurs têtes puissantes. Alors seulement les branches s'étendent, se multiplient, s'enchevêtrent et se couvrent librement d'un luxe de feuillage, dôme immense de verdure que le soleil n'a jamais traversé. Il y a là des arbres qui ont dû vivre des siècles, qui, pendant des siècles, se sont dressés de là-bas pour arriver à dominer les montagnes. Mais, assiégés par d'autres arbres qui sont nés de leurs graines et qu'ils ont longtemps empêché de grandir, serrés, pressés, enlacés jusqu'au sommet par les bras innombrables de lianes gigantesques, ne respirant plus en haut, et ne pouvant plus faire monter d'en bas la sève qui

était leur force, ces géants de la vallée perdent enfin leur vigueur. Alors leurs feuilles là-haut se dispersent au vent, leur écorce se détache en lambeaux, et, en un jour de tempête, les branches elles-mêmes tombent avec un fracas douloureux sur les broussailles qui demandent à s'élever à leur tour. L'arbre est mort, mais le tronc reste toujours là, énorme et droit, comme la colonne d'un édifice en ruine.

Je ne reconnus aucun de ces arbres; mais je fus frappé, en même temps que de la dimension du tronc et de la magnificence de la tête, de la ressemblance de leur feuillage avec celui du chêne.

En haut, sur la montagne, il y avait des arbres beaucoup plus petits, rabougris même, et visiblement tourmentés dans leur croissance par les vents qui soufflent sur ces sommets. Leurs branches tordues portaient des mousses de différentes espèces, les unes vertes et foliacées, les autres, plus nombreuses, blanchâtres, longues, pendantes et ressemblant à des barbes de vieillards. Je vis aussi des dattiers sauvages (*phœnix spinosa*), quelques ficus géants, de la fougère absolument semblable à celle de Bretagne dont je me fis un lit, de l'oseille que je mâchai avec délices, des ronces, des framboisiers, et, dans les anfractuosités humides des rochers, d'énormes végétaux herbacés pareils à des bananiers et dont les graines entrent dans la pharmacopée indigène.

Peu ou point de grands animaux sur ces hauteurs : ils vivent plus bas. Les oiseaux même y sont rares, excepté les perdrix et les pintades, que l'on trouve sur les premiers contreforts, et les corbeaux à gorge blanche (*corvus scapulatus*), qui y sont d'une hardiesse étonnante. M'étant endormi sur ce lit de fougères, je fus réveillé par quelques-uns d'entre eux qui s'étaient abattus sur moi, me prenant sans doute pour ce que je n'étais pas encore... Pendant ce temps, d'autres s'amusaient avec mes souliers.

Dans les vallées, on trouve un grand nombre de plantes utiles et intéressantes : le baobab, l'ébénier (*dalbergia*),

le canéficier, dont le fruit, la casse, est légèrement purgatif, le ricin *(palma christi)*, dont les indigènes font de l'huile, le colombo *(cocculus palmatus)*, plante sarmenteuse et tonique, le safran sauvage, une espèce de bambou frêle et très dur, etc.

Là aussi des sauterelles grosses et laides montent lentement sur les herbes, pendant que des criquets aux ailes roses et bleues volent au loin comme de petits oiseaux mouches. D'énormes iules se traînent par terre, des serpents cracheurs et grimpeurs s'enfuient au moindre bruit, des écureuils courent à travers les branches, des mangoustes rayées font entendre leur petit cri aigu et caressant, les pangolins se creusent des terriers, et les porcs-épics s'établissent dans de grandes fourmilières.

Mais, à mesure que l'on monte, la vie semble perdre de sa vigueur : les herbes sont moins hautes, les variétés plus rares, les insectes moins nombreux, peu ou point de papillons.

Ces montagnes sont granitiques, recouvertes de végétation en beaucoup d'endroits, et laissant, en d'autres, apparaître d'énormes rochers nus à travers lesquels l'eau suinte perpétuellement et forme, en-dessous, de petits ruisseaux d'une fraîcheur et d'une limpidité délicieuses.

Parmi les pierres on trouve aussi des gneiss, des micaschistes, des schistes, beaucoup de plombagine. Le sol, argilo-ferrugineux, est rouge et contient une forte proportion d'oxyde de fer.

Les sommets sont rarement fréquentés par l'homme, car les indigènes croient que les esprits y font leur demeure. A une altitude de 400 à 1.000 mètres, on trouve des villages assez nombreux. J'en visitai plusieurs, et ce ne fut pas la moins agréable de mes découvertes que de rencontrer là des montagnards réunis par groupes de dix à vingt familles, simples, naïfs, bons, hospitaliers, heureux et à la fois intimidés de ma présence, mais se rassurant bien vite et toujours assez confiants pour venir ensuite à la mission nous

rendre visite. L'amitié se cimentait là plus fort, et, dès les premiers jours, un chef, Korongo, avait demandé à venir s'établir près de nous avec tout son village. Ces montagnards, en effet, se sont retirés sur ces hauteurs par crainte des gens de la plaine, et quand ceux-ci veulent les attaquer, ils roulent sur eux des pierres et leur lancent de leurs retraites inaccessibles des flèches empoisonnées.

Ces braves noirs travaillent. Leurs champs sont généralement situés très loin dans les fertiles vallées qui s'étendent au bas de la montagne, et nous les voyons souvent descendre pour aller les cultiver. Les sentiers étant difficiles et dangereux, les femmes restent d'ordinaire au village avec les enfants. Un homme ou deux demeurent avec elles, montant la garde et signalant l'ennemi. On trouve aussi partout de grands troupeaux de chèvres qui s'en vont, avec la hardiesse commune à leur race, promener leurs caprices à travers les ravins profonds et sur les rochers escarpés.

A l'ouest, au nord et à l'est, le regard embrasse de là-haut un panorama de toute beauté. Voici d'abord les premières assises de la montagne, les vallées boisées, les eaux torrentueuses qui s'enfuient en grondant, les cases des montagnards assises partout comme des nids d'aigles, les grottes profondes, les vieilles forêts, les rochers dénudés; plus bas, les champs couverts de maïs, la plaine admirablement unie; à quelque distance, Mrogoro et les caravanes qui passent ; au loin, d'autres villages perdus dans les bois, le cours du Guéringuéré marqué par une ligne de grands arbres qui croissent sur ses bords ; à gauche, les monts Mindou, puis le Mgour-wa Ndégué, à droite le Dindili, et, en face, la plaine de l'Ouzigoua, verte, fertile, peuplée d'arbres comme une forêt sans fin, et qui s'étend là-bas, si loin que l'œil se fatigue à la suivre, jusqu'aux déserts blanchâtres de la Mkata, jusqu'à la ligne imperceptible du Wamé, jusqu'aux montagnes du Ngourou qui bornent l'horizon de leur masse bleue, jusqu'à ces trois pics du Kilima Kanga qui se dressent encore au-delà, jusqu'à ces deux cônes du Pong-

wé, vers la côte, qui disparaissent dans la brume lointaine.

Quand le ciel est clair, ce beau ciel d'Afrique! on jouit de là-haut d'une vue superbe; mais, si l'orage menace, ce tableau ne change que pour devenir plus vivant et plus grandiose. D'ordinaire, par une atmosphère sereine, vers quatre heures de l'après-midi, on entendait, dans le lointain, un sourd roulement de tonnerre. Bientôt, le soleil nous était caché, des nuages se formaient sur le massif du Ngourou qui disparaissait vers le Pongwé, ils revenaient vers nous, ils envahissaient la plaine immense, ils accouraient, ils se précipitaient dans les gorges de nos montagnes, ils en voilaient le sommet, et, à mesure qu'ils avançaient dans cette marche régulière, semblables à une armée, les coups de tonnerre éclataient plus forts, plus rapprochés, plus fréquents ; à la fin, c'était un tapage infernal, au milieu duquel les éclairs nous enveloppaient tout à coup comme dans un immense foyer d'étincelles. C'était à faire trembler les plus intrépides. Ce spectacle est le plus imposant que j'aie jamais vu...

. . . .

La mission de Mrogoro était fondée.

Etablie sur une hauteur saine et fertile, près d'un cours d'eau, libre de se développer sur une immense étendue, placée entre les deux tribus des Wakami au sud et des Wazigoua au nord, en relations excellentes avec les indigènes qui venaient de loin déjà nouer des relations d'affaires ou d'amitié, et dont plusieurs même demandaient à s'établir près d'elle, assez éloignée des villages pour vivre librement, assez près d'eux pour les évangéliser aisément en temps opportun, cette station paraissait être dans toutes les conditions humaines pour prospérer un jour : elle fut placée sous le vocable et la protection de l'Immaculée-Conception, gage de reconnaissance, en même temps que présage de succès!

« *Sub tuum præsidium, Immaculata!...* »

XX

En marche vers l'Ousagara. — Une soirée.

Cependant nous n'étions encore qu'à la moitié de notre campagne. Mrogoro était fondé, et nul autre mieux que le P. Gommenginger, avec les aides qu'il garda, ne pouvait conduire à bonne fin l'entreprise ainsi commencée.

Pour nous, il nous fallait pousser plus avant et voir dans l'*Ousagara* quel point conviendrait le mieux à l'établissement d'un autre poste apostolique. Appelés à Kondoa par M. Bloyet, chef de la station scientifique française, et à Sagara par le vieux chef du pays, nous étions heureux de répondre à cette double invitation, et le 7 janvier, après avoir célébré en famille la fête de l'Épiphanie, le R. P. Baur et moi nous partîmes.

Nous avions avec nous huit de nos anciens porteurs et trois de nos chrétiens, trois vieux pères de famille de Bagamoyo. Cette fois, les chiens avaient été laissés à Mrogoro, mais nous avions deux ânes, l'un de Mascate, jeune encore, et que le R. P. Baur avait acheté d'un chef de caravane, l'autre de l'Ounyamwézi, vieux, mais intrépide, que M. Bloyet avait eu le bonté de nous envoyer. Cette étape fut pénible.

En sortant de la cité royale de Kingo, pour se diriger vers l'ouest, on a d'abord à traverser le Mrogoro, petite rivière dont j'ai parlé. On atteint ensuite un plateau où l'œil se repose agréablement sur une grande quantité de fleurs de toute beauté. Il y a là surtout des espèces d'amaryllis pourvues d'un oignon énorme qui conserve de l'humidité au

milieu des plus grandes sècheresses, et présente une tête magnifique sur laquelle on ne compte pas moins de deux cents fleurs du plus beau rouge. On remarque aussi beaucoup de safran sauvage, et un grand nombre de petites fleurs dont le calice renferme une goutte d'eau excellente pour guérir les ophthalmies externes.

Nous retrouvons ici le Guéringuéré. Chose singulière ! il y a déjà quelques jours qu'il n'est pas tombé d'eau, et cependant cette rivière, ici, près de sa source, est sensiblement plus forte qu'à l'endroit où nous l'avions traversée la première fois, à trois jours de marche de là. C'est que le Guéringuéré s'en va faire un long trajet à travers la plaine de l'Ouzigoua où son cours doit être lent, l'évaporation active, et la déperdition énorme. Sur ses bords, nous sommes attaqués par la tsétsé, qui cependant ne se trouve pas à Mrogoro. Je serais porté à croire que la terrible mouche vit sur tout le cours de cette rivière.

Au-delà, le sol change de nature et le pays d'aspect. A mesure qu'on avance, la silice domine, et, dans le lit desséché des torrents, le micaschiste abonde, mêlé de quartz et de quelques traces de fer.

Au sud, le mont Midnou ; au nord, le Mgour'wa *Ndégué* (le pied de l'oiseau). Nous passons entre les deux, sur le col qui les sépare et qui forme ici la ligne de partage des eaux entre les bassins du Kingani et du Wamé.

L'étape est longue, le soleil écrasant, la fatigue excessive. Nous sommes à pied, car les ânes sont intraitables : pour leur faire passer les torrents profonds, mais à sec, il faut les flatter, il faut les battre, les tirer par les oreilles, les tirer par la queue, il faudrait les porter !

Une caravane de Wanyamwézi nous précède, une autre nous suit. Les trainards sont nombreux, et nous en rencontrons plusieurs couchés dans les herbes. A notre tour nous nous laissons tomber à l'ombre d'un grand arbre. La fièvre me prend. Nos porteurs nous entourent ; tout en se plaignant de la route et du soleil, ils trouvent encore le

courage de chanter un petit air et de faire un peu de cuisine. L'un d'eux étend par terre un chiffon avec lequel le savon n'eut jamais aucune relation particulière, et qui contient quatre ou cinq poignées de maïs bouilli. Chacun s'approche et tape résolument dans le tas. Quelques Wanyamwézi arrivent, s'accroupissent au milieu de nos hommes, et comme de vieilles connaissances, prennent leur part du modeste régal; cela se fait sans façon, sans cérémonies; vraiment ces gens-là sont hospitaliers ! N'ayant presque rien, on les trouve toujours prêts à partager avec le premier venu le peu qu'ils ont...

Courage ! Encore une heure à travers le Pori...

Voici maintenant des campagnes cultivées, voici des roseaux, voici des bambous, ces fameux bambous qui donnent au village son nom de Vianzi.

Vianzi est bâti sur un cours d'eau presque desséché en cette saison, et qui aboutit au Wamé. On compte aux environs trois ou quatre villages, tous soumis à Kingo qui y entretient un poste militaire pour arrêter les caravanes et leur réclamer le *hongo* ou tribut qu'elles n'auraient pas payé à leur passage à Mrogoro.

Nous trouvons asile dans une case qui rappelle assez bien l'antre de Cacus. Construite en bambous dont on rencontre deux espèces dans la contrée, et divisée en plusieurs compartiments, cette résidence au reste n'est pas désagréable. Derrière la cloison qui nous sépare, un Mnyamwézi marchande à la maîtresse du logis des graines de concombres. Les graines de concombres sont oléagineuses, et, quand elles sont grillées, elles donnent un plat recherché. La ménagère refuse obstinément de céder à aucun prix. Les pourparlers durent plus de deux heures, tantôt doux comme le miel, tantôt rudes comme la pierre, et c'est pour moi, qui ai la fièvre tout près de là, une distraction intéressante que ces efforts de diplomatie qui n'aboutissent à rien. A la fin le Mnyamwézi cède : « *Bakouli imékaouka*. La tasse est vide, » dit-il, et il s'en va. Métaphore qui signifie : j'ai tout

craché, j'ai tout dit, ma bouche n'a plus de paroles et ma langue est sèche.......

Devant la case, c'est un autre spectacle : nos porteurs fraternisent avec les gens du village, et, mêlés à je ne sais quels joyeux compères, venus je ne sais d'où, ils jouent la comédie. D'abord, on imite toutes les bêtes de la création : c'est un tapage effroyable et risible. Quelqu'un propose ensuite la chasse à l'hippopotame, et aussitôt la chasse est organisée : l'un fait le pachyderme et réussit bien, nageant le ventre à terre et reniflant bruyamment, pendant que d'autres tirent dessus avec des fusils de bambous et cherchent à l'effrayer par des clameurs invraisemblables. Au reste le répertoire est varié : après les bêtes ridicules, on contrefait les Arabes, on contrefait les Blancs, et on se livre ensuite à l'exercice de la pêche au requin. Enfin la séance se termine par une danse générale. Mais, pour danser, il faut un tambour, et personne n'a de tambour : « — Frappez là, dit un loustic ; c'est le vrai tam-tam ! »

Et pendant que celui-ci présente bénévolement cette partie de l'homme où la colonne vertébrale perd son nom, un autre frappe dessus à coups redoublés, le public éclate de rire, et la danse s'organise...

Cependant, vers dix heures du soir, pendant que j'essayais sur mon lit de camp de chasser la fièvre par une transpiration abondante, le P. Supérieur rassembla nos hommes :

« — Paroles ! paroles... ! dit-il. Demain, l'étape est longue, l'étape est difficile. Pas une goutte d'eau sur la terre, pas un arbre sur la route. Si nous ne partons pas de bonne heure, le soleil nous dévorera. C'est pourquoi, écoutez : demain, nous partons à deux heures du matin. Demain c'est la Mkata.. »

Et tout le monde répéta en chantant : « *Pori la Mkata ! Pori la Mkata* » Ce fut la fin de la *soirée.*

XXI

Le désert de la Mkata. — Le pont submergé. — Huit caravanes. — La chanson du barde africain. — M. Bloyet. — Vers Kondoa.

Le Pori, ou le désert de la Mkata, est assez mal famé. Dans son livre intitulé: *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, Stanley en parle comme d'un marais sans fin, affreux, où il faillit rester, lui et ses hommes. Nous, nous n'y trouvâmes pas une flaque d'eau. Le tout dépend de la saison, et un peu de l'imagination des voyageurs.

Le Pori de la Mkata est une plaine au sol glaiseux où la végétation languit et où le soleil triomphe. Les herbes sont petites et déliées, les arbres rares; mais, à travers ce maigre développement des plantes, la vue se promène, s'étend, se perd sur un espace immense, bornée seulement d'un côté par les montagnes de l'Oukami et de l'autre par le Ngourou, dont le massif se dessine légèrement à l'horizon.

En ce moment, il est trois heures du matin. Au ciel, pas un nuage. La Croix du Sud qui guide notre marche et les étoiles sans nombre qui peuplent ce beau ciel des tropiques répandent à nos pieds une clarté mystérieuse et douce qui fait rêver. Contrairement à leurs habitudes, les porteurs se suivent de près et font silence. Souvent, le cri de l'hyène perce la nuit, et, de temps à autre, le rugissement lointain d'un lion content de sa chasse parvient jusqu'à nous. Pour la première fois, j'ai monté l'âne, et cette marche dans le désert si plein de silence et de mystère me fait oublier la fatigue de la veille.



Dans la Mkata.

Peu à peu cependant l'atmosphère s'éclaircit, la lumière se hasarde à travers les ténèbres, les étoiles paraissent s'enfoncer dans la voûte du ciel, et le soleil jette quelques reflets d'un rouge éclatant sur un nuage délié qui s'étend parallèlement à l'horizon.

Alors, sur cette plaine où rien n'arrête le regard, les animaux paraissent : jamais je n'en avais tant vu.

Ce sont des gazelles, dont quelques-unes, réveillées tout à coup dans leurs lits d'herbes sèches, s'élancent devant nous en faisant mille bonds gracieux ; ce sont des antilopes de toute espèce : des *caama (antilopes caama)*, des *gnou (catoblepasgnu)*, des *pallah (antilopes melampus)*,des *Koudou (antilopes strepsicère)*, des élans ou *pafou* ; ce sont des bandes de chiens sauvages qui s'approchent en hurlant, pour s'eloigner ensuite, des troupeaux de buffles, des ânes sauvages, des zèbres, des girafes surtout, réunies par groupes de vingt à trente, les uns nous regardant d'un air tranquille, les autres baissant leurs longs cous pour brouter les feuilles des petits arbustes et paraissant s'inquiéter assez peu de nos personnes. Tous ces animaux ont un chef de troupeau, au signal duquel la bande entière obéit.

Derrière, au loin, très loin, un splendide effet de mirage : du sable blanc, un grand lac, des arbres se mirant dans les eaux et paraissant se dresser du bout de l'horizon pour nous voir passer.

Cette étape ne fut point pénible : nous avions trop de choses à voir.

Souvent nos chrétiens essayèrent d'abattre un des nombreux habitants de ce désert ; mais, dans cette plaine découverte, la chasse est difficile, le gibier voit de loin son ennemi, et c'est peut-être la raison pour laquelle, ici, il est si abondant.

Arrivés à la *Mkata*, mot qui signifie *passage* et que les trafiquants ont donné à l'endroit où il faut traverser le Mkondogwa (le Mkondogwa n'est pas autre que le cours supérieur du Wamé),nous nous trouvâmes en face d'un pont

submergé par les eaux. L'ouvrage était absolument sans prétention, et l'ingénieur africain qui avait présidé à sa construction n'avait pas dû faire un grand effort de génie. Deux troncs d'arbres jetés en travers sur le lit du fleuve, et, de chaque côté, une liane servant de garde-fous, c'était tout. D'ailleurs, les lianes seules paraissaient, et il fallait, dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux, chercher le pont du pied et faire semblant de ne rien craindre. Tant bien que mal, le passage se fit ; quelques-uns même de nos hommes se jetèrent à l'eau, et, nageant à la manière des chiens pour effrayer les crocodiles, furent contents de trouver l'occasion de s'attirer des félicitations de notre part.

Les ânes passèrent sans difficulté. On leur mit au cou une longue corde, et, simplement, on les poussa dans le fleuve. Les malheureux quadrupèdes y disparurent complètement; bientôt après, halés à l'autre bord, ils montrèrent la tête, mais d'un air si profondément stupéfait et si complètement bête que tout le monde accueillit leur apparition sur le plancher des vaches par un de ces rires homériques qui faisaient autrefois trembler tout l'Olympe...

Ce jour là sept caravanes passèrent le fleuve, qui (j'oubliais de le dire) forme ici la limite entre l'Ouzigoua et l'Ousagara.

Elles venaient toutes de la côte, chargées de cotonnades et de marchandises diverses. Du matin au soir, le pont fut encombré. Impossible d'avoir la fièvre avec un spectacle semblable ! Le P. Supérieur et moi, assis à l'ombre sur l'autre bord (car le cours de la Mkata est couvert d'arbres magnifiques), nous ne pouvions nous rassasier de regarder tous ces grands Wanyamwézi arrivant stupéfaits en face d'un pont submergé, qu'il fallait passer avec une charge de 70 livres sur le dos. Ils s'arrêtaient involontairement, interdits, et cela ressemblait aux ombres, attendant sur les rives du Styx la barque de Caron. L'un d'eux, entre autres, eut le privilège d'exciter une hilarité générale. Grand, fort et suffisamment simple, il s'avança d'abord avec une sorte



Le pont submergé.

d'intrépidité inconsciente qui fit bon effet. Puis, tout à coup se ravisant, il s'accroupit au milieu du pont, sa charge sur le dos, regardant dans le vide, silencieux, la bouche ouverte comme un poisson mort. On lui criait d'avancer, de reculer, de se décider à quelque chose. Inutile ! il n'entendait rien, il ne voyait rien. A la fin, il prit un parti, et, craignant l'eau, il se laissa tomber dedans... De suite après, on le vit reparaître sur des branches d'arbres que le fleuve emportait, serrant sa charge dans ses bras comme une mère, en pareille circonstance, serrerait son enfant : on le repêcha plus mort que vif. Mais enfin, il avait passé !

Peu après, un autre laissa tomber son fusil, et comme le courant était assez rapide, comme d'ailleurs les crocodiles pouvaient être par là, personne n'osait aller le chercher lorsqu'une femme se présenta. En un clin d'œil, l'amazone africaine fut au fond du fleuve, et quelques secondes après elle rapportait le fusil d'un air calme et capable qui lui valut les applaudissements de toute l'assistance.

Nous reçûmes de Kikongo, chef de l'endroit, une case convenable pour y passer la nuit. Nous en trouvâmes les murs tapissés de grandes peaux de buffles et de lions, qui disaient assez que le pays comptait plus d'un de ces habitants. Du reste, à en juger par les traces nombreuses qui se voient partout, le roi des animaux doit se croire ici tout à fait chez lui. Dans le fleuve, il y a aussi quelques hippopotames, et, sur les arbres superbes qui ombragent son cours, des bandes de singes s'amusent à se balancer, à se poursuivre, à se mordre et à se voler.

Le soir, une autre caravane arriva de l'intérieur, nombreuse, chargée d'ivoire et accompagnée d'une quantité considérable de perroquets, qui, les ailes coupées, erraient en liberté à travers le camp.

Les porteurs avaient jeté négligemment leurs dents d'éléphants près du village, et, à la tombée de la nuit, quand les feux furent allumés de tous côtés, quand chacun se mit à faire la cuisine et que, les foyers improvisés, la fumée

monta blanche et libre, nous eûmes sous ce ciel calme, élégamment découpé par quelques palmiers, un spectacle tout africain, intéressant, magnifique...

Nous avions de bonne heure fraternisé avec tout ce monde, et pour comble de faveur, un barde mnyamwezi,

« Que son astre en naissant avait formé poëte, »

Se sentit tout à coup inspiré à la vue des Blancs et, se promenant de long en large devant la porte de la case où nous étions assis, il chanta :

Ela! Mirambo! Mirambo (1)!
Les fils de l'Ounyamwézi se sont levés. Ils ont mis sur leurs épaules une dent d'éléphant. Ils ont pris leurs pipes et leurs calebasses, leurs arcs et leurs flèches, et ils ont dit: Marchons! Mirambo!..

Ela! Mirambo! Mirambo!
A la côte! à la côte! — C'est l'Arabe qui donne l'étoffe et les perles. Nous aurons des poules en route, et du mtama, et du maïs, et des concombres; nous aurons quelque chose à nous mettre dans le ventre! Mirambo!

Ela! Mirambo! Mirambo!
Le Kirangozi a pris son casque de plumes. Les Wanyambara ont pris leurs manteaux rouges. Les Waganga ont de puissants dawa, les Waganga nous ont bien conduits. Oh! le Pori de la Mkata! le Pori de la Mkata! Mirambo!...

Ela! Mirambo! Mirambo!
Arrivé au Pori de la Mkata, j'ai vu les Blancs. J'ai vu le grand Maître, j'ai vu le petit Maître. Le grand Maître est vieux, mais il est fort. Sa barbe est longue. C'est le père du petit maître... Voilà qu'il vient, parce que tu chantes bien! Leurs cheveux sont comme le crin qui pend à la queue du buffle! Mirambo ...

Ela! Mirambo! Mirambo!
Les Blancs viennent de la côte. J'ai vu autrefois leur maison, une maison en pierres! Ils ont des remèdes pour les malades, ils parlent à tout le monde, ils disent des choses que nous ne savons pas. Leur pays est loin d'ici, loin, loin. Pour y passer, il faut aller sur un navire qui fume. Mirambo!

(1) *Mirambo* est le roi actuel de l'Ounyamwézi, très guerrier et très coquin, partant très populaire.

Ela ! Mirambo ! Mirambo !

On met au navire du charbon dans le corps ; il s'en nourrit et il marche ! Poupoupou, poupoupou, poupoupou.... Ce charbon lui donne du cœur, poupoupou.... Ils ont de l'esprit, les Blancs, ils sont riches, ils ont deux ou trois habits l'un sur l'autre, une coiffure tout à fait drôle, et les jambes cachées dans des peaux de bête. Mirambo !...

Éla ! Mirambo ! Mirambo !

Et maintenant, voici ce que je dis, et après j'aurai fini. Je dis : les Blancs ont la main large, les Blancs ont le cœur bon. Pour moi, ma langue est sèche, et mon ventre vide ! Ah ! qui me remplira le ventre et me rafraîchira la langue ? Mirambo !

Ela ! Mirambo ! Mirambo !....

Le lendemain, par un temps légèrement couvert, à travers un désert peuplé de palmyras (*borassus flabelliformis*) et habité par des bandes de pintades, nous arrivâmes à Kobéringa.

En entrant dans le village, nous fûmes agréablement surpris de voir une tente dressée au milieu des cases. C'était celle de M. Bloyet, qui était venu à notre rencontre. En ce moment, il était à la chasse, mais il ne tarda pas à rentrer, et ce fut, de part et d'autre, un véritable bonheur que de se revoir. On parla, on s'amusa, on se promena, on fit la cuisine, une excellente journée !

Le Kobéringa est un bras du Mkondogwa ou Wamé, qui donne son nom à tous les villages bâtis sur son cours. A cette époque l'eau ne coulait plus ; seuls, les bas fonds de son lit étaient remplis, et les Indigènes allaient y prendre le poisson, soit avec la main, soit en lui jetant des narcotiques qui l'étourdissaient.

On se sert ordinairement pour cette pêche de téphrosies et d'euphorbiacées. Cette manière de pêcher est connue de toute l'Afrique : Livingstone et Schweinfurth la signalent pareillement. A la côte elle est aussi très commune.

Mais veut-on savoir pourquoi le Kobéringa ne coulait plus ! Il est bon de l'indiquer pour se faire une idée de la liberté qu'on se donne ici, où l'on est si loin des grandes

pêches ! Donc, les Indigènes d'un village supérieur, ayant eu l'idée de se régaler de poissons, avaient simplement fait d'énormes barrages dans la rivière, sans se préoccuper du manque d'eau dont leurs voisins pourraient avoir à souffrir. Cela durait depuis deux mois et devait se perpétuer jusqu'à ce que le poisson fît tout à fait défaut...

Le désert a cessé. Les cultures sont assez belles et le lit du Kobéringa est ombragé d'arbres magnifiques, d'où pendent des lianes sans nombre. Là, les singes se sentent vraiment chez eux. On en trouve des armées entières : petits, lestes, grimaciers, criards, quand ils s'abattent sur un champ de maïs, c'est un vrai désastre.

De Kobéringa à Kondoa, nous n'avons pas plus de six heures de marche.

L'étape est d'ailleurs très intéressante. A travers une campagne verte et fertile, couverte de grandes herbes et de grands arbres, parmi lesquels nous distinguons des ébéniers énormes, nous suivons avec M. Bloyet la route ordinaire des caravanes. Le gibier se montre, nombreux et varié : ce sont des antilopes surtout, des girafes, de grands singes, qui se sauvent devant nous comme des écoliers pris en flagrant délit de maraudage dans le jardin du collège. La plupart sont des cynocéphales, mais nous apercevons aussi quelques *béga* (colobes à camail).

A l'ouest, une chaîne de hautes collines ferme l'horizon.

Beaucoup de villages ! Voici d'abord celui de Kingo-Mkoubwa, le frère aîné du chef de Mrogoro ; c'est un jeune homme de trente ans, petit, affable, et vraiment distingué dans ses manières. Kingo nous reçut très bien. Il a un beau village fortifié d'une palissade et à l'intérieur duquel un grand nombre d'enfants s'amusent gaiement. Beaucoup de bœufs et de vaches, des chèvres, des moutons.

Plus loin, c'est *Mkotchéni (au palmier)*, ainsi nommé parce qu'un palmier s'élève au milieu. Plus loin encore, d'autres villages apparaissent. Ce pays est très peuplé.

Ici, nous sommes à la limite des Etats de Simba-Mwéné. Le village de Farhani dépend d'elle encore, ainsi que celui

de Boudéwa. Mais plus loin, au-delà de la Longa, nous arrivons dans la partie de l'Ousagara restée indépendante, sous la suzeraineté de ses anciens chefs.

La Longa est une charmante rivière qui va se jeter dans la Mkondogwa.

Voici maintenant le pori encore, au-delà d'un baobab énorme, dans l'intérieur duquel une famille entière pourrait élire domicile ; voici enfin la station française, voici Kondoa !

XXII

L'Europe en Afrique. — La station française a Kondoa. — La population. — Le sol, les arbres et les animaux.

L'Europe, depuis quelques années, s'est enfin tournée vers l'Afrique. Est-ce un sentiment de pitié qui détermine ce mouvement, un instant de commisération pour une race si longtemps délaissée? Est-ce l'amour de la science poussant vers l'inconnu? Est-ce l'ambition d'étendre ses frontières au loin dans un pays qui ne saura pas résister? Est-ce enfin l'intérêt matériel et commercial qui cherche de nouveaux débouchés pour écouler les produits industriels et qui veut à tout prix créer des besoins aux races primitives qui n'en ont pas ? Il ne serait peut-être pas difficile, en interrogeant les faits, de trouver que les mobiles de ce zèle extraordinaire sont moins désintéressés que les prospectus ne le disent ; mais cet examen de conscience dans l'âme des gouvernements européens étant inutile, il suffit de constater qu'un mouvement sérieux porte l'Europe vers l'Afrique, et de ce mouvement il faut se réjouir.....

Lors donc, qu'à la suite des voyages de Livingstone, de Cameron, de Stanley, etc., on eut appris que cet immense continent n'est pas tout entier un désert de sable, qu'une végétation splendide orne ce pays longtemps inconnu, que des populations nombreuses et hospitalières l'habitent, il se forma diverses sociétés pour l'exploration et l'exploitation plus complète du « Continent mystérieux. » L'une de ces Sociétés fut l'*Association internationale africaine*, établie à Bruxelles sous le patronage et la présidence de S. M. le Roi des Belges. L'Association se proposait de faire



LA STATION FRANÇAISE DE KONDOA

appel à toutes les nations européennes, pour fonder à l'intérieur de l'Afrique des stations scientifiques et hospitalières destinées à étudier le pays, à recevoir les voyageurs, à ouvrir des voies commerciales.

L'une de ces stations (section française) fut établie à Kondoa, et c'est M. Bloyet qui a été mis à la tête de ce poste avancé de la civilisation.

Dès son arrivée en Afrique, en 1879, M. Bloyet s'est trouvé en rapport avec la Mission, et les mutuels services, que nous nous sommes rendus depuis lors, n'ont fait que développer la rapide affection des premiers jours.

Placé tout d'un coup en face de difficultés sérieuses, il a fallu à l'explorateur français, pour réussir comme il a réussi, toute l'énergie, toute la force de résistance et tout le savoir-faire dont les marins et les Bretons sont ordinairement doués. Il est facile en effet de prendre un homme capable d'observations scientifiques et de l'envoyer n'importe où avec ce mandat : « Trouvez-nous des pays nouveaux, des insectes, des poissons, des reptiles, des oiseaux, des quadrupèdes, des quadrumanes et des bimanes; trouvez-nous des montagnes et des fleuves, des forêts et des mines d'or. » Cette mission est facile à donner; mais il est moins facile de l'exécuter. D'abord il faut vivre, et, en Afrique, ce n'est pas une petite affaire. Ensuite il faut pouvoir se mettre en relations avec les indigènes; il faut arriver à connaître le pays, et, dans ce pays connu, on ne peut trouver que ce qu'il y a.

M. Bloyet a triomphé de tout, des contre-temps, des hostilités et des fièvres; et, après trois années de travail, il est aujourd'hui bien établi dans l'Ousagara à 60 lieues de la côte environ. Sa femme l'a suivi.

Il serait à désirer que tous les Européens, qui pénètrent en Afrique, se fussent attirés la sympathie des indigènes comme ces deux Français. Depuis qu'ils sont là, plus de vingt petits villages se sont formés autour d'eux. C'est la confiance qui attire ces pauvres noirs :

« Nous n'avons rien à craindre, disent-ils, de ces Blancs de la tribu des Français. Ils ont des fusils, et ils nous défendront. »

Le même mouvement se fait autour de nos missions.

M. et Mme Bloyet habitent une maison très convenable en briques sèches, comprenant quatre grandes pièces. Une case, à côté, sert de cuisine, et, plus loin, s'élèvent des appartements pour les domestiques, des étables et des magasins. C'est tout un petit village entouré d'une palissade légère, propre, gai, noyé dans la lumière et le grand air.

Près de là, à l'ouest, coule le Mkondogwa, dont le mot *Kondoa* n'est qu'une contraction. Il se partage en trois bras principaux; l'un d'eux passe à l'ombre des roseaux qui bordent ses rives, à cinq minutes de la station.

Au nord, paraît le *Nyangara.* C'est ici le sommet le plus élevé d'une chaîne de montagnes qui ferme la vallée du Mkondogwa. La station est à 420 mètres d'altitude environ.

Par ailleurs, le pays est plat, fertile et bien cultivé, peuplé d'un très grand nombre de villages. Sur cette route, ce point est assurément depuis la côte celui qui nourrit le plus d'habitants.

Tous ne sont pas indigènes, tous ne sont pas *Wasagara.*

On y trouve un certain nombre de *Wangwana* (1), venus de la côte et retenus ici par la fertilité des terres. A leur tête est un gentleman arabe, *Bwana Séfou,* qui fait le commerce de l'ivoire et des plumes d'autruche. *Mwényé Mbogo* est un autre *mswahili* (2), qui, près de là, voulait aussi faire fortune; mais il exerce si largement l'hospitalité à l'égard de tous ses vieux amis, de ses voisins, de ses oncles, de ses tantes, de ses arrière-neveux, de ses grands-cousins et de ses petits-cousins que son village est toujours plein de visiteurs qui le grugent. Depuis longtemps, il ne vit plus que d'emprunts et de sentiments. M. Bloyet

(1) Wangwana, hommes libres de la côte.
(2) Mswahili, homme de la côte du Swahil.

lui prodigue les bons conseils : Mwényé Mbogo le remercie et continue. Son cœur le perdra !

A côté de ces Wangwana, figurent plusieurs villages de *Makoa*, venus jusque des bords du Zambèze chercher ici la tranquillité et la liberté. Leur pays était perpétuellement ravagé par les chasseurs d'esclaves. Ils l'ont quitté.

Depuis quelque temps, d'autres noirs émigrent aussi dans cette vallée; ils viennent des bords du *Victoria Nyanza*.

Tous ces peuples sont bons, hospitaliers, bien disposés à l'égard des étrangers et surtout des Français; mais, comme partout, les pratiques superstitieuses les tuent. Il leur faudrait des missionnaires : ils en auront.

La vallée du Mkondogwa est formée d'un terrain d'alluvion reposant sur un conglomérat ferrugineux et fermée des deux côtés par des chaînes de montagnes pittoresques et boisées. Sur ces hauteurs, l'eau est rare : tout s'en va dans le fleuve ou s'infiltre dans le sous-sol ; dans ces pori desséchés, des puits artésiens donneraient sans doute de bons résultats.

Si habité et si cultivé que soit le pays, cependant il reste encore des espaces libres, occupés par des forêts magnifiques. Nous y faisions souvent d'interminables promenades le long de petits sentiers pratiqués par les indigènes ou par les bêtes sauvages et à l'ombre de superbes dômes de verdure, admirant des arbres gigantesques, nous perdant dans des fouillis de lianes de toute espèce et de toute couleur, de toute forme et det oute dimension, marchant toujours et ne nous lassant jamais. Plusieurs de ces lianes donnent du caoutchouc, quelques-unes en quantité considérable.

Dans le pori, que le feu balaie tous les ans, les grandes herbes croissent en pleine liberté à l'ombre des arbres plus espacés et moins grands. Là, comme sur tout notre parcours à peu près, nous trouvions des mimosas, des acacias, des ficus, des tamariniers, des ébéniers, beaucoup d'arbres que je ne connais point.

Un baobab, à 1/2 heure de la station, a atteint des proportions immenses. Son tronc est ouvert, et une famille pourrait y loger à l'aise. Cet arbre singulier est, dans le règne végétal, ce que sont, dans le règne animal, l'éléphant et l'hippopotame: il en a la grosseur étonnante, les formes lourdes, l'aspect écrasant. Son accroissement est lent: ce qui a fait dire au naturaliste français Adanson, que « le baobab, contemporain du déluge, serait le plus ancien des monuments vivants que puisse fournir l'histoire du globe terrestre. » Au reste, d'une vitalité extraordinaire, le baobab aurait pu affronter sans en souffrir la catastrophe qui engloutit tant d'êtres vivants.

Les fibres de son écorce donnent une corde très solide que les indigènes emploient surtout pour leurs filets de chasse; son fruit, connu sous le nom de *pain de singe,* renferme un grand nombre de graines entourées d'une chair spongieuse. Les noirs du Zanguebar ne mangent pas ce fruit, mais ils en emploient la coque qu'ils emmanchent à un long bâton pour puiser l'eau au fond de leurs citernes.

Dans les cours d'eau, on trouve beaucoup de poissons, des mulets, par exemple, *(mugil africanus)* et des *kambari (glanis siluris).*

Ces silures sont des poissons à grosse tête, sans écailles et barbus, ils vivent dans la vase, et les noirs croient qu'ils s'en nourrissent. Un jour, comme je donnais à un de nos porteurs des hameçons en l'invitant à une partie de pêche, à la ligne:

« — Où est l'appât, me dit-il?

« — Nous prendrons des sauterelles.

« — Impossible, fit-il, en riant de mon ignorance, ces bêtes là ne mangent que de la boue..... »

Erreur! ces bêtes là mangent de l'herbe.

Dans les endroits où l'eau ne séjourne qu'à la saison des pluies, on trouve même des espèces de poissons à pattes qui vivent ainsi hors de l'eau pendant longtemps, blottis



LE BAOBAB.

dans de la vase plus ou moins desséchée et conservant de l'eau dans leurs têtes.

Les insectes ne semblent pas très variés. Mais on trouve des tortues, des serpents, des oiseaux intéressants, des singes, des antilopes, des gazelles, des buffles. Les Makoa de ce pays sont les chasseurs les plus renommés. Ils s'attaquent à tout, à l'éléphant, au lion, au léopard ; mais, s'ils tuent quelque chose, ils ne gardent presque rien pour eux : la meilleure partie revient au chef du village qui distribue le gibier suivant sa fantaisie. Ces chasseurs venaient souvent à la maison : l'un d'eux y apporta un soir une tête de buffle énorme. En face d'un pareil adversaire, l'homme avait dû déployer une intrépidité étonnante.

XXIII

La fièvre. — Une chasse imprudente dans le champ de la médecine. — Un peu d'hygiène pratique.

Arrivés à Kondoa le 12 janvier, nous ne devions en repartir que le 31.

Ce fut la fièvre qui nous arrêta.

Une après-midi, je m'en allais, comme d'habitude, visiter les alentours. Il y avait là une plaine défrichée, nue, prête à recevoir la semence, sèche comme de l'amadou et surchauffée par un soleil de feu qui règnait en maître dans un ciel clair et profond. Pas un nuage, pas une ombre. Au milieu de la plaine cependant, un grand ficus se dressait encore, couvert de fruits mûrs et hanté par des bandes de tourterelles et de pigeons verts. Je m'arrêtai quelque temps pour regarder : ce fut alors que la réverbération des rayons solaires me frappa.

Je rentrai. Le soir, un violent mal de tête me prit, la fièvre se mit de la partie, une fièvre opiniâtre, acharnée, intraitable. Le P. supérieur et M. Bloyet firent appel à toutes leurs connaissances médicales, mais les médicaments n'agissaient pas.

On fut inquiet, presque effrayé...

Pour moi, je me levais encore pour faire bonne figure ; mais je voyais les idées sortir de ma tête et se répandre au dehors comme une vapeur d'encens. Immobile et n'entendant pas bien ce qu'on me disait, je répondais tout haut aux questions que je me faisais tout bas. Ces drôleries faisaient rire, et ces rires me rappelaient à moi-même.



LE CHASSEUR DE BUFFLES

Chose singulière ! on oublie alors les jours de la semaine, le monde, ceux qui vous entourent, on oublie son nom ! D'autres fois, quand le mal était plus fort, je me sentais dédoublé : c'est l'un des effets de ces fièvres d'Afrique. On voit près de soi quelqu'un qui vous suit, qui s'attache à vous, qui vous agace. Cameron dit que, dans ces moments là, il se voyait deux têtes, et Odillon, l'un de ses compagnons, voulant un jour se débarrasser de ce fantôme, prit son revolver et tira : le malheureux tira sur lui !

Pour moi j'avais souvent un *alter ego* qui se tenait là tout près, et je murmurais machinalement comme le poète :

« Sur ma couche est venu s'asseoir
« Un malheureux vêtu de noir,
« Qui me ressemble comme un frère. »

D'autres fois encore, c'étaient des figures si étranges, si laides, si mobiles et si vivantes, des caricatures si admirablement réussies, que cela faisait rire, quand cela ne faisait pas trembler.

Cependant, ce n'était pas tout à fait le délire. J'avais conscience de ce qui se passait, et il y aurait eu là un sujet d'études psychologiques vraiment intéressant, si les douleurs de tête avaient été moindres et si l'heureuse issue de la maladie eût été prévue d'une manière certaine.

Enfin, les médecins travaillant, les remèdes opérant, la nature se réveillant, et la Providence guérissant, le malade se trouva dispos. Il était, de plus, averti qu'il n'est pas bon, dans une grande plaine couverte de soleil, d'aller regarder manger les pigeons verts !...

C'est aussi une grave imprudence, dans un écrit qu'un médecin pourrait lire, de s'aventurer à travers les théories de la fièvre, quand aucune Académie ne vous a jugé digne d'entrer dans le « *docte Corps.* »

Si profane que l'on soit, néanmoins, on peut être admis, sans doute, à dire ce que l'on a éprouvé, à le dire tout

bonnement, tout simplement et en oubliant, autant que possible, les termes nés du grec.

Ici donc, il n'est pas question évidemment des fièvres symptomatiques qui ne sont que la conséquence d'une autre maladie bien définie. Il s'agit des fièvres paludéennes qui, seules, constituent la maladie elle-même.

Que, par exemple, un Européen arrive en Afrique, brillant de santé et plein d'espérances, il séjourne quelque temps sur les côtes, il court à travers les marais, il dort près du sol, et, pendant plusieurs jours, il se porte bien. Content de son expédition et de sa valeur, il rentre dans un pays très sain, et le voilà pris ! Ce sont des malaises, des baillements, des courbatures ; bientôt un frisson le saisit, lui fait tirer les membres, le fait claquer des dents ; des maux de tête s'emparent de lui, une vive chaleur l'envahit, le délire le prend. C'est la fièvre. Puis, peu à peu, la transpiration s'établit, les douleurs encéphaliques se calment, et l'accès est fini. Mais, si le mal n'est pas enrayé, il revient pour céder encore, et pour reparaître ensuite, toujours plus fort, souvent mortel.

Que si, dès le principe, on provoque une transpiration abondante, si après on donne des purgatifs, des vomitifs, si, quatre heures avant le moment où le premier accès s'est déclaré, on fait prendre une dose de sulfate de quinine, c'est bien; la fièvre, si elle n'a pas une gravité particulière, ne reviendra point. Mais plus tard, le huitième jour, peut-être le quinzième, elle reparaîtra, plus ou moins bénigne, pour revenir encore huit jours après, et toujours ainsi, jusqu'à ce que l'organisme soit entièrement débarrassé de cet empoisonnement miasmatique ; car c'en est un.

Or, cette marche de la fièvre ne semble-t-elle pas montrer qu'il y a dans les organes ensemencement, reproduction, multiplication d'un ferment quelconque, végétal ou animal ?

Ce ferment, il est d'ailleurs facile de le recueillir en soi. Le procédé le plus favorable est de se fixer près des marais, de voyager à travers, d'habiter à l'embouchure des

fleuves où l'eau douce se mêle à l'eau salée et où les plantes ne peuvent vivre, de s'établir sur un terrain dont la couche supérieure, sablonneuse et facilement perméable, laisse s'échapper les miasmes que dégagent les eaux du sous-sol, de dormir par terre, dans une case dont le pavé n'est pas battu, dans le lit d'un torrent desséché.

Tous ces procédés sont les meilleurs pour récolter les miasmes ; on les respire, on les emmagasine, on les cultive. Ainsi recueillis, on peut les porter pendant quelque temps sans en souffrir. Certaines organisations mêmes sont beaucoup moins sujettes que d'autres à la fièvre. Ce sont généralement celles qui souffrent d'une autre maladie, d'une maladie de foie par exemple. C'est cette affection que le voyageur Schweinfurth, en particulier, croit devoir attribuer le privilège d'avoir été constamment exempt de la fièvre dans la vallée du Nil. Les indigènes ayant un acclimatement de plusieurs générations sont aussi moins souvent et moins gravement malades que les étrangers.

Ainsi portés à l'intérieur, les ferments se développent, se multiplient, s'agitent et causent à l'organisme cette perturbation qui constitue la *fièvre*. La transpiration répand au dehors les principes nuisibles, pendant que la quinine tue les ferments ou en neutralise les effets, et que d'autres agents médicamentaux, purgatifs et vomitifs, débarrassent l'estomac et les intestins de la bile surabondamment secrétée par le foie et partout répandue.

Cependant, il est difficile que cette médication ait entièrement débarrassé le système infesté. Aussi les ferments se multiplient de nouveau, et, parvenus à un développement suffisant, ils déterminent, au bout d'une période fixe, les phénomènes déjà décrits. Voilà pourquoi la fièvre revient.

On a remarqué que, dans le cours d'un voyage, et sous la surexcitation de la marche en avant, on est beaucoup moins sujet à la fièvre. Mais, qu'on se repose quelques jours, qu'on s'abandonne au *far niente*, et l'on est pris.

Souvent aussi les ferments peuvent rester endormis,

pour ainsi dire, et sans causer aucun trouble notable. Pour les réveiller et déterminer la fièvre, il suffit alors d'une fatigue exceptionnelle, d'un travail excessif, d'un refroidissement subit et sensible, d'une grande perturbation, d'un excès quelconque. C'est pourquoi, en Afrique, on recommande un travail continu et modéré, une constitution pas trop bilieuse, une bonne humeur perpétuelle.

Malgré tout néanmoins, on est bien obligé, ne fût-ce qu'en passant, de respirer l'air de certains pays marécageux et malsains. Peut-être alors une médication constante et bien entendue, de la quinine prise tous les jours en certaine quantité, du quinium, de la quinoïdine, arriverait au moins à prévenir les accès dangereux.

C'est la nuit surtout que les miasmes s'élèvent, et les plus lourds sont les plus nuisibles. Aussi est-ce une bonne précaution, en voyage, d'avoir un lit de camp un peu élevé, plutôt à l'abri d'une varangue ou sous une tente ouverte que dans une case dont le pavé n'est pas battu, et qui serait hermétiquement fermée ; une bonne précaution encore de dormir toujours sous la moustiquaire dont les fines mailles retiennent le plus gros des miasmes au passage ; une bonne précaution de ne point conserver les pieds mouillés, de ne point aller dans les herbes chargées de rosée, d'éviter les marais ; une bonne précaution, enfin, de porter gaiement ses peines dans une conscience en paix.



Campement d'une caravane.

XXIV

En route pour Mwéné-Sagara. — Histoire de six chariots et de quatre-vingt bœufs. — La vallée de Mkondagne. — Le vieux chef Rehennéko et son étang. — De la grêle.

Le 26 janvier de bon matin, la fièvre ne paraissant plus, nous nous mîmes en route pour le village de Mwényé-Sagara. M. Bloyet, qui connaissait le vieux chef, nous accompagnait.

L'étape est longue, mais agréable. En quittant la station française, le sentier va d'abord tout droit de l'est à l'ouest, laissant à gauche le village important de Mboumi, la souveraine du pays, et traversant l'autre village populeux et défendu par une énorme estacade du vieux chef *Mwényé Toupa* (*le Seigneur de la Bouteille*, ou, comme on disait jadis, M. le Bouteillier).

Marchant toujours, on arrive au Mkondogwa, et là, tournant droit au nord, on suit constamment le cours de la rivière qu'on passe à gué au-delà de Réhennéko et presque en face de Kiora.

Kiora est un petit village assis sur une hauteur. Nous y trouvons le reste d'une expédition anglaise : six chariots encore bien conservés.

Il y a cinq ou six ans, les missionnaires anglais, voulant pénétrer à l'intérieur, crurent n'avoir rien de mieux à faire que de procéder ici comme au Cap, et, sous la direction du R. Price, ils organisèrent à Sadani, au nord de Bagamoyo, un convoi composé de chariots solides, sur lesquels ils char-

gèrent leurs marchandises et auxquels furent attelées de nombreuses paires de bœufs. Les bœufs n'étaient pas domptés, et les dompter n'était pas chose facile. Ensuite, il n'y avait point de route, et, chaque jour, il fallait employer un grand nombre d'hommes pour frayer, devant l'attelage suant et fumant, les chemins nécessaires. Puis, les Noirs, ne comprenant rien à ce manège, se fatiguaient vite, plus indociles encore que leurs bêtes. Les bœufs marchaient cependant, mais avec quelle lenteur on avançait ! Souvent, arrivé sur une colline, le convoi roulait dans la vallée d'où il était monté ; tout était à recommencer. D'autres fois, on se trouvait pris dans les broussailles ; ailleurs on se perdait dans les marais. Puis, comment passer les torrents, les rivières et les fleuves ? La tsé-tsé piquait les bœufs et les piquait à mort ; les Noirs, de leur côté, prenant ces pauvres bêtes comme un régal qui leur était offert, s'en allaient la nuit leur couper les jarrets !... A la fin, on s'aperçut de cette cruelle manœuvre, et on ne leur donna plus la viande des bœufs qui mouraient.

Mais cette privation étant évidemment une punition trop faible pour leur faute, un Européen imagina, quand il avait à se plaindre de ses hommes, de les attacher tous les uns derrière les autres, au moyen d'une corde solide, entre deux chariots suffisamment distants. A chacun il remettait un bâton, puis, s'armant lui-même d'un solide gourdin, il inspectait les rangs comme un capitaine.

« Attention ! Armes au bras ! »

Et tout à coup il frappait sur le dernier de la bande en disant :

« Tiens ; frappe sur l'autre ! »

L'autre en effet frappait sur l'autre, et l'autre sur l'autre, et l'autre sur l'autre, jusqu'au bout. C'était une pluie, une averse, une grêle, une tempête de coups de bâtons!

Enfin, tous les bœufs disparurent, mais les chariots restèrent. Il y en a deux chez Farhani, un peu avant Kondoa, et six à Kiora. Les Indigènes n'y ont pas touché ! C'est à

peine si les enfants se permettent d'aller jouer à cache-cache dans ces grandes boîtes des Blancs et si les ménagères osent parfois étendre leur linge sur ces grosses roues de fer.

Le Mkondogwa, qui porte plus loin le nom de Mkata et enfin celui de Wamé, prend sa source au nord de l'Ousagara. Coulant d'abord vers l'ouest, il tourne ensuite au sud, se dirige un peu vers l'est, remonte au nord et reprend, au pied du Ngourou, la route de l'est qu'il ne quitte plus jusqu'à son embouchure. Il se jette dans la mer près de Sadani, au nord de Bagamoyo et en face de Zanzibar. Ses principaux affluents sont à gauche, le Roufouki et le Sima dont nous devions explorer les vallées, le Kimé qui n'est qu'un torrent, la rivière importante de Roudéwa, jusqu'où s'étend le pouvoir suzerain de notre vieille amie Simba-Mwéné, puis le Walé qui descend du Ngourou, le Mkindou et le Kouloula ; à droite il ne reçoit que le Ndouhou, au-dessous de Mwényé Sagara, et quelques cours d'eau sans importance.

De la station française au village de Mwényé-Sagara et au-dessus, le fleuve coule entre deux chaînes parallèles de montagnes boisées, plus ou moins hautes et coupées de gorges intéressantes. Malheureusement l'eau y est rare.

D'un côté, à l'est, s'étend le Kagourou, de l'autre l'Oukoutou.

Cette vallée du Mkondogwa est très belle, peuplée de nombreux villages, cultivée, fertile ; quand on arrive sur une hauteur, on a sur le fleuve une vue superbe.

Il coule lentement sur un terrain noir semé de quelques rochers de quartz, tantôt resserré entre deux berges assez hautes, le plus souvent étendant une large nappe d'eau sur un lit peu profond, presque partout orné d'îlots pittoresques où poussent surtout les roseaux et les mimosas. Les bords sont ombragés de grands arbres penchés sur l'eau ; çà et là des étangs, que le fleuve abandonne dans la saison sèche, sont comme des rivières où les poissons fourmillent. Ici encore, nous trouvons les figuiers sauvages, les gom-

miers épineux, les tamariniers, les platanes, et un genre de palmier très élégant et très curieux que les indigènes appellent le mwoumo. Des troupeaux de vaches, des chèvres magnifiques, des moutons à grosse queue, disparaissent dans les pâturages inondés de soleil, et tout cela donne à ce pays un air de prospérité qui réjouit.

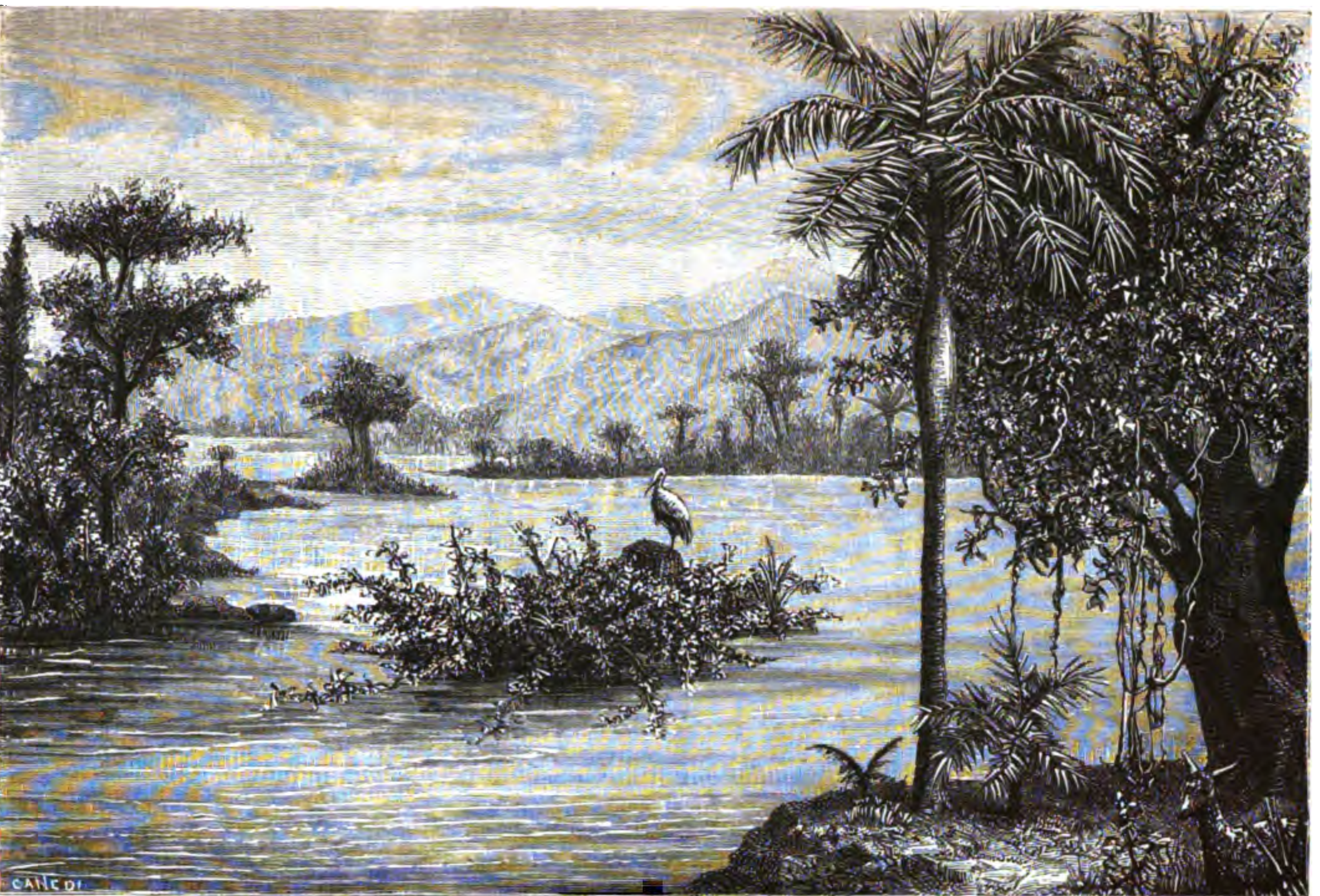
Longeant toujours le Mkondogwa, nous arrivons bientôt, avec un soleil torride sur la tête, au village du vieux Mwenyé-Sagara. C'est le titre du chef de la tribu des Wasagara.

Le village est grand ouvert et tranquillement assis dans une plaine. Il est à cinq minutes du fleuve, et au pied des montagnes.

Nous nous dirigeons tout droit vers une case qu'on nous désigne comme le refuge ordinaire des étrangers. Mais en ce moment, ce n'étaient pas précisément des étrangers qui y prenaient le frais, c'était un troupeau de vaches; de plus, ces *dames* s'étaient conduites en ce palais presque royal absolument comme chez elles, et il eût fallu le courage d'un Hercule pour faire passer un fleuve dans ces autres écuries d'Augias. M. Bloyet y renonce le premier, et nous dormons sous la tente.

Bientôt, deux hommes de la côte qui étaient là depuis longtemps et qui faisaient un peu les fonctions de ministres, vinrent nous présenter leurs hommages. Mwényé-Sagara parut lui-même ensuite, portant son petit siége d'ébène sur lequel il s'assit. La réception fut bonne, l'amitié conclue, les cadeaux échangés. Toute facilité fut laissée de visiter le pays, et des instances furent faites pour y déterminer notre établissement définitif.

Mwényé-Sagara est vieux, très vieux, presque centenaire. Grand, robuste, la tête tombant un peu sur sa vaste poitrine velue, il fixa constamment sur nous un regard immobile et bienveillant ; mais il fut difficile de se faire comprendre, difficile de lui arracher d'autres paroles que des *oui* ou des *non*.



Cours du Mkondogwa.

Le pauvre vieux a évidemment repris le chemin de l'enfance, et on ne peut songer à traiter rien de sérieux avec lui. On lui demanda s'il connaissait Zanzibar :

« Oui », dit-il.

Et il se mit à sourire. Ce sourire disait beaucoup à qui savait le comprendre. Dans le vieux temps, le bonhomme avait été enfermé pendant trois ans dans le fort de Zanzibar, pour avoir coupé la tête à deux marchands arabes.

Il eut donc des jours de force et de puissance, et sa robuste charpente dut le rendre insensible à la fatigue. Aujourd'hui, hélas ! le voilà bien calme,

« Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse ! »

Pour l'ordinaire, on le trouve devant sa case, réchauffant ses grands vieux membres au soleil, et couvrant d'un pagne usé son ventre plissé comme un parchemin. Il a de beaux troupeaux de vaches, des chèvres et des moutons, des poules, du mtama, du maïs ; et avec toutes ces richesses, il meurt presque de faim ; car ses enfants sont dispersés au loin, et ses sujets, tout en lui restant soumis, l'abandonnent. Sa nièce est mariée à Kiloza, près de Réhennéko, et c'est elle qui doit lui succéder ; car, dans l'Ousagara, comme en plusieurs autres tribus africaines, comme dans l'antique Egypte, la succession est assurée non pas aux enfants du chef, mais aux enfants de sa sœur aînée.

Nous restâmes là quatre jours, et, après avoir étudié le pays assez loin, nous partîmes, convaincus que les environs de Kondoa fourniraient un emplacement plus favorable pour l'établissement de la mission future. Kondoa est un centre important, d'où l'on pourrait au reste rayonner aisément dans toute cette vallée populeuse et fertile.

En revenant, nous avions résolu de nous arrêter à Réhennéko pour visiter les alentours et surtout l'étang qui s'y trouve. Cette pièce d'eau remarquable dort au-dessous du village et au fond d'une vallée ; il faut au moins trois quarts d'heure pour en faire le tour. On dit que des hippopotames

l'habitent. Nous n'en vîmes point, mais des crocodiles se tenaient à fleur d'eau, immobiles et, de loin, ressemblant à d'énormes troncs d'arbres. M. Bloyet les fit rentrer dans le fond de leur demeure en leur envoyant quelques balles. De nombreux poissons passaient sous nos yeux, faisant briller leurs écailles à reflets argentés à travers l'eau tout ensoleillée ; sur les arbres voisins des aigles pêcheurs à tête blanche et au plumage rougeâtre guettaient leur proie ; des canards se cachaient dans les herbes ; et, s'avançant légèrement sur les larges feuilles de nénuphars, des oiseaux aquatiques, aux pattes déliées, nous regardaient sans trouble à travers les fleurs.

Pendant que nous nous reposions au bord de l'eau, tout à coup le soleil pâlit, le vent souffla, et du fond de l'horizon montèrent de gros nuages qui envahirent tout le ciel. Nous n'étions pas encore rentrés au village que la pluie nous avait surpris, et bientôt, par un temps assez froid, une grêle abondante tomba. C'était la première fois que je voyais la grêle en Afrique. On nous dit que là, entre ces montagnes, elle se montre quelquefois. Cependant les indigènes ne paraissent pas avoir de mot pour la désigner. Ils l'appellent une pluie de pierres, *mwoua ya mawé*.

L'orage passé, nous nous remîmes en route à travers l'eau qui, des montagnes voisines, s'écoule dans la vallée. Le soir, nous étions de retour à la station.

XXV

Le retour. — Passage de la Longa. — Entre fiancés : commerce épistolaire. — Chez Mwana Goméra.

Nous partîmes de Kondoa le lendemain 30 janvier. M. Bloyet nous accompagna jusqu'au village de Farhani, sujet de Simba-Mwéné, et chez lequel nous passâmes la nuit.

La vallée de la Longa fut visitée jusque près de sa source, et nous retrouvâmes là, comme ailleurs, les roseaux et les euphorbes enveloppés dans des fourrés de convolvulus en fleurs.

La Longa se partage ici en deux bras qui se réunissent plus tard. Peu profonde, mais très large, nos hommes nous offrirent leurs épaules pour nous la faire traverser. Prévenances délicates ! Je monte sur le dos de Manéno, et, arrivé au milieu : « Si le bagage est trop lourd, dis-je, jette-le... » Et au même instant, glissant involontairement sur une pierre, mon porteur me lance dans l'eau, la tête la première...

Plus loin, nous revîmes Kingo mkoubwa, Kobéringa, la Mkata.

Depuis longtemps déjà, mes chaussures étaient misérables, et je me demandais comment je pourrais rentrer. Sans doute, armé d'un couteau et muni de grosses ficelles, j'avais déjà fait à Kondoa mon apprentissage de cordonnier, mais cette improvisation n'avait point tourné à ma gloire ; sans doute aussi, le P. Supérieur avait donné connaissance de notre détresse au frère Oscar, mais on ne recevait plus aucune nouvelle de la côte.

On en reçut à la Mkata. Un soir, des noirs, chargés du courrier de M. Bloyet, nous abordèrent dans la case où

nous avions établi nos hamacs et nous remirent un billet. C'était précisément le F. Oscar qui l'envoyait avec des souliers.

— « Mais, dit le P. Baur aux porteurs, où sont-ils, les souliers ? »

— « Eh ! les voilà, » firent les autres, en montrant leurs pieds énormes emprisonnés dans nos chaussures !...

Tels quels, crottés, élargis, déformés, nous fûmes encore heureux de recevoir ces pauvres souliers.

La plaine que nous avions trouvée si sèche en venant, était maintenant couverte d'eau, et il fallut barboter pendant six heures à travers la boue, nous empêtrant dans les herbes, glissant dans des trous, l'eau aux pieds, le soleil sur la tête, et la fièvre dans les membres.

En approchant de Vianzi, nos porteurs nous montrèrent un point sur le bord du sentier :

« Ici, nous dirent-ils, est mort un Blanc, et son corps est là-dessous. »

C'est là en effet que reposent les restes de Moffat, gendre de Livingstone et compagnon de Cameron. La fièvre le tua ici, à l'entrée de la Mkata. Point de tombeau, un petit espace recouvert de sable et ombragé de quelques maigres broussailles.

A Mrogoro tout allait bien. On avait travaillé beaucoup pendant notre absence, les noirs de la montagne défrichaient les champs de la mission, le roi de l'Oukami avait envoyé des cadeaux, et les jeunes chrétiens, pleins d'ardeur, coupaient du bois, sciaient des planches, bâtissaient leurs cases, ces cases où ils appelleraient bientôt leurs fiancées !

Un seul d'entre eux nous parut légèrement préoccupé, *Bonaventure Kitou*. Et pourquoi ne pas conter un peu l'histoire de son trouble ?

Trois fois déjà, on avait offert à Bonaventure de se marier, et trois fois, regardant les partis qui lui étaient proposés à la manière du héron de la Fontaine ou du rat du



PASSAGE DE LA LONGA.

vieil Horace, *dente superbo*, trois fois il avait préféré se réserver pour plus tard, sans prévoir, l'imprudent :

Qu'on hasarde de perdre en voulant tout gagner.

« Elles sont trop laides », avait-il dit poliment, et il attendait. Or, aujourd'hui, il était triste. C'est que, la veille, il avait reçu d'une connaissance de Bagamoyo cette pièce pleine de fierté et de fautes d'ortographe :

Mosieu Bone a vantur c'es moi Ephémie ki te zécri ce lettre en bons fransais pouassavoi nou pansons ceci ; si mossieu Bonneavantur, il trouve nous vilenne comme tête corcodile, li vilin comme tête ipopotam, si li pas contant avec nous qil alle sercer en France son madame, enfin pour vidé mon qeur, je di comme un mossieu Blanc de Zanzibard disait : Bonneavantu il est un pignouffe !

Sa même celle-là qui sera pas son madame pou la vi.

EUPHÉMIE.

Parmi ceux qui nous accompagnaient, il y avait, on l'a vu, quelques chrétiens mariés de notre village de Bagamoyo. L'un d'eux fut chargé de la verte réponse qui suit :

Madam Efférmi, ses moi Bonaventure qui t'écrie peu ha peuh assavoir vous lavez raison ipopotam ipeu pa marié savec crocodille osi ses pa toi qui fera mes vestes ?

Sa même. BONAVENTURE.

. . . .

Heureusement depuis lors, les choses se sont arrangées, et au moment où ces lignes sont écrites, il y a tout lieu de croire que, pour la vie, Euphémie fera les vestes de Bonaventure...

Pendant que nous nous reposions un peu à Mrogoro, nous reçûmes la visite officielle de Mwana-Goméra, notre adversaire, qui fut charmant.

Il réitéra ses excuses, et, de notre côté, nous le rassurâmes encore une fois sur nos intentions pacifiques. Le sur-

lendemain, la visite lui fut rendue, et la réception qu'il nous fit fut des plus cordiales.

Il habite un beau village, grand et propre, au pied de la montagne du Ngour'wa Ndégué (le Pied de l'oiseau). Tout près passe la rivière du Mrogoro qui se jette ici dans le Guéringuéré et dont le lit renferme quantité de pierres calcaires, précieuse ressource pour la mission.

Le gibier est, paraît-il, très abondant de ce côté. On nous dit même qu'il y a dans ces parages un éléphant dont les défenses sont si grosses qu'elles traînent par terre et font des deux côtés des sillons dans le sol. Souvent on a tiré dessus ; mais il a toujours emporté les balles sans paraître en souffrir. « C'est, disent les Noirs, une bête enchantée. »

XXVI

DÉPART DE MROGORO. — BOIRONS-NOUS LE DAWA? — LES SORCIERS DE KISÉMO. — DANS L'EAU JUSQU'AU COU. — RÉCITS DE LA VEILLÉE. — LES INCENDIES. — A BAGAMOYO.

Notre mission, au supérieur et à moi, était finie. Nous n'avions plus qu'à remercier la Providence des secours qu'elle nous avait si souvent et si visiblement accordés et à reprendre le plus tôt possible le chemin de la Côte où l'on nous attendait avec impatience. D'ailleurs les orages, qui nous assaillaient tous les jours, nous avertissaient de l'approche de la saison des pluies, et nous n'avions qu'à nous hâter, si nous ne voulions pas voir notre retraite coupée par les marais de Msoua.

Nous fîmes donc nos adieux à nos confrères, à nos chrétiens, à Kingo, à Simba Mwéné ; nous revîmes Mwhalé, Mkési, Koo...

Arrivée au Guéringuéré, notre petite caravane trouva la rivière grossie par les pluies et nous eûmes beaucoup de mal à passer.

Sur la rive gauche, un village nous reçut ; mais le soir, à la tombée de la nuit, la femme du chef, faisant rentrer ses poules, constata que six d'entre elles avaient disparu. Là-dessus grand tapage ; nos porteurs furent accusés du vol, le chef se fâcha, des menaces furent lancées, et, sans plus tarder, un vieux sorcier proposa de nous soumettre tous à l'épreuve solennelle du *dawa*, afin de démêler les coupables d'avec les innocents.

— « Il est prêt, dit-il, le dawa; qu'ils l'avalent, s'ils l'osent: ils mourront tous ici. »

— « Eh bien ! répliquaient les porteurs, donne-le donc, ton dawa : nous l'avalerons ! »

Et chacun se frappait la poitrine avec énergie et candeur.

« Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ! »

Cependant notre situation n'était vraiment pas brillante, et nous passâmes là deux ou trois mauvaises heures. A la fin, le chef se calma un peu ; on l'invita, si les poules ne se retrouvaient pas, à venir à Bagamoyo où nous les lui paierions, et, le lendemain matin, nous pûmes partir sans avoir bu le dawa du vieux sorcier.

A Kisémo, là même où, en passant, nous avions été si bien accueillis, le P. Maurer et moi, d'autres ennuis nous attendaient. N'ayant point retrouvé notre antique ami Mwényé Kwa-Konzé, le P. Supérieur s'était arrêté devant un village où je le rejoignis quelque temps après. Le chef était là à la porte, refusant de nous recevoir, maussade et insolent. Nous le dérangions. Entre deux vieillards à faces endiablées qui paraissaient l'assister, il se livrait, nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir, à des pratiques de sorcellerie pour arriver à découvrir l'auteur d'un vol commis le matin même en son village. Sur la route on avait donc semé de la cendre d'un bois magique de manière à former une croix à branches égales, parfaitement distincte. Les suspects étaient pris et successivement placés debout, les pieds sur la croix : on leur perçait l'oreille avec une petite épine, puis le sorcier prenait un peu de cendre enchantée et la mettait dans le trou de l'oreille. Si la cendre passait à travers, l'accusé était innocent ; mais si la cendre ne passait pas, l'accusé était le voleur cherché ! Voilà l'opération que vint contrarier notre présence.

Voyant que, si nous insistions, nous pourrions nous attirer de mauvaises affaires, nous passâmes dans un autre village où l'on nous reçut assez bien.

Les pluies tombaient toujours, la fièvre nous dévorait, la fatigue était grande et nous n'avions presque rien à manger. Cependant nous nous étions procuré une chèvre dont nous avions tué et fait rôtir le petit. Elle nous donnait un peu de lait ; mais, pour la traire, que de cérémonies ! Au fait, cela nous occupait un peu et nous faisait rire. Nos ânes ne nous servaient point : l'un portait un de nos chrétiens qui souffrait d'une dyssenterie opiniâtre et qui se trouvait affaibli au point de faire craindre pour sa vie ; l'autre monture était plus malade encore que ses maîtres. Aussi, quand nous prenions de l'aloès, ne manquions-nous jamais d'en faire trois parts : une pour le P. Baur, une pour moi, et l'autre pour Coco.

Le lendemain nous réservait de nouvelles aventures, les plus rudes que nous ayons endurées pendant ce voyage. Les jours précédents, il était tombé beaucoup d'eau, mais, maintenant, le ciel paraissait s'éclaircir, et, d'ailleurs, nous étions pressés de fuir la *masika* (saison des pluies) qui nous poursuivait depuis quelque temps. Nous nous mîmes donc de grand matin en route pour Msoua. Les sentiers étaient couverts de boue et de flaques d'eau, les herbes mouillées, mais nous nous étions aguerris dans la Mkata, et, tout en perdant un pas sur trois, nous avançions. Cependant, au bout d'une heure environ, la caravane s'engagea sous un bois dans un sentier qui devint bientôt une véritable fondrière. De l'eau jusqu'aux genoux d'abord, jusqu'aux reins ensuite, bientôt jusqu'aux oreilles. Les porteurs, chargés comme ils l'étaient, ne pouvaient plus avancer ; nos ânes s'arrêtèrent avec opiniâtreté dans la boue. Il fallut battre en retraite.

Or, pendant que le P. Supérieur restait avec les hommes, je pris un porteur de bonne volonté et, tous les deux, nous partîmes à la découverte. A droite, le terrain s'élevait un peu, et, persuadé que nous n'avions plus rien à craindre, je pris les devants, tout seul, pour préparer d'avance au village une case et du feu.

J'allais toujours ainsi rapidement et gaiement ; mais il en fut de ce sentier comme les auteurs spirituels assurent qu'il en est du chemin de la perdition. Peu à peu les flaques d'eau reparurent, puis un terrain sec, puis des ruisseaux, puis des prairies noyées, des forêts, des étangs, des marais, une inondation sans fin, s'étendant à perte de vue et couvrant tous les chemins ! J'étais perdu...

Pour comble d'infortune, j'avais précédemment égaré une petite boussole de deux sous, et il ne me restait plus pour me guider que le soleil, un soleil implacable qui congestionnait la tête, pendant que les pieds étaient glacés dans la boue.

Il fallait avancer pourtant, et j'avançais toujours, dans l'espérance que j'étais dans la direction du village et que bientôt je sortirais de cet affreux champ de manœuvres.

Ce fut tout le contraire. Après trois ou quatre heures d'exercice à travers les broussailles inondées, où j'avais de l'eau, ici jusqu'au genou et là jusqu'au cou, j'arrivai enfin à une rivière roulant sous de grands arbres un volume d'eau énorme et qu'une mauvaise inspiration me disait de traverser. Justement il y avait un tronc couché en travers, et, sondant la profondeur du courant avec un long bâton, je tentai l'entreprise : un faux pas m'entraina dans le gouffre, et cette fois je me crus tout à fait perdu !... Des lianes que j'accrochai en passant me servirent pourtant d'échelle, et je pus regagner le bord d'où j'étais tombé ; mais je ne passai point.

Ah ! c'est dans ces circonstances surtout que le missionnaire se sent bien entre les mains de la Providence ! C'est alors que, toute assistance humaine faisant défaut, perdu en un pays sauvage et inconnu, quand on ne voit sur sa tête que de grands nuages noirs montant à l'horizon, quand on n'a sous ses pieds qu'une terre qui disparaît dans l'eau, quand la voix se perd dans un silence épouvantable, et que l'on constate bien que, au milieu de toute cette nature envahie, on est seul, absolument seul, c'est alors qu'on est heureux de se

rappeler pourquoi et pour qui on est là, pour quelle œuvre et pour quel Maître !

Le sacrifice de la vie est fait depuis longtemps. Et si c'est ici le lieu marqué pour mourir, que la volonté de Dieu soit faite ! Seulement puisse ce léger sacrifice, après lequel on a soupiré, tourner enfin au salut de la race maudite !...

C'est en roulant quelques-unes de ces pensées dans une tête alourdie par la fatigue, la fièvre et la faim, que je me remis en marche, à l'aventure, sans but, sans espoir, et pourtant sans trouble.

Peu après cependant, étant monté sur un arbre, j'aperçus un champ de maïs, noyé dans l'eau. Je me dirigeai de ce côté, et voilà que, en arrivant, je me trouvai en face d'une vieille femme indescriptible qui, elle aussi, avait sans doute été surprise par l'inondation. Petite, sèche, ridée, ratatinée, pliée en deux, très noire et très drôle, poltronne jusqu'à la superstition, laide jusqu'à l'invraisemblance et sotte à faire plaisir, cette vieille m'apparut alors comme la fée du marais. Les pieds dans l'eau, deux grands pieds qui ressemblaient à des jambes de cigogne, elle me regardait d'un air ahuri, immobile et silencieuse : sur sa figure, la bêtise et la peur étaient écrites en lettres majuscules... Cependant j'avais besoin d'elle : de l'air le plus avenant qu'il me fut possible de prendre, je m'approchai donc et la saluai. Pas de réponse. J'essayai alors, en langue kiswahili, de faire comprendre qui j'étais et ce que je désirais. Voyageur perdu, étranger, je demandais mon chemin, le chemin du village de Tongo à Msoua. La vieille, avec une grimace féroce, me répondit :

« — Va-t-en, va-t-en!

« — Mais c'est ce que je voudrais faire, lui dis-je, en essayant de la calmer. Seulement, je ne connais pas mon chemin ; montre-le-moi.

« —Va-t-en ! va-t-en ! » criait-elle toujours.

En récompense de ses services, je lui offris, une fois au but, de lui donner des étoffes, beaucoup d'étoffes, de belles

étoffes; car elle n'avait pour habillement qu'un misérable chiffon qu'on avait peine à distinguer de sa peau. Mais elle ne savait que répéter :

« — Va-t-en! va-t-en! » entremêlant ces mots de paroles que je ne comprenais pas, mais que je me gardais bien de prendre pour des compliments.

« — Va-t-en! va-t-en! tu me fais peur... tu es laid, laid...

« — Ah! maman, lui dis-je alors, ne me fais pas ce reproche; car, entre nous, tu n'es pas déjà si belle!... »

Je restai plus d'une demi-heure à la supplier ainsi, toujours en vain. Une fois, j'étais allé dans la direction qu'elle me montrait: mais j'avais dû revenir bientôt sur mes pas, arrêté par un immense étang. A la fin, j'eus la pensée de me servir de mon bâton, mais je me retins, et, une inspiration me venant, je dis à mon intraitable vieille :

« Eh bien! fais comme tu voudras. Pour moi, je ne te quitterai point que tu ne m'aies toi-même précédé dans mon chemin. Va, je te suivrai partout! »

Et je la regardai fixement,sans rien dire, ouvrant de grands yeux impossibles. Elle faisait un pas, j'en faisais un; elle allait, j'allais; elle revenait, je revenais... Alors, au bout de cinq minutes, la vénérable fée fut prise d'une telle épouvante, qu'elle poussa un grand cri désespéré; ses mâchoires usées claquèrent et ses vieux genoux se mirent à flageoler subitement, se frappant l'un l'autre comme deux pièces de bois sec...

Mais enfin, elle marchait, la vieille, elle trottinait, elle courait, et je la suivais. Nous étions dans le chemin!

Une demi-heure après, j'entends de grands cris: c'était la caravane. J'avance: c'était le P. Baur...

« Maintenant, maman, dis-je à mon tour, va-t-en! Tu me fais peur. »

Et la vieille fée des marais disparut dans les hautes herbes, trop heureuse d'en être quitte à si bon compte.

Cependant, nous étions loin encore du village cherché. Dans l'eau jusqu'au cou, nous avancions lentement, portant



DANS L'EAU JUSQU'AU COU.

nos montres en l'air comme le Camoëns ses *Lusiades*. On ne voyait des ânes que les naseaux ; et ces pauvres bêtes étaient dans un état encore plus pitoyable que nous.

Enfin après mille aventures, nous parvînmes à sortir de ce bourbier, et le village parut.

« Le Roy, l'âne *et* moi nous mourrons..... »

disait le P. Baur.

Eh bien ! non. Des trois, il n'y a que l'âne qui ne soit plus !

Mais les autres ont souffert. Après avoir ainsi passé la journée et être arrivés au village dans l'état qu'on se figure, nous n'avions rien pour changer. Les porteurs qui avaient nos effets se trouvaient en arrière, perdus eux-mêmes et ne sachant comment faire.

Le soir, cependant, tout le monde était réuni. On alluma de grands feux, et, à la flamme qui pétillait gaiement, chacun s'ingénia pour faire oublier à son voisin les tristesses du jour.

Chose curieuse! la verve de nos hommes se trouva, ce jour là, plus en train que jamais.

Les uns allumèrent leurs pipes, pipes de stéatite dont le tuyau est un long et mince roseau. Les autres, plus intrépides, se mirent à fumer le *bangh* dans des narguilés faits de courges vidées et séchées. Le *bangh (cannabis sativa)* est un chanvre résineux dont les propriétés narcotiques sont curieuses : il contracte les muscles de la gorge et détermine une toux violente qui gagne bientôt tout le cercle des fumeurs ; en même temps il enivre, il provoque des hallucinations, des rêves dorés, des extases.

Marsoukou, lui, nous raconta sa vie. Marsoukou était de la puissante, belliqueuse et anthropophage tribu des Manyuéma, à l'ouest du Tanganika.

Je n'essayerai point de relater à mon tour toutes les confidences qu'il fit alors, mais, dans le nombre, il en est qui ne manquent pas d'intérêt cependant, si l'on veut connaître

les mœurs de ces pauvres peuples africains. Dès son plus bas âge, Marsoukou avait été soldat, et, si loin que ses souvenirs pouvaient se reporter en arrière, ils ne lui rappelaient que deux choses : il avait donné des coups et il en avait reçu. Comme pièce de conviction, il montrait une large cicatrice dans le jarret où une lance l'avait frappé, de vieilles blessures aux jambes, aux bras, à la tête, partout, surtout dans le dos...

« As-tu connu Koussou ? » hasarda un camarade.

« Si je l'ai connu ! répondit le soldat avec dignité. C'est moi qui l'ai mangé... »

Cette déclaration lui échappa ; car, en face de nous, il n'avait jamais osé avouer ce péché d'enfance.

Marsoukou nous raconta entr'autres une chose curieuse. Il nous dit que, à quelques jours de marche de son pays, existait une tribu d'hommes tout petits, très fins et très malins. Il ajouta que ces Pygmées ont la tête grosse et carrée, et il parait qu'ils ont une telle propension au sommeil que, assura-t-il, s'ils n'y prenaient garde, ils dormiraient toujours. Mais ils ont soin d'entretenir chez eux des hommes d'une tribu voisine qui couchent dans leurs cases et qui les réveillent chaque matin...

A côté de Marsoukou, Manéno, plus pratique, s'arma d'un couteau, d'une grosse aiguille et d'un peu de fil ; voulant s'habiller comme nous pour se donner un air digne, il eut l'idée sublime de se faire des culottes. Après avoir cousu deux courts boyaux dans lesquels il s'emprisonna les jambes, il fit le fond, mais si large, si vaste, si invraisemblable, qu'il eût pu y loger à l'aise toute sa famille. Rien de plus pittoresque d'ailleurs que de le voir marcher là-dedans droit et fier comme un tambour major.

Des Waswahili de Zanzibar voulurent à leur tour exalter leur pays et leurs coutumes :

« Nous, nous ne sommes plus sauvages, dit le plus orateur d'entre eux ; nous, nous connaissons les manières. Ainsi, chez nous, quand quelqu'un a soufflé son dernier

souffle, on le prend, on le place sur un lit de cordes et sous lui on creuse un trou. Ecoutez bien! sous lui on creuse un trou; et alors deux hommes le déshabillent et pendant plus d'une heure, ils le pétrissent jusqu'à ce qu'ils aient fait sortir tout du ventre, tout, tout, tout... Et puis on le met en terre. Alors, ajouta le marcheur en se rengorgeant, quand celui-là passe dans l'autre monde, si l'âme est sale, au moins le corps est propre!... »

Quoique peu connu des Européens de Zanzibar, ce trait de mœurs, pourtant, est authentique, c'est pourquoi je le relate tel quel, faisant des vœux pour que la curiosité du fait fasse pardonner un peu la verdeur de son réalisme.

Au-delà de la rivière de Msoua que nous parvînmes à grand'peine à passer sur un pont fait de deux énormes troncs d'arbres, nous n'eûmes plus à souffrir de l'eau, mais du soleil. Les orages des jours précédents n'étaient pas arrivés jusque-là, et pressés d'en finir avec ce voyage qui se prolongeait, nous traversâmes le désert de Sagati en une seule étape : dix heures de marche au soleil, sans eau cette fois, même pour boire.

C'était le moment où, avant les grandes pluies, les herbes sont brûlées. C'est un mal que ces incendies, car le feu, que rien n'arrête, détruit les belles forêts et empêche ailleurs les arbres de pousser librement; mais c'est une nécessité, car en ce pays où la végétation abonde, on ne pourrait bientôt passer nulle part, si le feu n'y mettait ordre.

Au reste ces incendies sont magnifiques.

Le soir, quand la nuit va tomber, on signale à l'horizon un point lumineux qui grandit tout à coup. Le feu rampe d'abord sous les herbes, mais bientôt il en dévore les têtes; il avance, il s'étend, il court et il vole, il saute par-dessus les torrents, il envahit tout. Le voici dans les forêts, où les arbres craquent avec un bruit sinistre sous son impassible étreinte, le voilà qui escalade la montagne, et la montagne illuminée soudain éclaire au loin l'étendue, comme une torche énorme qui brûlerait dans la main d'un géant.

En même temps, d'épais nuages de fumée s'élèvent en tourbillons vers le ciel, et les bêtes sauvages, effarées, fuient de tous côtés la flamme envahissante. Quelquefois les villages eux-mêmes sont menacés, mais le plus souvent on a eu soin de les mettre à l'abri en défrichant tout autour de larges espaces ou en les cachant dans d'épais halliers toujours verts et dont la vie tenace triomphe de l'incendie.

Trois jours encore nous séparaient de Bagamoyo.

Arrivés enfin au Kingani grossi et débordé, nous eûmes de la peine à passer sur l'autre bord.

Des caravanes étaient là, revenant de l'Intérieur, et, devant nous, trois pauvres Wanyamwézi tombés d'une pirogue avaient été dévorés par les crocodiles.

En prenant nos précautions, et en faisant autant de tapage que possible autour des embarcations, nous pûmes passer néanmoins sains et saufs, nous, nos hommes et nos ânes.

De l'autre côté, nous reçûmes fort à propos de la Mission, prévenue de notre approche, un panier d'oranges avec des mangues et du pain. Le plus grand honneur fut fait à ce cadeau de bienvenue dont il ne resta pièce, et, deux heures après, nous nous retrouvions au milieu de nos confrères...



L'INCENDIE DANS LES FORÊTS ET LES HAUTES HERBES.

XXVII

VUE D'ENSEMBLE. — CULTIVATEURS, PASTEURS, CHASSEURS ET GUERRIERS. — LES ARTS. — LA MODE. — LE CARACTÈRE. — LA FAMILLE. — LE GOUVERNEMENT. — LA RELIGION. — LA LANGUE.

Tels sont ces pays, tels sont ces peuples.

Mais, après avoir parcouru avec les missionnaires, ce coin du « Continent mystérieux, » le lecteur serait heureux sans doute de trouver ici réunis les traits épars de cette relation qui sont de nature à montrer ces pauvres chers Noirs tels qu'ils sont avec leur civilisation propre, dans leur vie de chaque jour, dans leur famille, leur gouvernement, leur religion.

Or, ce qui frappe surtout celui qui, dans le seul désir de leur faire du bien, s'en va chercher ces enfants perdus de la famille humaine, ce n'est pas l'extravagance de leur vie sauvage, c'est au contraire la ressemblance étonnante que la nature de l'homme revêt en Afrique et en Europe, partout.

La plupart des Noirs du Zanguebar vivent du travail des champs. Ils cultivent surtout le maïs, le sorgho, le riz, la patate, plusieurs espèces de haricots. Ils ont le bananier, le cocotier, le palmier, le ricin, etc. Le labour est fait par les hommes, aidés des femmes quand celles-ci ne sont pas empêchées par leurs devoirs de mères. Les travaux commencent lorsque la constellation des Pléïades monte à l'horizon. Les semailles faites, on se repose, on s'amuse, on voyage, on boit et on chasse.

La boisson est l'eau, le pombé, le vin de palme.

Toute l'Afrique connaît le tabac, le cultive, le fume et le prise. Le fourneau des pipes est en stéatite ou en terre, le

tuyau formé d'un mince roseau. D'autres font usage du narguilé: c'est une courge vide et à moitié remplie d'eau, où la fumée passe avant d'être aspirée.

Cependant, le tabac parait être étranger au pays, car il porte presque partout le nom évidemment portugais de *tobaco, tombakou, tombatou*, etc.

Partout, on a des poules, et partout des chèvres, des chèvres de différentes races dont quelques-unes sont magnifiques. Dans bien des villages, on élève en outre des moutons et des bœufs, parfois des ânes. Le cheval n'est pas connu, et le bœuf ne travaille point.

On récolte le miel, mais on ne pratique point l'apiculture. Seulement, comme il y a beaucoup d'abeilles sauvages, petites, vives et irascibles, on les attire dans quelques tamariniers ou quelques baobabs en y plaçant une sorte de ruche faite de deux écorces d'arbre. Les abeilles viennent s'établir dans cette maison toute faite, et, au temps voulu, on les en déloge pour s'emparer de leur miel.

Du grain récolté on fait deux parts : l'une sert à l'alimentation, l'autre est réservée pour les semailles. Celle-ci est soigneusement conservée dans des écorces et des feuilles liées de manière à former un paquet que l'on suspend à l'air libre, aux branches d'un arbre, pour le défendre contre les rats et les insectes.

Les instruments de travail sont la pioche en fer et quelquefois en bois d'ébène, la hache, le coutelas, la serpe.

La batterie de cuisine se compose de vases en terre travaillés par les femmes, à la main et sans le secours d'aucune machine ; d'autres vases, de toutes formes et de toute capacité, faits avec des courges vidées ; de corbeilles tressées avec l'écorce de divers palmiers, d'un lit de corde monté sur quatre pieds de bois ; de tabourets, de mortiers et de pilons en bois, en tout semblables à ceux dont faisaient usage les anciens Egyptiens.

Laboureurs et pasteurs, les Noirs sont aussi très volontiers chasseurs et guerriers. Ils savent recueillir les mine-



1. La femme du chef de Koberinga, le lendemain de la naissance de son enfant. — 2. Ruche artificielle. — 3. Magasinage du grain. — 4. Vase pour puiser l'eau. — 5. Vase en terre. — 6. Mortier et pilon. — 7. Corbeille-vase. — 8. Corbeille servant d'écuelle pour boire. — 9. Courges employées comme vases.

CASE ET USTENSILES DIVERS.

rais et travailler le fer, le cuivre et l'étain. Ils utilisent les bois durs comme l'ébène, mais on ne trouve point chez eux d'outils en pierre taillée et polie. Ils font donc, outre les instruments de labour cités plus haut, des lances, des flèches, des javelots, des coutelas, des épées plates et larges, ils ont aussi des casse-tête en bois ou en corne de rhinocéros, des carquois en écorce, des fourreaux en peau, des filets de chasse. Leurs flèches sont souvent empoisonnées. Plusieurs tribus se servent pour cela d'une euphorbiacée dont l'antidote est l'aubergine sauvage. Ils connaissent aussi l'art de narcotiser le poisson avec les téphrosies ou les euphorbes. Le poisson pris ainsi ou à l'hameçon est fixé entre deux petits bois plantés devant un feu clair. Ils font cuire leur viande.

Ici, d'ailleurs, pas d'allumettes chimiques. On obtient le feu en frottant l'un sur l'autre rapidement, deux morceaux de bois bien secs. Le mouvement, dit la physique, se transforme en chaleur, et la chaleur en feu.

Chez les Noirs, la musique est en honneur. D'abord on chante, et chose curieuse, du sud au nord, de l'est à l'ouest, l'air est partout et toujours le même, partout et toujours plaintif, nasillard, languissant, mélancolique et monotone. On dirait un peuple qui soupire et qui attend, qui soupire après sa liberté, qui attend sa délivrance.

Les instruments de musique sont simples et peu nombreux : des espèces de guitares et de harpes, des trompettes, des chalumeaux et ce tam-tam africain, si universellement connu et universellement goûté.

Par ailleurs, les arts de la sculpture et du dessin sont tout à fait dans l'enfance, capables seulement de quelques enjolivements grossiers ; il est très rare de trouver un Noir qui soit en état de tracer une ligne droite. Faut-il conclure de là que, dans l'échelle de la civilisation, la musique, au-dessous, est l'art le plus naturel, et la peinture, au-dessus, l'art le plus difficile ?

Les jeux ne sont pas non plus très variés. L'un des plus

en vogue est une espèce de damier, fait d'un morceau de bois dans lequel deux rangées de trous sont pratiqués. Ces trous contiennent des billes, cailloux ou pois, qu'on place et qu'on enlève suivant certaines lois précises. C'est l'*oubao*, connu sur la côte occidentale sous le nom d'*ouari*.

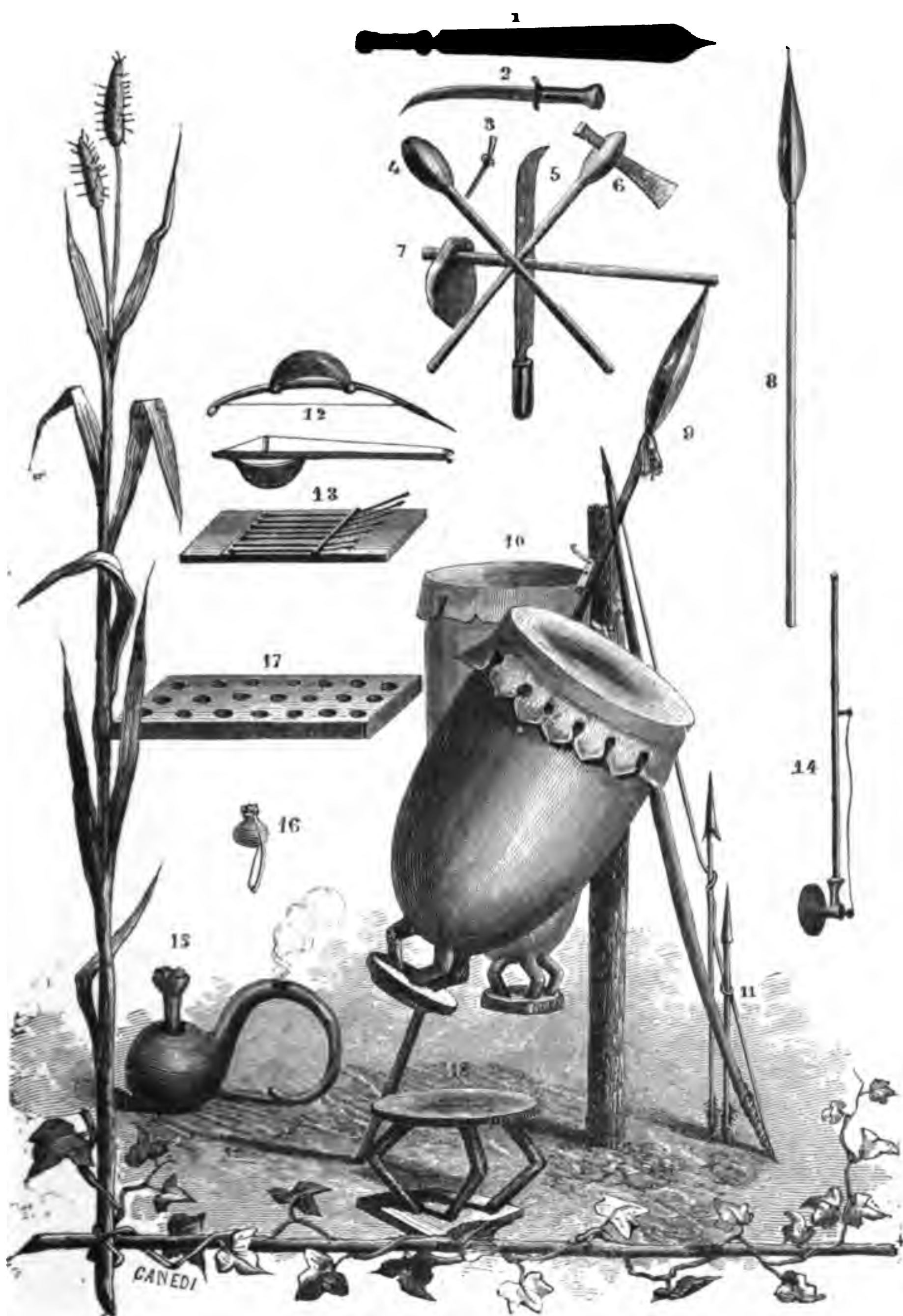
On aime d'ailleurs beaucoup à danser, à plaisanter, à lancer des épigrammes sur le compte du voisin, à se proposer des devinettes, à citer des proverbes, à parler et à rire. On va jusqu'à commettre des calembours, et tout étranger qui passe reçoit son sobriquet. De proche en proche, les nouvelles se communiquent très rapidement.

En Chine, la mode a inventé les petits pieds; en Afrique, la même mode a gratifié le même sexe de tout un attirail, moins ridicule peut-être qu'en Europe, mais toujours gênant. Donc les femmes portent des colliers de perles en telle quantité qu'ils couvrent la poitrine comme d'un énorme plastron; elles ont aussi aux bras et aux pieds de lourds anneaux de cuivre; elles ont des pendants d'oreilles; elles ont le nez percé, les lèvres fendues, etc. Car la vanité humaine, grosse de sottises, est de tous les pays et de tous les temps.

Parmi les hommes, les uns ont les dents limées, d'autres ont les deux incisives de la même mâchoire supérieure ou inférieure arrachées; d'autres sont tatoués. C'est le moyen de reconnaître la tribu à laquelle on appartient.

Tout le monde est habillé ou à peu près; hommes et femmes portent donc ordinairement un pagne autour des reins, morceau d'étoffe, peau de bête ou tissu végétal. Seuls, les enfants ne sont guère vêtus que de leur peau et d'un rayon de soleil.

Les cheveux subissent en divers endroits un travail compliqué. Quand ils sont épais, on y trouve plantée une petite broche en bois, sculptée en forme de fusil, et destinée à aller percer sur le cuir chevelu les parasites qui, dans le langage imagé des Noirs, comme dans celui des Blancs, portent un nom métaphorique, équivalant à celui de *grenadiers*...



1. Épée nationale. — 2. Couteau. — 3. Fusil-bijou à l'usage des dames. — 4. Casse-tête. — 5. Serpette — 6. Hachette.— 7. Houe. — 8. Javeline. — 9. Lance. — 10. Tambours de guerre — 11. Arc et flèches. — 12. Guitares. — 13. Zézé, instrument de musique. — 14. Pipe. — 15. Narguilé. — 16. Tabatière. — 17. Oubao (jeu). — 18. Tabouret.

ARMES ET OBJETS DIVERS

Jusqu'à l'âge de douze à quatorze ans, le noir est ici intelligent, très intelligent, très ouvert et très gentil; depuis l'âge de cinquante ou soixante ans, il est également fort agréable dans ses conversations et ses manières. Mais, entre ces deux âges, il est une période difficile où, trop souvent, on le trouve borné, peu expansif, empâté dans la matière. En somme, le noir est enfant toute sa vie. Je parle des païens, car, chez la majorité des chrétiens, l'influence religieuse est visible et admirablement civilisatrice.

Au reste, tous ces pauvres gens sont vraiment et absolument ce que nous sommes ; mêmes passions, mêmes sentiments, même nature pétrie de bien et de mal et susceptible de bonnes comme de mauvaises impressions. Seulement, en général, on remarque chez eux moins de soucis que chez nous, moins d'ambition, moins de désirs. Là, on vit sans se tourmenter, on souffre sans se plaindre, on meurt sans regret. Le suicide est inconnu. On n'aspire ni à la vie, ni à la mort. Et les stoïciens du vieux temps font pitié, quand on les voit se donner tant de peine pour acquérir avec fracas ce que nos braves sauvages pratiquent si simplement et si bien.

Le noir n'a peur de rien. Seul et presque sans armes, il s'engage dans de longs voyages dont il ne prévoit pas l'issue ; il court la nuit comme le jour, il se présente sans trouble dans les assemblées les plus imposantes, il part pour la guerre, il cherche les aventures, il se bat, il avance, il fuit, il tire, il blesse, il tue. Quand il est frappé, il crie : « Maman ! Maman ! » Et, s'il faut mourir, il se couche et se tait...

Dans ces tribus sauvages, la moralité n'est pas éteinte. Il y a pour tous des choses bonnes et des choses mauvaises : le vol est puni, l'homicide est puni, l'adultère est puni, la révolte est punie. L'hospitalité est toujours en honneur, et le mot *tchoyo* (ladre !) est l'une des injures les plus graves du répertoire kiswahili.

La famille est régulièrement constituée sous l'autorité

absolue du père. Au Zanguebar, la polygamie n'existe que chez les chefs, et pas chez tous les chefs. Les enfants sont souvent sacrifiés à la superstition. Devenus grands, ils ont d'ailleurs peu de respect pour leurs parents et point d'affection. Le péché de Cham les suit.

Malheureusement aussi, l'esclavage est presque universellement pratiqué. Mais il est juste d'ajouter ici que, tant que l'esclave est dans sa case et qu'il obéit, il est assez bien traité. Les horreurs de cette institution sont surtout dans la chasse à l'homme organisée contre des tribus pacifiques et dans le sans-gêne cruel avec lequel on sépare, pour les vendre, la femme d'avec le mari, les enfants d'avec la mère.

Quant au gouvernement, ce n'est ni la monarchie, ni la république, c'est le patriarcat. Le chef de la famille dépend du chef du village, et le chef du village dépend du chef de la tribu, mais d'une manière assez lointaine. L'autorité de ce dernier, en principe, est absolue ; en fait, il se garderait bien, et pour cause, de rien tenter de contraire au sentiment public. Le chef est élu par les principaux personnages de l'endroit. Dans certaines familles, ce titre est héréditaire; ailleurs on choisit assez librement, et le bonnet orné de griffes de lion passe alors, comme la couronne d'Alexandre le Grand, « Au plus digne ! » Dans quelques tribus, comme dans l'antique Egypte, la souveraineté est dévolue non aux enfants du chef, mais aux enfants de sa sœur. L'ainé, du reste, a partout les premiers droits.

J'ai parlé ailleurs des idées religieuses de nos pauvres paroissiens. Dieu est connu, non pas de chacun peut-être, mais de la masse. Dieu est connu ; mais, comme il est bon, pourquoi s'occuper de Lui ? Et dès lors qu'il ne réclame pas, *manducemus et bibamus : cras enim moriemur !*

Par contre, il y a beaucoup d'esprits méchants, et c'est à eux que tous les honneurs passent, car il est important de se les rendre propices ou tout au moins de les apaiser. Voilà pourquoi on leur bâtit de petites cases, on leur offre

les sacrifices qu'ils exigent par la bouche des sorciers, on porte des talismans, etc... C'est ici surtout que l'esprit et le cœur de nos pauvres Noirs s'égarent. La superstition leur fait commettre des choses ridicules et atroces, des meurtres, des infanticides, des incendies, des guerres, des horreurs; la superstition les abrutit, la superstition les aveugle, la superstition les accable, la superstition les tue. Cependant, il y a aussi les esprits protecteurs : chaque tribu, chaque famille, chaque personne a le sien, qu'elle doit honorer à sa manière et en son temps.

Ces choses ne se remarquent pas à première vue, et voilà pourquoi elles n'ont pas été signalées par plusieurs voyageurs qui franchissent ces pays en courant. Mais, quand on reste là, quand on parle, quand on étudie, on est étonné de se heurter à chaque pas à des superstitions étranges chez ces peuples qu'on avait crus d'abord dépourvus de tout sentiment religieux.

Ainsi, devant la case que nous occupons à Mrogoro, il y avait deux gros cailloux de quartz blanc, dont l'un fut porté à l'ombre pour qu'on pût s'asseoir dessus. Cela n'a l'air de rien. Eh bien ! ce fut un événement, un scandale, un attentat. La population parla de la chose et une émeute allait s'organiser, quand Kingo, avec une courtoisie et une délicatesse réelles, se décida à nous avertir que nous étions exposés à de grands malheurs en maltraitant le *dawa* de la reine. Nous remerciâmes Kingo de sa communication et lui dîmes que nos intentions étaient absolument pacifiques ; d'ailleurs, que notre dawa, à nous, étant supérieur à tous les dawa du monde, il n'y avait pas à craindre que celui de la reine se révoltât contre nous.

La chose passa ; mais, le lendemain, le P. Baur ayant donné du pied contre une pioche plantée le manche en terre au milieu de la cour, il l'enleva, en avertissant le voisin qu'il avait oublié son instrument : « Ah ! fit ce pauvre homme avec épouvante, c'est un dawa mis là par le grand sorcier, et tu l'as enlevé !... »

D'autres fois, nous employions pour la cuisine du bois qui était *mwiko*, c'est-à-dire qu'il était défendu de brûler. Ailleurs, le *mwiko* s'applique à une plante, à un arbre dont tel ou tel ne peut manger les fruits, à un animal dont celui-ci ne peut se nourrir, à un rocher sur lequel celui-là ne peut monter, etc... En Afrique, ces croyances se retrouvent partout.

On porte fréquemment aussi au bras, au cou, à la jambe, des gris-gris ou amulettes vendus par un sorcier en renom et destinés à préserver de tous les accidents de la vie. C'est le *dawa*.

Ce mot, du reste, a des acceptions multiples, mais au fond il n'a qu'un sens. Il s'applique à tout ce qui est supposé recéler en soi une force quelconque, une énergie, une vertu. Ainsi, le dawa, c'est le remède qui guérit ; le dawa, c'est la poudre qui chasse le plomb ; le dawa, c'est l'eau-de-vie qui brûle le gosier ; le dawa, c'est la préparation magique qui fait découvrir les coupables ; le dawa, c'est le fétiche, pierre ou bois, qui protège un homme, une case ou un pays.

Chaque tribu a son idiome, mais le *kiswahili* qui se parle à Zanzibar et sur la Côte a été porté par les traitants loin dans l'intérieur, et, de plus en plus répandu, il est aujourd'hui compris du grand nombre. Chose curieuse ! Voilà une langue qui n'a rien emprunté à l'Europe, qui est toujours restée au service de pauvres Noirs étrangers à notre civilisation, qui n'a fourni ni poèmes, ni histoires, ni contes, qui n'a pas même de signes orthographiques ; et cette langue est parfaitement régulière, parfaitement rationnelle, parfaitement philosophique. D'où cette langue leur est-elle venue ? Et si les peuples trouvent eux-mêmes la force de transformer la *voix* en *parole*, qui nous montrera par le monde une tribu qui ne parle pas encore ou qui ne fait que de commencer à parler ?

XXVIII

Noirs et Blancs.

Ce tableau est incomplet sans doute. Aussi bien ces quelques traits suffisent pour donner une idée de la civilisation zanguebarienne. Ils suffisent pour établir d'abord cette vérité que nous sommes ici un peu loin de ces hommes « pareils aux habillés de soie »

Setigerisque pares suibus....

dont parlent le grand Lucrèce d'autrefois et ses petits disciples d'aujourd'hui.

En outre, si on a lu les relations des derniers voyageurs, de Livingstone, de Du Chaillu, de Compiègne, de Schweinfurth, de Cameron, de Stanley, de Serpa Pinto, du P. Duparquet et des autres missionnaires africains qui ont décrit les mœurs de leurs tribus, on est vraiment frappé de la ressemblance qui existe entre toutes les populations du « Continent mystérieux ». Avec les éléments que l'on possède déjà, il serait possible et intéressant de mettre cette thèse en pleine lumière ; mais il n'est pas téméraire de se croire en mesure d'affirmer, dès maintenant, que tous les Noirs sont frères. Sans doute, les tribus du Nord, particulièrement, ont du sang sémitique dans les veines, et il y a là un chaos anthropologique dont il n'est pas facile d'éclaircir les détails ; mais encore une fois et évidemment tous les Noirs sont frères.

D'un autre côté, l'esprit, le caractère, les idées, les habitudes, tout ce qui constitue enfin l'état social de la race noire ressemble si bien, en dehors des différences apportées par le climat, les conditions d'existence, les

besoins spéciaux, les événements, la civilisation et la religion, tout cela ressemble si bien à l'esprit, au caractère, aux idées, aux habitudes et à l'état social de la race blanche et de la race jaune, que, abstraction faite de toute préoccupation dogmatique, on est forcé de ramener scientifiquement toutes ces races à une seule espèce, toutes ces familles à une seule souche, tous ces enfants à un seul père.

Sans doute, il y a des différences, mais il faut qu'il y en ait ; il y en a partout.

Tout le monde est d'accord pour dire qu'il n'y a, par exemple, qu'un seul genre de fleurs appelées roses ; pourtant que de variétés de roses !

Il n'y a non plus qu'un genre d'insectes auxquels est donné le nom de cétoines ; et que de variétés de cétoines !

Il n'y a qu'un genre d'oiseaux qui portent le nom de pigeons, et on compte plus de cent cinquante races distinctes de pigeons !

Et bien ! de même, il n'y a et il ne peut y avoir qu'une espèce humaine, *née, par filiation, d'un seul couple primitif et par une succession naturelle et ininterrompue.* Mais, dans cette espèce unique, il y a des catégories *d'individus semblables se transmettant les caractères spéciaux d'une variété primitive* : ce sont les races, race blanche, race jaune, race noire, distinctes comme on distingue aussi le ramier et le pigeon de volière, la cétoine brillante et la cétoine dorée, le rosier à fleurs rouges et le rosier à fleurs blanches.

..... *Facies non omnibus una,*
Nec diversa tamen, qualis decet esse sororum.

Cependant, si la constitution morale de ces races diverses est la même, n'y a-t-il pas une différence essentielle et radicale entre leur constitution physique ?

Non, cette différence essentielle n'existe pas.

Pour ce qui concerne la taille d'abord, la plus haute moyenne est chez un Patagon, de 1 mètre 77 cent. ; la plus basse moyenne est chez un Bushman, de 1 mètre

37 cent. Ces deux chiffres seuls, empruntés à l'illustre M. de Quatrefages, qui en donne beaucoup d'autres, montrent assez que partout la taille est à peu près la même.

Les traits sont aussi pareils. Sans doute, les cheveux peuvent être plus ou moins bouclés, le nez plus ou moins épaté, les mâchoires plus ou moins proéminentes, les talons plus ou moins allongés, les lèvres plus ou moins épaisses, le crâne plus ou moins osseux, mais ce sont partout, anatomiquement, les mêmes talons, les mêmes nez, les mêmes cheveux.

Enfin, la peau peut être blanche, rose, cuivrée, rouge ou noire. Mais, partout, chez l'homme, la peau est identique. Partout la peau est composée de trois couches :

Le *derme*, tégument solide et résistant, de couleur blanche, au-dessous duquel le sang circule.

Le *corps muqueux*, au-dessus du derme, présentant une continuité de petites cellules pressées les unes contre les autres et dans lesquelles s'étend la matière colorante nommée *pigment*.

Enfin *l'épiderme*, qui recouvre le tout de son léger voile incolore et transparent. C'est cet épiderme qui, par l'action de la brûlure, se soulève pour former ce qu'on appelle une ampoule.

Là est tout le mystère de la coloration de la peau, des cheveux et des yeux. En Europe, le pigment presque incolore devient de plus en plus foncé à mesure qu'on descend vers le sud ; ailleurs il est jaunâtre ; en Afrique, il est d'un noir plus ou moins accentué. Et ce sont ces diverses couleurs, s'étalant sur le derme au-dessus des vaisseaux sanguins, qui paraissent à travers l'épiderme translucide et donnent à la peau sa teinte particulière. Voilà pourquoi les enfants des noirs, chez qui le *pigmentum* n'est pas encore formé, naissent tout blancs ; voilà pourquoi aussi les adultes noirs qui ont eu des brûlures ou des plaies portent parfois de grandes taches blanches sur leur peau,

parce que les blessures ont détruit le tissu chargé de la matière colorante.

« Mais, dira-t-on, les choses étant ainsi, comment donc se fait-il que la couleur, chez le Noir, se perpétue de génération en génération ! »

Ce n'est pas seulement chez le Noir que l'on remarque cette transmission singulière : c'est encore chez le blanc et chez le jaune ; c'est en dehors de l'espèce humaine, chez les quadrupèdes, chez les oiseaux, chez les plantes. Ainsi le veut la loi de l'hérédité.

La loi de l'hérédité qui transmet aux enfants la teinte et jusqu'à un certain point les traits des parents, jointe à un milieu spécial et favorable, cette loi de l'hérédité et ce milieu, opérant ensemble pendant de longs siècles, ont donc suffi pour former la race noire, comme ils ont suffi pour former toutes les races, comme ils suffisent pour les maintenir.

XXIV

Conclusions de tout ce qui précède.

Il y a bien des degrés dans la connaissance que l'on peut avoir de toutes choses en général, et d'une horloge en particulier.

Dans une horloge, on peut lire les chiffres du cadran sans pouvoir encore être en état de trouver l'heure ; on peut savoir l'heure indiquée par l'aiguille sans connaître comment il se fait que cette heure est indiquée ; on peut distinguer les nombreuses pièces du mécanisme sans savoir quelle matière a pu les fournir, et quel ouvrier les a ajustées ; on peut enfin se rendre compte de la manière dont le mouvement s'engendre sans savoir qui a imprimé ce mouvement.

L'univers est une horloge, et beaucoup l'étudient ; mais tous ne l'étudient pas de la même manière.

Il en est qui regardent l'extérieur, qui en montrent la constitution, qui en décrivent les mouvements, et qui s'en tiennent là. Il en est d'autres qui font ce que font les premiers, mais qui, de plus, s'inquiètent de l'ouvrier qui a façonné la matière, posé le mécanisme et imprimé le mouvement. Et ceux là ne peuvent se résigner à croire que cette question n'ait point d'intérêt, que ce problème soit insoluble, que cette découverte soit impossible,

« Que cette horloge marche, et n'ait point d'horloger ! »

Voilà la différence qui sépare les savants athées et les savants religieux, les *positivistes* et les *positifs*, ceux qui s'arrêtent et ceux qui vont jusqu'au bout, dût, au bout, se

trouver un Etre qui demande à ce que tout front s'humilie devant lui.

Mais, à côté des savants qui étudient l'horloge, il y a les ouvriers qui travaillent à en nettoyer les rouages multiples et, parmi ceux-ci, comme parmi ceux-là, il y a aussi divergence de vues et de procédés.

De ces ouvriers, il en est qui croient que les pièces africaines de l'horloge du monde habité ne doivent être maniées que par des mains *laïques*, et il en est qui, tout en respectant les mains laïques et en appelant leur concours comme un bienfait,croient cependant que, sans l'huile de la doctrine et de la morale chrétiennes, ces pièces ne fonctionneront jamais bien. Les missionnaires et leurs amis sont de ceux-là.

En somme, et pour parler clair et franc, qu'est-ce que peut bien donner aux populations que nous venons d'étudier la civilisation matérielle ? Beaucoup de choses : des étoffes, des souliers, des fusils, des chapeaux de feutre, des pantalons, sans compter des Conseils municipaux, des Conseils généraux, des députés et des journaux. Tout cela, mais rien que cela.

Le tout aboutit donc à créer à nos frères les Noirs, enfin classés parmi les hommes, des besoins nouveaux qu'ils n'ont point connus jusqu'ici et de l'absence desquels ils ne se sont jamais plaints.

Ce n'est pas *civiliser*, c'est *exploiter*.

Il est une autre civilisation cependant, la civilisation chrétienne. L'histoire dit que cette dernière a déjà réussi partout où elle a été essayée et dans tous les temps. Elle n'exclut pas au reste la prospérité matérielle, mais elle la dirige au profit du plus grand nombre, mais elle la purifie, mais elle la modère, mais elle ne lui reconnaît pas, à elle seule, une influence suffisamment civilisatrice. Elle a donc l'ambition, qu'elle croit légitime et sainte, de s'établir avec le concours de l'autre et, à ses côtés, de travailler à abolir chez les Noirs ce qui est mal pour y faire régner ce qui est

bien essentiellement, et, afin d'assurer la félicité morale et matérielle chez une race, de ne pas se croire obligée à prendre les institutions, les mœurs et les coutumes d'une autre race qui s'est développée dans des conditions différentes et qui se débat sous la tyrannie de ses besoins multiples et factices.

Cette œuvre est l'œuvre des Missions catholiques, l'œuvre de ceux qui partent et qui travaillent là-bas, l'œuvre de ceux qui restent et qui soutiennent les envoyés, l'œuvre de ceux qui leur offrent leur sympathie, leurs prières et leurs aumônes, l'œuvre de tous ceux enfin qui croient sincèrement à la fraternité universelle, et pour lesquels la Rédemption de l'Espèce humaine est un dogme de Foi.

Trop souvent, sans doute, dans cette croisade organisée par l'Eglise sur l'ordre de son Fondateur, trop souvent, hélas ! les ressources sont insuffisantes, mais la grâce féconde au loin le sou de la veuve et de l'ouvrier ; trop souvent les rangs des soldats s'éclaircissent, mais l'Esprit-Saint ramène sans cesse de nouvelles recrues en soulevant de nouveaux courages parmi les générations qui ont respiré son souffle ; trop souvent encore les grandes alliances font défaut, mais Dieu est toujours là !...

FIN.

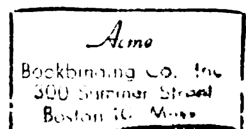
TABLE DES GRAVURES

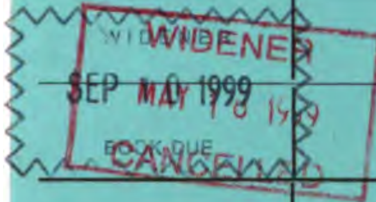
CARTE

TABLE DES MATIÈRES



Lyon. — Impr. P. Mougin-Rusand, rue Stella, 3.


Acme
Bookbinding Co., Inc.
300 Summer Street
Boston, Mass.


WIDENER
SEP MAY 1999
BOOK DUE
CANCELLED